

Gal n A d

Œ U V R E S
C O M P L E T T E S
D'ALEXANDRE POPE, *K.*

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis
à côté des meilleures Pièces, & ornée
de belles Gravures.*

TOME PREMIER.



A P A R I S,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I X.

11



N O M S

D E

MM. LES SOUSCRIPTEURS,

Par ordre Alphabétique.

A LÉA , (M.) Directeur des Fermes.

ANTHEAUME , (M. l'Abbé) Vicaire de la Paroisse
de S. Louis-en-l'Isle.

10. B.

BACLER , (Madame) à Arras.

BACQUÉ , (M. G.) de Rome.

BAERT , (M.) Aumonier de l'Ambassade de
Suède.

BANQUET , (M.) Colonel à Genève.

BARBERIE. (M. de la)

BARBOU , (M.) Imprimeur à Paris.

BEAUVILLÉ , (M.)

BÉLABRE. (M. le Marquis de)

BENECH , (M.) Maître de Langue Italienne à
Lyon.

BERTHELOT (M.) DE LA VILLEURNOY.

BERNARD , (M.) Avocat au Parlement.

BERNARD (M.)

a iij

BERNARD , (M.)

BESONGNE , (M.) Imprimeur à Rouen ; *pour deux Exemplaires.*

BERVICK (Madame la Duchesse de)

BÉZDA , (M. de) Fermier Général.

BONNIER. (M.)

BORDEAUX , (M. de) Secrétaire du Roi.

BREVES , (M. l'Abbé de) Grand-Vicaire du Diocèse de Vienne.

BRIASSON , (Madame) Libraire à Paris.

BRIZARD , (M.) Pensionnaire du Roi.

BRO , (M.) Notaire à Paris.

BRUGE , (M. de) Procureur au Châtelet.

C.

CAMUS , (M. le) Premier Huissier des Requêtes de l'Hôtel du Roi.

CANILLAC (M. le Comte de)

CAPEL , (M.) Libraire , à Dijon ; *pour deux Exemplaires.*

CARLET , (M.) Conseiller.

CEUILLE. (M. le Marquis de la)

CHALLAYE , (M.) fils.

CHAPPUIS , (MM.) frères , Libraires à Bordeaux ; *pour deux Exemplaires.*

CHASTEL , (M.) Trésorier de l'Artillerie.

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS. vij

CHATILLON, (Madame la Duchesse de) seconde
Douairière.

CHENIER. (Madame de)

CHOISEUIL-GOUFFIER (Madame la Comtesse de)

CLAIRVAL, (M. de) Mestre de Camp de Dragons.

CONIAM. (M.)

CORBERON, (M. de) Officier au Régiment des
Gardes.

COPPENS, (M.) Médecin à Gand.

COTELLE DE GRAND-MAISON. (M.)

D.

DANGERVILLE. (M.)

DARAGON. (M.)

DAUBENTON, (M.) Conseiller d'État.

DAUBENTON. (M.)

D'AUNE, (M.) Premier Commis des États de
Languedoc.

DENACYER. (M.)

DESJOBERT, (M.) fils, Grand-Maître des Eaux
& Forêts.

DESMARETS, (M.) Vicaire-Général de Poitiers.

DESPALLES, (M.) Libraire à Noyon.

DESPILLY, (M.) Libraire à Nantes ; *pour douze
Exemplaires.*

DESTOURNELLES. (Madame la Marquise)

DISQUE. (M. le Chevalier)
DUDIN, (M.) Censeur Royal.
DUFOUART. (M.)
DUMESNIL. (M.)
DUPATY, (M.) Avocat-Général au Parlement de
Bordeaux.
DURAND, (M.) neveu, Libraire à Paris; *pour
trois Exemplaires.*
DUVAL. (M.)
DUVIVIER, (M.) Commissaire des Guerres.

E.

ENTRAGUE. (M. le Comte d')
EPINAY, (M. de l') Secrétaire - Général des
Fermes.

F.

FALBAIRE. (M. de)
FARGEIX, (M. de) Maître en Chirurgie.
FAROUVILLE. (M. le Comte de)
FAVENTINE DE BELLEGARDE. (M.)
FLEURIEU. (M. de)
FLEURIGNY. (Madame la Comtesse de)
FLEURY. (M. le Président)
FORESTIER, (M.) Fondateur des Bâtimens du Roi.
FOURNIER, (M.) Libraire à Versailles.

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS. ix

FRANTIN, (M.) Imprimeur - Libraire à Dijon ;
pour six Exemplaires.

FREMELET. (M.)

G.

GENETÉ. (M.)

GERBIER, (M.) Avocat au Parlement.

GERMAIN, (M.) Huissier de la Chambre de
Monfieur.

GUILBERT, (M.) Docteur-Régent de la Faculté
de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi.

GUIERCHY. (Madame la Comtesse de)

GUIS, (M.) Secrétaire du Roi.

GOUJON, (M.) *pour deux Exemplaires.*

GRAND, (M.) Banquier à Paris.

GRAVIER. (M.)

GUYNOT, (M.) ancien Officier au Régiment de
la Marck.

H.

HARDOUIN (M.) de la Reynerie, Avocat au
Parlement.

HARREVELT, (M. Van) Libraire à Amsterdam ;
pour deux Exemplaires.

HAUTOY, (M.) Libraire à Saint-Quentin ; *pour
deux Exemplaires.*

HERBOUVILLE, (M. le Marquis d') *pour deux
Exemplaires.*

HERLAC , (M. le Chevalier d') Officier au Régiment Suisse du même nom.

HONDELOT (M. le Marquis d')

HUTIN. (M. Xavier)

J.

JOUANNE , (M.) Libraire , à Chartres.

L.

LABOTTIERES , (MM. les freres) Imprimeurs & Libraires à Bordeaux ; *pour douze Exemplaires.*

LABOTTIERE , (M. L. G.) Libraire à Bordeaux ; *pour deux Exemplaires.*

LACROIX , (M. de) Ingénieur à Verdun.

LAMY , (M.) Libraire , à Paris.

LAROCHE , (M. de) Libraire à Besançon ; *pour quatorze Exemplaires.*

LAUNAY , (M. de) Expéditionnaire en Cour de Rome.

LAUREAU , (M.) Libraire à Arras.

LAVIGNE , (M.) Libraire à Sens.

LEBRETON , (M.) Greffier - Criminel du Parlement.

LEBRUN , (M.) Peintre.

LECLERC. (M. l'Abbé)

LÉGILLON. (M.)

LENOIR , (M. E.) Horloger à Paris.

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS. xj

LEPRINCE , (M.) Greffier en Chef de la Cour des Aides.

LESSART. (M. de)

LIBORLIERE. (M. de la)

LIENARD , (M.) Notaire à Paris.

LIMUR , (M. de) Lieutenant-Général de l'Amirauté à Vannes.

LISLE , (M. de) Avocat au Parlement.

LIVANY , (M. de) Libraire à Châlons.

LORME , (M. de) Receveur-Général des Finances.

LOUETTE , (M.) *pour deux Exemplaires.*

LUZERNE. (M. de la)

M.

MAILLÉ. (M. le Comte de)

MALMAIN. (M. de)

MANGEOT. (M.)

MARCK. (Madame la Comtesse de la)

MARCHAIS (M.) de la Guitonniere , Capitaine d'Infanterie.

MARYE , (M.) Procureur au Châtelet.

MATHIEU , (M.) Libraire à Nancy.

MEQUIGNON , (M.) Libraire à Paris , au Palais.

MEREL , (M.) Secrétaire du Procureur du Roi.

MERIGOT , (M.) jeune , Libraire à Paris ; *pour trois Exemplaires.*

MIDY, DE LIEUBRÉ. (M.)
MITOIRE. (Madame)
MONNIER. (M. l'Abbé le)
MONDON, (M.) Libraire à Verdun.
MONIOT, (M.) Avocat au Parlement.
MONTAGNON. (M. de)
MONTBAYEN. (M. de)
MONTCONSEIL. (Madame la Marquise de)
MORICE, (M.) Trésorier & Payeur des Gages de
la Cour des Aides.
MORIZE. (M.)
MYRE. (M. l'Abbé de la)

N.

NADAILLAC (M. le Marquis de)
NOEL, (M.) Conseiller aux Eaux & Forêts de
France.
NOCUETTE, (M.) Professeur de Louis-le-Grand.
NOURRY, (M.) Capitaine au Régiment de Pi-
cardie, Infanterie.
NYON, (M.) aîné, Libraire à Paris; *pour deux*
Exemplaires.

O.

OMELANE, (M. l'Abbé) Grand-Vicaire de Mon-
seigneur l'Evêque d'Amiens.
ORSAY. (M. le Comte d')

P.

- PALUSTRE DES ARDILLERS. (M.)
PANCKOUCKE (M.) Libraire à Paris.
PATRY , (M.) Libraire au Havre ; *pour quatre Exemplaires.*
PARIZE , (M. l'Abbé) Professeur au Collège de Châlons.
PAVIE , (M.) Libraire à Châlons ; *pour deux Exemplaires.*
PAYAR , (M.) Curé de S. Pierre à Auxerre.
PERREY , (M.) l'aîné , Huissier-Priseur.
PISSOT , (M.) Libraire à Paris.
REYNIERE , (M. de la) Avocat au Parlement.
PEZOT , (M.) Receveur des Tailles aux Sables d'Ollone.
POCHET. (M.)
POMMERAY. (M. de la)
PONTOIS , (M. le) Libraire à l'Orient ; *pour deux Exemplaires.*
POPELIN , (M.) Avocat au Parlement.
POTIER. (M.)
POTOR , (M.) Secrétaire du Roi.
POURSALES , (M. de) Maire des Verrieres-Suiffes.
POUSSEUR , (M.) Trésorier des Troupes à Valencienne.

PRISY, (M.) Maître des Comptes Honoraire.

PUJOL, (M.) Capitaine des Carabiniers.

PUY-DE-VÉRINE, (M.) Maître des Comptes.

R.

RACHAIS, (M. le Marquis de) Officier aux Gardes.

RAVENEAU, (M. de) Maire Héréditaire de Landrecy.

REGNAUD, (M.) Notaire à Paris.

REGNAUD, (M.) Procureur au Parlement.

REMELIN, (M.) Libraire à Rennes.

RENAUD. (M.)

RICKC, (M. de) Médecin de l'Hôpital à Saint-Omer.

RIVE, (M. l'Abbé) Bibliothécaire de Monseigneur le duc de la Vallière.

ROBIQUET, (M.) Libraire à Rennes ; *pour trois Exemplaires.*

ROBERTY, (M.) de Plaifance.

ROBUSTEL, (M. Ch.) Libraire à Paris.

ROSSET, (M.) Libraire à Lyon ; *pour douze Exemplaires.*

ROSSIGNOL DE GRAMMONT, (M.) Américain.

RUBELLE. (M. de)

RUGY, (M. de) commandant le Corps des Mineurs à Verdun.

S.

SAINTFARGEAU. (Madame de)

SAINTON , (M.) Libraire à Troyes ; *pour deux Exemplaires.*

SALLE , (M. le Comte de la) Colonel en second du Régiment de Lorraine.

SCHOENFELD , (M. de) Ministre Plénipotentiaire de S. A. S. E. de Saxe.

SEIGNEUR , (M.) Commissaire.

SELLE. (M. de la)

SIONGEAT , (M. le Comte de) Colonel d'Infanterie.

SUBE & LAPORTE , (MM.) Libraires à Marseille ; *pour deux Exemplaires.*

T.

TAVERNE DE NIEPPE. (M.)

THOMAS. (M.)

V.

VALLIERE. (Monseigneur le Duc de la)

VATAR & BRUTTÉ , (Madame la Veuve) , Libraire à Rennes ; *pour deux Exemplaires.*

VIÉ , (M.) Banquier.

VILLEMMAIN D'ABANCOURT. (M.)

VILLERS , (M. de) Professeur à Nevers.

VILLENEUVE , (M. de) Conseiller d'État.

VILLENEUVE-STRANS. (M. l'Abbé de)

VILLEURNOY , (M. de la) Maître des Requêtes.

VITART , (M.) Écuyer.

W.

WAROQUIER , (M.) Libraire à Soissons ; *pour
trois Exemplaires.*

WEISBECK. (M.)



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

*D*IVERS Auteurs ont traduit dans notre Langue les Œuvres de Pope ; mais aucun Libraire jusqu'à présent n'avoit fait imprimer en France de Collection complete des différentes Traductions de ce Poète Philosophe. On ne connoissoit que les Editions de Hollande ; & l'on sait combien elles sont défectueuses , tant par le peu d'ordre qui y règne , que par le mauvais goût des Estampes , & l'extrême négligence qui défigure toute la partie Typographique. Ces défectuosités , qui se reproduisent à chaque page , sur-tout dans les notes , en rendent la lecture désagréable , pénible , & quelquefois intelligible.

On s'est appliqué , dans cette nouvelle Édition , à faire disparaître tous ces défauts ; on a corrigé les fautes de style qui , dans plusieurs endroits , avoient échappé aux Éditeurs de Hollande ; on a rétabli différens passages qui avoient été altérés ; & l'on a placé à la tête de la plupart des Ouvrages de Pope , un Précis historique qui en explique le sujet , & fait connoître les Personnes qui y jouent le principal rôle. Enfin , on a enrichi cette Col-

lection de quelques morceaux qu'on n'avoit encore vus dans aucune des Éditions précédentes ; & à la seule inspection du format , des caractères , du papier & des gravures , on sentira les avantages qu'a celle-ci sur toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Ajoutez à ces divers avantages celui de trouver le texte Anglois à côté de la traduction des meilleures Pièces. La Vie même de Pope a été considérablement augmentée sur des Mémoires particuliers , & spécialement sur celle que M. Rufféad a composée en Anglois , d'après les Papiers du célèbre Warburton , intime ami de notre Poète. On y trouvera tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain sur les particularités de sa vie , sur son caractère , ses Amis , ses liaisons ; sur les occasions qui ont donné lieu à ses différens Ouvrages ; sur les sujets qui y sont traités , sur les Personnes dont il parle ou qu'il ne fait que désigner ; enfin sur les jugemens qu'ont portés de ses Écrits les Critiques & les Admirateurs , les Ennemis & les Défenseurs de ce grand Poète. Tous ces détails mettent le Lecteur en état de mieux entendre , & d'apprécier ses Ouvrages avec plus de justesse.





HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES D'ALEXANDRE POPE,

*Composée sur des Mémoires particuliers , & spécialement sur les Papiers de M. Warburton ,
rédigés par M. Rufféad.*

PARMI le petit nombre de Sujets distingués , dont les noms sont inscrits dans les brillantes Annales de la Renommée , on voit toujours le premier rang occupé par ceux qui ont recueilli le plus de gloire dans les scènes actives de la vie. On est , en général , plus curieux de savoir l'Histoire des Hommes d'État & des Guerriers , que de connoître les travaux tranquilles des Poètes & des Philosophes. L'uniformité d'une vie consacrée à l'étude , fournit peu d'événemens pro-

pres à intéresser ceux qui sont plus amusés par une suite d'incidens éclatans , que par la Vie d'un Homme-de-Lettres , quoique celle-ci puisse augmenter la masse de leurs connoissances , & qu'il soit en général plus important de savoir ce qui intéresse les Hommes de tous les rangs , que ce qui n'est relatif qu'à un petit nombre de Personnes qui s'agitent dans les premières places de la Société.

La meilleure Histoire d'un grand Écrivain est , sans contredit , celle que présentent ses Écrits ; ce qui se trouve particulièrement vrai dans l'Auteur que l'on se propose ici de faire connoître. C'est dans ses Ouvrages immortels , qu'il faut chercher son ame & son génie ; ils y respirent pour la gloire de l'Humanité & pour l'instruction de ses Lecteurs. Pope fut l'ami des Hommes , & se proposa de les servir par ses talens. Il publia hautement des vérités utiles , qui lui attirèrent la haine des Méchans & l'estime des Gens de bien. Le zèle de la vertu qui l'animoit , lui inspira ces tableaux touchans & sublimes , que l'on ne peut contempler sans intérêt & sans fruit. Sa Morale , ses Satyres , ses Lettres , ses moindres badinages annoncent une ame droite , noble , sensible , faite pour effrayer le Vice & consoler la Vertu mal-

heureuse. Mais aucun de ses Ouvrages ne montre mieux que ses Lettres le caractère moral de ce grand Écrivain ; c'est la partie de la Collection de ses Œuvres la plus utile ; & quoique , pour beaucoup de Personnes , ses autres Écrits soient peut-être plus amusans , je crois pourtant qu'on trouvera l'Histoire de l'Homme plus instructive.

Dans la Vie des Hommes célèbres , on rencontre assez fréquemment des récits fabuleux d'événemens surnaturels , que l'on nous donne comme des présages des grands rôles qu'ils doivent faire dans le monde. On ne dit pas qu'il soit rien arrivé de remarquable à notre Poète , soit dans le sein de sa Mere , soit dans son enfance : on n'a vu ni des abeilles s'attacher à ses lèvres , ni des colombes mettre sur sa tête une couronne de myrthe ou de laurier.

Alexandre Pope naquit à Londres le 21 du mois de Mai 1688 , dans une petite maison près de S.-Paul , où les Auteurs de sa naissance , Catholiques Romains , s'étoient retirés avec les débris de leur fortune presque épuisée par les doubles taxes , & les autres Loix pénales qu'imposa le Roi Guillaume , gendre de Jacques II , à ceux de cette communion. Son Pere , Alexandre Pope , étoit d'une ancienne Noblesse de la Comté d'Oxford ; & sa

mere, Edithe Turner, étoit fille d'un Gentilhomme de la Province d'York. Edithe eut trois freres : l'un mourut attaché à Charles I ; le second fut tué à son service ; & le plus jeune étant devenu Officier-général en Espagne, abandonna à sa Sœur ce qui leur restoit de bien après la confiscation qu'attira à cette famille son attachement à l'infortuné Charles I.

Quoique d'une naissance distinguée, le Pere de notre Poète étoit Négociant ; car les Anglois font le Commerce & ne dérogent point. Le Pere de Pope le quitta lors de la révolution qui plaça le Prince d'Orange sur le trône de son Beau-pere. Comme Catholique, les Loix de l'État ne lui permettoient pas d'acquérir des fonds de terre ; & son zèle pour la cause du Roi Jacques lui faisoit un crime de prêter son argent au nouveau Gouvernement. En conséquence, il se borna à vivre de son capital qui montoit à trois ou quatre cents mille livres de notre monnoie. Aussi, lorsque son fils recueillit sa succession, il y en avoit une grande partie de consommée. C'est à quoi ce Poète fait allusion, lorsqu'il dit dans son Épître au Docteur Arbuthnot, « qu'attaché à des opinions & des vertus héréditaires, son Pere préféra la pauvreté accompagnée de la joie de l'ame »,

La foible constitution du jeune Pope , & l'extrême tendresse de ses Parens les engagèrent à le faire élever sous leurs yeux. On prétend qu'une Tante lui apprit à lire , & que des Pédans lui enseignèrent les premiers élémens de la Littérature : mais la nature y avoit suppléé ; son talent poétique perça , pour ainsi dire , à travers les voiles de l'enfance ; & il ne se rappelloit pas le tems où il avoit commencé à faire des vers. A huit ans il tomba sur deux mauvaises traductions , l'une de l'Illiade par Ogilby , l'autre des Métamorphoses d'Ovide par Sandys ; & dès-lors il fut en état de discerner les beautés de ces deux Poètes , toutes défigurées qu'elles étoient dans les deux traductions. Il apprit en très-peu de tems le Grec & le Latin ; & il se familiarisa de bonne-heure avec les meilleurs Ecrivains d'Athènes & de Rome. Il n'avoit pas encore douze ans , qu'il fit , sur la vie champêtre , une Ode dont voici la traduction : un Lecteur curieux voit avec plaisir briller ces premières étincelles de génie qui échappent à un Enfant , que son destin appelle au trône du Parnasse.

« Heureux l'Homme , dont les desirs & les soins
» sont bornés par un petit nombre d'arpens que
» lui ont laissés ses Peres ; qui se plait à respirer
» dans sa propre terre son air natal ; à qui ses

» troupeaux fournissent du lait , ses champs du
» bled , ses moutons des habits , ses arbres de
» l'ombrage en été , du feu dans l'hiver !

» Heureux qui , sans inquiétude , voit s'écouler
» tranquillement les heures , les jours & les an-
» nées ; qui jouit de la santé du corps & de la
» paix de l'ame ; qui , tranquille pendant le jour ,
» dort profondément pendant la nuit ; qui fait
» mêler l'aïfance à l'étude , & l'innocence des
» mœurs à la méditation !

» Puiffé-je vivre ainfi ! Ainfi puiffé-je mourir
» fans être pleuré ! Puiffé je ai fi me dérober du
» monde , & n'y pas laiffer feulemeut une pierre
» qui apprenne où repofent mes cendres » !

Le jeune Poète ne s'en tint pas à cet effai ; à quatorze ans il publia une traduction du premier Livre de la Thébaïde de Stace ; & fa Copie fut mife par plufieurs Perfonnes au-deffus de l'Original. Ayant reconnu , dans un âge plus avancé , que fes vers étoient meilleurs qu'il n'avoit ofé le préfumer , il les corrigea , & mit cette traduction dans l'état où elle fut imprimée depuis dans le Recueil de fes Œuvres. Il étoit plus jeune encore , qu'ayant affifté au fpectacle , il prit du goût pour le genre Dramatique ; & cédant à l'impreffion du génie , il fit une Tragédie des aventures de l'Iliade ,

distribua les rôles à ses Camarades ; & la pièce fut représentée avec des habits copiés sur ceux que portent les Personnages dans les estampes dont Ogilby a orné sa Traduction. Cette Tragédie ne valoit rien sans doute ; mais on aime à contempler les premiers efforts du génie qui veut s'élancer dans la carrière des Lettres.

Pope étudia à douze ans Waller , Spenser & Dryden. Ce fut dans les Ouvrages de ce dernier , qu'il apprit les règles de la Poésie. Il étudia ses Écrits avec un plaisir extraordinaire & une attention sans relâche ; & il alla même jusqu'à le prendre pour modèle , jusqu'à adopter ses tours de phrases. En un mot , c'est dans Dryden principalement , que Pope a puisé toute la magie de sa versification.

Depuis le moment où il eut si fort goûté ses Ouvrages , il fut impatient d'en connoître l'Auteur. Ce Poète célèbre étoit fort vieux ; & le jeune Pope ne le vit qu'en passant dans un café ; mais Dryden mourut avant qu'il se fût formé aucune liaison intime entr'eux. Pope en a souvent exprimé ses regrets , sur-tout dans une Lettre à Wycherley , où il dit avec une si noble sensibilité : *Virgilium tantum vidi*. Il n'en parloit qu'avec vénération.

C'est à-peu-près vers ce tems-là, que son Père se retira avec sa famille au petit Village de Binfield, situé dans la Forêt de Windsor. Dès - lors Pope devint son seul maître; & tout son loisir fut consacré à la lecture des Auteurs. A quinze ans il savoit assez de Grec & de Latin, pour lire & entendre les Anciens. Il voulut ensuite apprendre le François & l'Italien; & ayant dans ce dessein fait quelque séjour à Londres, il y réussit au-delà de ses espérances.

Dès son entrée dans la Forêt de Windsor, Pope composa son Ode sur la solitude, qu'on peut appeller l'effusion d'une ame vertueuse qui se suffit à elle même; & le coup d'essai d'un génie formé par la belle Nature. On rapporte à la même époque les Vers sur le Silence, à l'imitation du Poème de Milord Rochester sur le Rien; & l'on dit que vers le même tems il avoit ébauché un Poème Épique, & fini deux Pièces de Théâtre: mais soit qu'il ne se sentît pas assez de talent pour le genre Dramatique; soit qu'il ne voulût pas faire dépendre sa réputation du goût changeant des Spectateurs, dont la disposition momentanée influe presque toujours sur leurs jugemens, il ne put jamais se résoudre à écrire pour le Théâtre, quoiqu'il y fût fortement excité par ses Amis. Cependant qu'il

conque aura observé dans ses Ouvrages sa profonde connoissance de la Nature , sa facilité à s'exprimer d'une manière sublime , & l'extrême justice de son esprit , ne doutera pas qu'il n'eût excellé dans les compositions de ce genre , s'il eût voulu s'y appliquer.

Le Poème Épique , intitulé *Alcandre* , contenoit quatre Chants d'environ mille vers chacun. C'étoit proprement un Poème imitatif , dans lequel le jeune Auteur avoit rassemblé les diverses beautés de tous les Poètes qu'il connoissoit. Il eut le sort des deux Pièces de Théâtre ; Pope jugea avec raison que les productions de son enfance méritoient d'être supprimées. « J'avoue , disoit-il ,
» qu'il y a eu un tems , où ces premiers Ouvra-
» ges étoient les enfans de l'amour-propre , parce
» que je les croyois réellement bons , & moi , le
» plus grand génie qui eût jamais existé. Je ne
» puis que regretter les agréables délires de la jeu-
» nesse , qui se sont dissipés pour toujours ». Arterbury , Evêque de Rochester , conseilla à Pope de brûler ce Poème d'Alcandre ; l'Auteur suivit le conseil ; mais , comme il en convient , ce fut avec quelque regret. Dans une des Lettres de l'Evêque de Rochester , ce Prélat disoit à Pope , « Je ne suis
» pas fâché que vous ayiez livré aux flammes votre

» Alcandre ; mais si j'avois connu vos intentions ,
» j'aurois demandé grace pour la première page ;
» & je l'aurois mise , avec votre permission , au
» nombre des morceaux curieux que je possède ».

Une preuve cependant que cet Ouvrage de la jeunesse de Pope étoit profondément gravé dans sa mémoire , & qu'il en connoissoit bien les défauts , c'est qu'il prenoit plaisir à badiner lui-même des folies puériles de ce Poème , & à les citer à ses Amis. Il y avoit , entr'autres extravagances , une description d'un Héros Scythe , qui rejettoit avec mépris un oreiller de neige , comme un meuble de mollesse & de luxe. Quelques-unes de ces idées folles font plaisamment rapportées pour exemple dans *l'Art de ramper en Poésie* , sous le titre de *Vers par un Anonyme*. Il faut être vraiment un Ecrivain de génie , pour avoir le courage de tourner ses propres fautes en ridicule.

Le séjour de Pope à Binfield lui procura la connoissance du Chevalier Guillaume Trumball , retiré aussi dans un Village de la Forêt de Windsor ; & le Chevalier mit notre Poète en liaison avec ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Gens d'esprit. Garth & Congreve admirèrent un Auteur de seize ans & l'encouragèrent. L'Angleterre n'avoit point encore d'Ecrivain correct ; Walsh lui indiqua

le moyen d'exceller ; & Pope qui sentit tout le prix d'un pareil conseil , crut ne rien faire de mieux que de le suivre. Wycherley , âgé de 70 ans , parut rechercher son amitié , & vouloir en profiter pour la perfection de ses propres Poésies. Il lui imposa un devoir d'ami ; c'étoit de revoir quelques-unes de ses pièces avec les yeux d'un Critique également sévère & judicieux. La tâche étoit délicate & dangereuse. Wycherley avoit beaucoup de feu & d'esprit , mais peu de correction , & tout l'amour-propre d'un vieux Poète. Pope se rendit à des instances qu'il croyoit sincères , & déplut à son Ami , se brouilla même avec lui , pour l'avoir servi de trop bon cœur. Un Ami commun parvint dans la suite à les raccommoder ; mais il n'y eut plus désormais entr'eux , qu'une froide considération de simple politesse.

Le jeune Poète n'avoit que seize ans , lorsqu'il fit paroître des *Pastorales* qui furent jugées dignes de Théocrite & de Virgile. Il en fut toujours content lui-même ; & quoiqu'il les eût composées dans sa jeunesse , il les regardoit comme les plus correctes & les plus harmonieuses de ses productions. En effet , elles sont écrites d'un style extrêmement doux & facile , parce que , disoit-il , cette espèce de Poésie emprunte sa principale beauté

d'un tour naturel de pensées , & d'une grande aménité d'expressions , comme d'autres demandent de la force & de l'énergie. Pope qui connoissoit la nature & le génie du genre Pastoral , étoit bien éloigné de monter son chalumeau sur le ton de Fontenelle , qui venoit de donner des Églogues pétillantes d'esprit , & avoit transporté dans ces Poèmes , dont la simplicité fait le caractère , la plus subtile Métaphysique.

Mais on reproche au Poète Anglois de manquer d'invention , & d'offrir peu de pensées , peu d'images qui ne se trouvent dans les Anciens , dans Virgile sur-tout , dont ces Églogues sont une imitation continuelle. Pope en convient lui-même dans le Discours judicieux & instructif qui est à la tête de ses Pastorales. Malgré cet aveu rempli de modestie , il ne seroit pas difficile de citer plusieurs endroits qu'on peut regarder avec raison comme originaux. On remarque d'abord qu'il y a une Pastorale appropriée à chaque Saison de l'année , & que , dans chacune , le lieu de la scène , ainsi que l'heure du jour sont distingués avec soin ; ce qui ajoute souvent des beautés singulières au tableau. Par exemple , dans l'endroit où le Poète fait la description de l'Été , la scène est sur le bord d'une rivière , & se passe au milieu du jour vers l'heure

de midi , « où les rayons folâtres du Soleil se
 » jouoient sur les eaux , & les arbres ondoyans
 » formoient une ombre mobile. Dès que le Ber-
 » ger se mit à soupirer ses amours , les flots ou-
 » blièrent de couler ; les Nayades pleurèrent dans
 » leurs grottes humides ; & Jupiter applaudit lui-
 » même par une pluie douce & tranquile ».
 Quoique les images neuves ne soient pas en grand
 nombre dans les Pastorales de Pope , on ne peut
 pas dire néanmoins qu'elles soient sans invention.

L'Églogue sacrée intitulée le *Messie* , est un mor-
 ceau sublime , tant pour la noblesse des tableaux ,
 que pour la dignité de la versification. Pope suit
 Isaïe & surpasse Virgile ; mais il faut avouer que
 les Pièces perdent bien des beautés dans la traduc-
 tion , ces beautés tenant à des formes fragiles ,
 qui s'évanouissent lorsqu'on veut les faire passer
 dans une autre langue.

Cowley & Denham avoient célébré la Forêt de
 Windsor ; Pope crut lui devoir un pareil hom-
 mage : il le lui devoit par reconnoissance , puisqu'il
 y avoit reçu les premières faveurs des Muses. Ce
 Poème est une scène animée , où tout respire ; une
 scène séduisante , où le Lecteur est transporté
 pour partager les sentimens de l'Auteur ; une pein-
 ture mouvante , qui offre successivement les ima-

ges les plus agréables. Ici , c'est un Chien qui , guidé par l'espérance , devance son Maître ; tantôt il s'empresse à parcourir les fillons ; tantôt averti par l'odorat , il se couche & fixe sa proie. Là , un Cheval impatient bat du pied , & regrette mille pas qu'il perd , sans en avoir encore fait un seul. Cependant le jeune Chasseur , plus impétueux que son Courfier , le presse , se penche sur sa tête , vole & voit fuir la terre devant lui. Que de graces dans l'Episode de la Nymphé Lodone métamorphosée en fleuve ! Que de beautés dans l'Eloge des grands Hommes & des Héros dont la Forêt de Windsor fut la terre natale , ou le dernier séjour ! Mais le morceau consacré à la mémoire de Cowley & de Denham surpasse encore tout le reste.

Est-ce donc trop avancer , que de dire de ces Pastorales , que quoiqu'imitées des Anciens , il y a peu de morceaux que notre Poète n'ait améliorés ? On peut aisément s'en convaincre , en comparant les Imitations avec les Originaux ; on a eu soin de mettre au bas des pages la plupart des endroits que Pope a imités. Aussi disoit-on que le jeune Auteur avoit un génie particulier pour ce genre de Poésie ; que Virgile n'avoit rien fait de si bon à son âge ; & que s'il continuoit à écrire de
la

la sorte, on pouvoit espérer de voir la Poésie Angloise le disputer à celle des Grecs & des Romains.

Il faut avouer cependant que les Pastorales de Pope n'échappèrent point à la méchanceté de la Critique. Beaucoup de Gens qui n'avoient pas assez d'esprit pour distinguer ce qui est rural de ce qui est rustique, prétendirent qu'elles manquoient de cette simplicité qui caractérise les Ouvrages de ce genre. Pour jeter sur cette objection le ridicule qu'elle méritoit, le jeune Poète fit mettre, sans se nommer, sous le titre d'*Essai*, dans un des Ecris périodiques de Londres, une comparaison ironique de ses Pastorales avec celles de Philipps.

« Ni Théocrite, ni Virgile, disoit-il, n'ont prétendu donner leurs pièces pour des Poésies de ce genre; &, à cet égard Philipps a surpassé Théocrite & Virgile. On a trouvé que ce dernier faisoit tenir à ses Bergers des propos très-galans : Pope a commis la même faute : ses Paysans ne causent point avec la simplicité propre au village; les noms qu'il leur donne étant empruntés de Théocrite & de Virgile, ne sont pas convenables pour les scènes qu'il représente; car il amène Daphnis, Alexis, Tyrfis dans les campagnes de l'Angleterre, comme, avant lui,

» Virgile nous les avoit montrés dans les plaines
» du Mantouan; au lieu que Philipps qui a bien
» plus d'égard aux convenances, emploie des
» noms plus propres au lieu de la scène, & qui
» plaisent davantage au Lecteur délicat, tels que
» Hobbinol, Lobbin, Caddy & Colinclout ».

On croiroit que, dans ce passage, l'ironie étoit trop sensible pour n'être pas reconnue par les Lecteurs même les moins intelligens; cependant il y en eut d'assez simples, pour imaginer que c'étoit une critique sérieuse, faite par Steele, quoique celui-ci l'eût annoncée pour l'avoir reçue d'un Inconnu.

Ce badinage en fit naître un autre du Poète Gay, intitulé, *la Semaine du Berger*, où cette simplicité, que Philipps jugeoit un des grands mérites de ses Pastorales, est agréablement tournée en ridicule, ainsi que la naïveté des incidens qu'il emploie. Il est encore singulier, que ceux qui n'étoient pas dans le secret de cette plaisanterie, crussent que le badinage de Gay fût pour se moquer des Pastorales de Virgile.

Les Poésies lyriques que Pope composa peu de tems après la publication de la *Forêt de Windsor*, lui ont mérité d'autres éloges; son Ode pour le jour de sainte Cécile n'eut cependant pas un suc-

cès complet, quoiqu'on y trouvât de grandes beautés. Avec la même sublimité que Pindare, le Poète Anglois y est plus régulier & plus philosophe. On voit qu'il s'est proposé de prouver que l'usage bien entendu de la Musique est de modérer les passions, & d'aider la raison. C'est ce qu'il annonce avec simplicité dans les deux premiers vers de la seconde strophe; & les suivantes présentent des exemples de cette vérité, énoncés avec tout le sublime que doivent avoir la pensée & l'expression poétiques. Malgré ces avantages, cette Ode fut jugée inférieure à celle que Dryden avoit faite pour la même solemnité, & dont l'idée étoit beaucoup plus heureuse. Pope lui-même fut du sentiment du Public.

Cette Pièce lyrique n'est pas la seule en ce genre qui soit sortie de la plume de notre Auteur. On a de lui deux Chœurs pour la Tragédie de Shakespear, intitulée *Brutus*, remise au Théâtre par le Duc de Buckingham. Pope, en suppléant par ces petits Ouvrages à ce qui manquoit à la Tragédie, en fait la Critique la plus fine & la plus adroite. Dans le nombre des beautés que renferment ces Pièces lyriques, on doit remarquer comme très-hardie & très-bien faite, la description des effets des Arts en Angleterre.

Pope avoit ébauché quelques autres morceaux dans le même goût ; mais le caractère de ceux qui dirigeoient les Théâtres , le fit renoncer à ces sortes de compositions. D'autres considérations contribuèrent encore à l'en détourner. Il avoit lu dans quelques Auteurs anciens , que les bancs du Théâtre de Pompée étoient tellement disposés , qu'ils servoient de degrés pour monter au Temple de Vénus qu'il avoit joint à son Théâtre. Le Poète moraliste ne pouvoit manquer d'être frappé d'une circonstance qui lui faisoit sentir le danger de la scène. On croit aussi qu'il eut quelque part à la plus ancienne Pièce connue sous le nom d'*Oratorio* en Angleterre , qui est celle d'Esther , dont le célèbre Handel fit la Musique. On prétend encore qu'il mit quelques traits de sa façon dans le célèbre *Opéra des Gueux* du Poète Gay , son ami.

Pope n'avoit que vingt ans , lorsqu'il composa son *Essai sur la Critique* , qui ne fut publié que douze ans après ; c'est le moins de tems qu'il ait jamais laissé écouler entre la composition & la publication de ses grands Ouvrages. Il y a lieu de croire qu'il n'auroit pas même été imprimé sitôt , sans les importunités de son ancien ami Trumball , auquel il en avoit envoyé une copie , & qui en fut si charmé , qu'il termina ainsi sa Lettre de remercie-

ment : « Tout ce que je puis vous dire , c'est que
» si votre excès de modestie vous empêche de pu-
» blier cet *Essai* , je serai fort fâché de n'avoir pas
» assez de crédit sur vous , pour vous persuader
» d'obliger le Public , & en particulier votre &c.»

L'Auteur de ce Poème avoit d'abord composé toute sa matière en prose ; & il la mit ensuite en vers avec beaucoup de rapidité. La première partie de l'Ouvrage contient les règles pour étudier l'Art de la Critique. La seconde expose les causes des mauvais jugemens sur les Ouvrages d'esprit ; & la troisième traite des qualités du cœur que doit avoir le Critique. On y trouve aussi des préceptes relatifs à l'Art de bien écrire & de juger sagement d'un Poème ; ce qui , bien loin d'être une faute contre l'unité du sujet , n'en est qu'une extension & un complément.

C'est le sort des meilleurs Ouvrages , d'essuyer les plus fortes Critiques , & d'en être ensuite estimés davantage. Addison admira les beautés de celui-ci ; mais y trouva un défaut d'ordre. L'Abbé Duresnel adopta ce reproche , que Warburton s'est efforcé de réfuter. Dennis , Critique fécond , attaqua violemment ce même Ouvrage ; mais ses injures , ses fades plaisanteries , ses personnalités offensantes retombèrent sur lui-même. Pope les

jugea indignes d'une réponse, & ne répondit point non plus aux censures d'une autre espece, qu'il essuya de la part des Catholiques & des Anglicans, par rapport à sa Religion; il laissa au tems le soin de le justifier.

Quoique Pope eût déjà acquis beaucoup de réputation, comme Littérateur, par son *Essai* didactique, il se fit encore plus d'honneur, comme Poète, en publiant bientôt après un autre Ouvrage qui a pour titre, *la Boucle de Cheveux enlevée*. La beauté de la description, la richesse de l'invention, la chaleur de l'imagination & toute la vivacité de la galanterie, s'y trouvent réunis à la Poésie la plus harmonieuse. La première esquisse de cette excellente Pièce n'étoit d'abord qu'en deux Chants. L'Auteur, qui n'avoit alors que vingt-trois ans, en envoya une copie à Madame Fermor, avec laquelle il étoit fort lié. Elle en fut si enchantée, qu'elle la communiqua à ses Connoissances, & obtint de Pope qu'il rendît son Poème public. L'accueil qu'il reçut alors, engagea l'Auteur à l'augmenter l'année suivante, & à lui donner la forme d'un Poème Héroïque. Il y fit entrer les Sylphes & les Gnomes qui y répandirent de nouveaux agrémens; & cet ingénieux badinage se trouva ainsi porté jusqu'à cinq Chants. Il fut

généralement applaudi des Anglois , non pas qu'il fût trouvé sans défauts ; mais quoi qu'en puissent dire les Critiques , on préfère des défauts aimables , dans ces fortes de Pièces , à une régularité trop souvent dégoûtante.

La célébrité & l'agrément de ce petit Ouvrage le firent bientôt traduire en plusieurs Langues. On en connoît deux Versions Italiennes , l'une par l'Abbé Conti , Noble Vénitien ; l'autre par le Marquis de R . . . , Envoyé extraordinaire du Duc de Modène à Londres. Une célèbre Dame Allemande en publia en Hollandois une Traduction estimée. Les deux Versions Françoises , l'une en Prose par l'Abbé des Fontaines , l'autre en Vers par M. Marmontel , ont fait connoître à Paris cette agréable production , qui a détruit dans tous ceux qui l'ont lue le préjugé , que la Nation Angloise ne pouvoit réussir dans le badinage élégant , & la fine plaisanterie. Il est vrai que l'on blâma l'Auteur de n'avoir pas assez gazé certains endroits ; celui , par exemple , où il fait dire à l'Héroïne du Poème , qui pleuroit la perte de ses cheveux :
» Ah ! Cruel , si du moins tu m'avois pris des
» cheveux moins exposés à la vue » ! Cette critique étoit fort juste : la réflexion de cette Femme présente à l'esprit une polissonnerie trop peu voi-

lée. Un Gentilhomme , ami du Poète , la justifia , en disant qu'il n'y avoit pas de Femme qui ne se laissât dérober ses cheveux les plus précieux & les plus cachés , à condition de voir célébrer ce larcin par une Muse comme celle de Pope.

Ce Poème parut dans le tems où deux Partis se disputoient la prépondérance dans le Gouvernement ; & entr'autres sujets de dissention , le fameux Traité de Barriere étoit fort applaudi par les Whigs. Pope , quoique trop honnête & trop judicieux pour être un Homme de parti , étoit néanmoins par sa naissance & son éducation compté au nombre des Torys ; ce qui donna lieu à l'Auteur d'une pièce intitulée , la *Clef de la Boucle de Cheveux* , de prétendre que l'Ouvrage de Pope étoit écrit dans le dessein de rendre ce Traité ridicule , assurant que la Boucle de Cheveux n'étoit autre chose que le Traité même , & montrant les rapports de toutes les parties du Poème avec le sujet qu'il y substituoit.

On a conservé une Lettre de M. de Voltaire , où il dit , en parlant des deux Ouvrages dont il vient d'être fait mention : « Je me propose de » vous envoyer un ou deux Poèmes de M. Pope , » le meilleur Poète de l'Angleterre , & aujourd'hui » d'hui de tout le monde. J'espère que vous sa-

» vez assez la Langue Angloise , pour sentir tou-
» tes les beautés de ses Ouvrages. Pour moi je
» regarde l'*Essai sur la Critique* comme supérieur
» à l'Art Poétique d'Horace , & la Boucle de
» Cheveux enlevée est , selon moi , au-dessus du
» Lutrin de Boileau. Je n'ai jamais vû une imagi-
» nation si gaie , des graces si douces , une si gran-
» de variété , tant d'esprit , & autant de connois-
» sance du monde , que dans ce petit Ouvrage ».

Pope qui , jusqu'à l'âge de vingt ans , n'avoit point fait d'études régulières , les recommença , & continua cette tâche pendant sept ans , durant lesquels il ne laissa pas de produire de nouveaux Ouvrages , & en particulier son *Temple de la Renommée* , à l'imitation de celui de Chaucer , Poète Anglois du quatorzième siècle , avec lequel , dit M. l'Abbé Yart , le Temple de Pope n'a pas plus de rapport , que les édifices construits sous Louis XIV n'en ont avec ceux des Goths. Ces deux Poètes ont bâti sur le même fonds ; mais les ornemens & l'architecture sont tout-à-fait différens. Le Temple de Pope a la figure d'un quarré avec quatre portes toujours ouvertes vers les quatre parties du Monde : c'est la demeure des Conquérans , des Héros & des Sages. Dans le sanctuaire se trouvent les Bustes d'Homère , de Virgile , de Pinda-

re , d'Horace , d'Aristote & de Cicéron. La Renommée est au milieu d'eux ; elle y reçoit l'encens & les vœux d'une foule d'Adorateurs. Lorsque ce Poème parut , parmi les Eloges donnés à l'Auteur , on lui reprocha d'avoir voulu rassembler trop de beautés aux dépens de l'unité de plan , qui est la base de toutes les autres. On a repris aussi un défaut de vraisemblance dans quelques endroits , & une négligence marquée à l'égard de l'ordre & de la méthode. Pope retint cet Ouvrage plus de deux ans dans son porte-feuille ; peut-être même ne l'auroit-il pas encore fait paroître , s'il n'y eût été encouragé par deux excellens Juges , Steele & Addisson ; tant il craignoit de rien donner au Public , qui ne fût digne de son approbation. « J'ai lû deux fois ce petit Ouvrage , lui écrivoit » Steele , & je n'y ai rien trouvé qui mérite d'être » appelé une faute ; j'y vois au contraire mille & » mille beautés ». Quoique le plan de Chaucer soit entièrement changé , que la description du Temple , & la plupart des pensées appartiennent à M. Pope , cependant il avoit trop de candeur pour publier son Ouvrage , sans reconnoître ce qu'il devoit à Chaucer.

Pope a fait nombre de petites Pièces fugitives en tous genres , dont il n'est pas possible de fixer

la date , puisqu'il l'ignoroit lui-même , du-moins à l'égard de quelques-unes. La plupart sont des fruits de sa jeunesse , telles que des Traductions d'Ovide , des Imitations d'anciens Poètes Anglois , dans lesquelles on trouve en général beaucoup d'aisance , de naturel & de finesse.

Ce fut à la sollicitation d'Addisson , que notre Poète fit le Prologue de la Tragédie de Caton , qu'on regarde comme un morceau excellent , & supérieur à tout ce que Dryden a fait dans ce genre. Il est pompeux , sublime , & adapté seulement à la Tragédie , à laquelle il devoit servir d'introduction. Les Allusions & les Images les plus frappantes sont tirées adroitement de quelques endroits de la Vie même de Caton.

Comme ce Prologue est un modèle pour ces sortes d'Ouvrages dans le genre sérieux , l'Epilogue pour la Comédie de Rowe , intitulée *Jeanne Shore* , est également un exemple parfait de composition dans le genre Plaisant. Pope la fit pour Mademoiselle Oldfield ; & l'Ouvrage est écrit avec ce ton de Plaifanterie , que les Spectateurs Anglois aiment à trouver dans les Epilogues des Pièces même les plus pathétiques.

Tout le monde fait la révolution arrivée en 1710 dans le Ministère Britannique. Les Whigs , qui

depuis dix ans avoient l'administration des affaires , furent supplantés par les intrigues de Madame Masham & de M. Harley , depuis Comte d'Oxford & de Mortimer. Dès ce moment les Torys eurent le pouvoir en main ; & les deux Partis acharnés l'un contre l'autre , s'accusoient mutuellement des projets les plus odieux. Tous deux fourioient aux Savans , aux Gens-de-Lettres & aux Poètes , pour les engager à écrire en leur faveur. Le Docteur Swift étoit un des Ecrivains employés par les Torys ; Addisson écrivoit pour les Whigs ; Pope qui avoit des Amis par-tout , se tint constamment dans les bornes d'une neutralité scrupuleuse ; de sorte que les Whigs le traitoient de Tory caché , & les Torys de Whig dissimulé. Sa conduite fut impartiale , dans le tems même qu'il étoit intimement lié avec les Chefs des Torys ; car ce fut alors qu'il fournit à Addisson le Prologue de sa Tragédie , où il se montre comme le plus zélé Républicain.

L'Epître de Sapho à Phaon , composée en Latin par Ovide , exprime des sentimens tendres & passionnés , que Pope a rendus dans sa Langue avec autant de fidélité que d'élégance : la Poésie en est presque aussi douce que celle de ses Pastorales. Il choisit ensuite un sujet infiniment plus touchant ,

& plus propre à être la matière d'une Epître Elégiaque, dans les Amours Infortunées d'Abeilard & d'Héloïse. C'est Héloïse elle-même qui fait part à son Amant des peines de son cœur; & Pope, en retraçant dans ses Vers ces Combats de la Nature & de la Grace, de l'Amour & de la Vertu, s'est montré profondément instruit des secretes opérations du cœur, & des divers mouvemens que produisent les passions, lorsqu'on y apporte des obstacles.

Il est, dans la Collection des Œuvres de Pope, d'autres Poésies légères, soit Traductions, soit Imitations, telles que *Janvier & Mai*, la *Femme de Bath*, l'*Avis à la jeune Noblesse*, le tout écrit avec la facilité, la gaîté, la vivacité convenables à ces divers sujets & à l'âge de l'Auteur. Il n'a composé la plupart de ces Pièces, que pour s'exercer & se fortifier dans son Art. Elles sont le fruit de sa première jeunesse, & n'ont été ajoutées à ses autres Ouvrages, que pour plaire à cette sorte de Lecteurs qui aiment à suivre un Auteur dans ses différens âges.

Le travail le plus considérable de Pope, est sa Traduction en Vers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, qu'il commença en 1713. Avant qu'il eût presque mis la main à l'œuvre, il se trouva des Gens qui tâcherent de le

décourager, & de prévenir contre lui le Public. On prétendit qu'il n'entendoit pas assez le Grec, pour réussir dans une pareille entreprise. Pope n'ignoroit pas ces bruits; pour toute réponse il continua son travail, & fit tous ses efforts pour le rendre digne de l'accueil des Savans. Il ne se borna pas à une simple Traduction; il y joignit des notes, des éclaircissemens & une carte géographique de l'ancienne Grèce. Le premier Volume parut en 1715, avec une Préface & un Essai sur la Vie du Père des Poètes; & voici le jugement qu'en portèrent les Journalistes. « Le Traducteur s'est
» servi de toute la facilité que lui fournit l'An-
» glois, pour s'énoncer avec force & précision;
» par-là il fuit de plus près la diction de l'Original, que Lamotte ne l'a pu faire en François.
» Son style est majestueux dans sa simplicité; &
» l'on n'y trouve jamais ce sublime affecté, ces
» tours d'expression qu'un mauvais goût fait admirer dans les Modernes. Il s'en tient à ceux
» de l'Original, autant que la Langue & la bienséance le peuvent permettre; & l'on peut dire
» que bien souvent il corrige Homère sans l'altérer, en exprimant avec politesse ce qui, dans
» son Modèle, est taxé justement de grossièreté.
» Toute l'Angleterre souscrivit pour ces deux Ou-

vrages; & l'on prétend que l'Auteur y gagna près de cent mille écus. Quand son Homère parut, il ne démentit pas l'idée qu'on en avoit conçue; il eut le plus grand succès, malgré les efforts de l'envie pour le rabaisser. Je ne parlerai que d'Addisson, qui fut blessé de tant de gloire, parce qu'il aspirait au premier rang. Il entreprit de décrier l'Homère de Pope; & pour le faire tomber, il composa une nouvelle version du premier Livre de l'Illiade, qui parut sous le nom d'un certain Tickell. Addisson l'éleva bien au-dessus de celle de son Rival, & fut presque le seul de son avis. Cependant il y persista, malgré les fautes grossières qu'on observa dans la nouvelle Traduction.

Ces procédés commencèrent à aigrir Pope, qui s'en plaignit en peignant son Adversaire sous les traits d'un Despote littéraire. La rupture éclata ensuite ouvertement; & notre Auteur décocha des vers satyriques contre Addisson, qui firent beaucoup de bruit; & depuis ce tems-là, ils restèrent ennemis irréconciliables. Steele envain leur ménagea une entrevue, à laquelle il fut présent avec Gay; elle eut si peu de succès, que Pope en quittant Addisson, fit sur le champ des vers contre lui, qu'il lui envoya.

Pope donna son Homère dans le tems que Ma-

dame Dacier, à la tête des Admirateurs outrés du Poète Grec, foudroyoient tous ceux qui ne partageoient pas leur enthousiasme; tandis que d'un autre côté Lamotte en exagéroit les défauts, & en diminuoit les beautés: mais plus Philosophe que Madame Dacier, & plus Poète que Lamotte, le Traducteur Anglois cachoit ses critiques sous les louanges, & exprimait ses éloges par des sentimens. En effet, Pope semble avoir pensé au fond de même que l'Académicien François: ils croyoient tous deux qu'Homère avoit été le plus beau des génies, mais que l'ignorance avoit jetté de grands défauts dans ses Ouvrages. L'Anglois ne fait que les indiquer généralement, & expose en détail ses talens prodigieux, & les preuves qu'il en donne dans ses Poèmes. Le François, au-contrain, ne fait qu'un aveu assez vague du génie admirable de l'Auteur Grec, & semble ensuite insister avec complaisance sur ses incorrections & ses défauts; défauts où devoit nécessairement tomber le premier Inventeur de la Poésie. Pope goûtoit peu la critique de Madame Dacier, qu'il regardoit comme fort inférieure à son Mari pour le savoir; & il rendoit à Lamotte plus de justice que ne faisoient les Zélateurs d'Homère. Madame Dacier attaqua notre Traducteur avec tout le pédantisme & les mauvaises

mauvaises plaifanteries d'une femme Commentateur. Pope répondit par une Lettre très-modeste & très-polie ; de sorte qu'il eut tous les avantages de cette dispute Littéraire.

La Peinture fut , après la Poésie , un des plus agréables amusemens & des plus grands plaisirs de notre Auteur. Il s'y étoit appliqué dès son enfance ; & ayant ensuite lié une amitié intime avec le Peintre Jervas , il se forma le goût , & acquit une connoissance réelle de cet Art. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il caractérise avec tant de justesse , dans l'Epître qu'il adresse à son Ami , les plus grands Artistes modernes , Raphaël , le Guide , les Carraches , le Corrège , Paul Véronèse & le Titien. L'amitié de Jervas & de Pope étoit fondée sur l'estime : Pope étoit assez Peintre pour parler de Peinture avec Jervas , & celui-ci assez Homme-de-Lettres pour s'instruire avec Pope.

En 1717 , Pope publia le premier Recueil de ses Œuvres , & mit à la tête une Préface , où le génie & le bon-sens ne se font pas moins remarquer , que cette modestie aimable qui discerne le mérite dans les autres , plutôt que dans soi-même. Il déclare que la raison pour laquelle ses Ouvrages ne sont pas plus corrects , c'est que le temps que Lui & ses Ecrits ont à vivre , peut être

mieux employé qu'à enchaîner continuellement la rime à la raison. Incertain si, en les publiant, il se prépare un Monument ou un Tombeau, il souhaite, dans le premier cas, qu'ils apprennent à la postérité, que leur Auteur ne prostitua jamais sa plume à des vues d'intérêt ou de parti, à justifier le vice, à flatter des Grands sans mérite, ou à insulter aux Malheureux : Dans le second, que son exemple apprenne à ceux qui seront tentés d'entrer dans la même carrière, que la protection des Grands, le suffrage de quelques prétendus Connoisseurs, & même la faveur publique ne peuvent faire vivre long-tems celui que le défaut de mérite condamne à la mort & à l'oubli.

On voit par plusieurs Lettres de notre Auteur, qu'il étoit très-convaincu de la vanité des Sciences Humaines, & qu'il ne faisoit pas plus de cas d'une grande réputation, que n'en doit faire un vrai Philosophe ; ce qui donne à penser, que quoique l'amour de la renommée soit la dernière foiblesse des ames nobles, cependant Pope cultiva la Poésie plutôt par goût, & par l'ascendant de son génie, que par amour pour la gloire qu'elle procure.

Sur la fin du regne de la Reine Anne, Pope, Swift & Arbuthnot formèrent le dessein de composer ensemble une Satyre sur les abus de di-

vers genres d'Études , & d'imiter la manière de Cervantes , en cachant leurs critiques sous le voile de la fiction , & sous la forme de quelques aventures ridicules. Ils étoient très-propres à réussir dans cette entreprise : Arbuthnot avoit de l'érudition ; Pope possédoit à fond les Beaux-Arts ; Swift excelloit dans la connoissance du Monde ; & tous trois avoient beaucoup d'esprit. Ils travaillèrent de concert aux *Mémoires de Scriblerus* ; mais ils n'allèrent pas au-delà du premier Livre , parce que les révolutions arrivées dans le Gouvernement les séparèrent.

Sollicité par ses amis de donner une nouvelle Édition des Œuvres de Shakespear , Pope se livra à ce travail , & montra son jugement en corrigeant le Texte sur les Éditions précédentes ; son goût , en avertissant des beaux endroits , & sa délicatesse , en retranchant tout ce qu'il y avoit de libre ou de trivial. Cette tâche étoit embarrassante , vû la nature des Pièces de ce Pere du Théâtre Anglois , & les platitudes , les obscurités , les transpositions , en un mot , les absurdités que les Éditeurs & les Comédiens avoient ajoutées à celles qui apparteñoient en propre à l'Auteur. Si Pope ne remplit pas entièrement l'attente du Public , on ne peut cependant refuser à cette Édition divers avantages

sur les anciennes. Il y joignit une Préface très-judicieuse , où en indiquant les défauts de Shakespear , il a l'équité d'en assigner les véritables causes , qui ne servent pas peu à disculper ce génie , à qui il ne manqua qu'un peu plus de culture pour exceller Pope témoigna d'une autre manière encore son estime pour Shakespear , dont il chérissoit la mémoire , en travaillant à lui faire élever un Tombeau dans l'Abbaye de Westminster , dont il voulut composer lui-même l'inscription.

Les talens & la réputation de notre Poète ne pouvoient manquer d'armer l'Envie , & de lui attirer des critiques de la part de ceux qui ne voyent le mérite que d'un œil jaloux. On eut la bassesse d'attaquer dans des Ecrits publics sa figure & sa taille , qui en effet n'étoient pas fort avantageuses : il étoit bossu , dégoutant & contre-fait. On tâcha de flétrir les mœurs de celui dont on ne pouvoit décrier les Ouvrages ; on interpréta malignement ses expressions ; on lui prêta des vûes odieuses ; & l'on répandit le poison de la calomnie sur ses démarches les plus innocentes. Ses Ennemis se liguèrent , & réunirent tous leurs efforts dans une Satyre scandaleuse intitulée , *La Popiade* , où ils se déchaînoient principalement contre la Traduction d'Homère , prétendant qu'il n'y avoit dans

cette Version , ni fidélité , ni justesse , ni Poésie. Pope réprima son indignation ; mais sa patience encouragea ses Adversaires ; on lui attribua , de même qu'à son ami Swift , d'indignes Écrits dont ils n'étoient point les Auteurs ; de sorte qu'ils eurent le double chagrin de se voir déchirés par une foule de vils Écrivains , & confondus avec d'autres qui se cachotent sous leur nom.

Tant d'affauts les déterminèrent à publier un Recueil de Pièces , qui étoient réellement d'eux , & à la tête desquelles est une Préface , où ils déplorent la nécessité où ils se trouvent , de faire imprimer des productions qu'ils jugent non-seulement peu dignes de la Postérité , mais de leur siècle même. Une des plus satyriques de ce Recueil , est l'*Art de ramper en Poésie*. On y distingue en plusieurs classes les Écrivains qui excellent dans cet Art ; on les désigne par des attributs différens & par des lettres initiales. On croit que la plupart de ces lettres furent jettées au hasard ; & telle étoit néanmoins la foule des mauvais Auteurs , qu'il n'y en eut aucune qui manquât d'un Original. Dès ce moment , leur fureur n'eut plus de bornes ; on traita Pope d'ignorant , d'enragé , de monstre , d'homicide , d'empoisonneur ; on alla même jusqu'à attaquer sa famille ; & l'on assure

que dans ce soulèvement général, il parut jusqu'à soixante-deux Libelles contre lui. Milord Harvey, Fils du Comte de Bristol, entra aussi en lice, & publia de petits vers contre ce grand Poète. Ce déchaînement irrita Pope; sa patience étoit à bout; & il fut assez foible pour penser à la vengeance. Il communiqua d'abord son projet au Docteur Arbuthnot, son Médecin & son Ami, qui lui conseilla de suspendre son ressentiment; c'est ce qui donna lieu à la fameuse Épître que le Poète lui adressa; & où rassemblant tout ce qui pouvoit rendre ses Ennemis odieux, ridicules ou méprisables, il mit son innocence dans tout son jour.

Non content de cette Épître, Pope écrivit encore contr'eux cette fameuse Satyre intitulée : *la Dunciade*, ou Poème contre les Sots, dont on est redevable au Docteur Swift qui l'encouragea à l'entreprendre & à le finir. Il eut même part à l'Ouvrage, du moins pour les notes; il s'impatientoit des délais de l'Auteur, de crainte, disoit-il, que les Sots qu'il immortalisoit, ne mourussent auparavant d'eux-mêmes en paix, & qu'il n'y eût ni châtiment ni récompense.

Ils faisoient un jour tous deux un examen rigoureux de leurs Écrits, bien résolus de désavouer & de proscrire tout ce qu'ils ne jugeroient

pas digne de leur nom. Pope trouva sous sa main la *Dunciade*, & la jeta au feu ; Swift l'en retira promptement : connoissant déjà tout ce que l'Auteur en avoit composé, il lui fit promettre de l'achever ; & le Poète lui tint parole. « Troupeau » d'Hébétes, s'écrie à ce sujet un Écrivain Anglois, c'est dans cet Ouvrage que vous êtes » immortels : vous serez connus aussi long-tems » que l'on saura parler notre langue dans le » monde, comme on la parloit sous la grande » Reine Anne. L'illustre Pope a cru qu'il étoit » de l'humanité de dire un mot ou deux de chacun de vous, afin d'apprendre à la Postérité ce » que vous étiez, ce que vous écrivîtes, en quel » tems vous vécûtes, quand vous cessâtes de vivre. » S'il a employé quelquefois des couleurs un peu » fortes, ç'a été pour vous mettre une espèce d'écri- » teau en gros caractères, de peur qu'on ignorât » ce qui vous a attiré un si sévère châtiment. »

Le rétablissement de l'Empire de la Stupidité ou du Mauvais goût, fait le sujet de ce Poème satyrique ; la Déesse des Sots choisit un Rimailleur dont elle fauve les Ouvrages du feu, auquel elle alloit justement les condamner, pour les faire ensuite couronner. On célèbre en son honneur des Fêtes & des Jeux, dont les mauvais Écrivains &

les Libraires mêmes font les Acteurs. Le nouveau Roi s'endort sur les genoux de la Déesse ; & pendant son sommeil il est transporté dans les Champs-Élysées ; il voit les triomphes passés , & l'espoir futur de l'Empire dont il est le Chef. La Déesse consomme elle-même l'Ouvrage dans le quatrième livre , que Pope entreprit à la sollicitation de son Ami Warburton , & qu'il publia en 1743. Elle veut que dans les Universités , le Pédantisme triomphe de la Science ; que l'esprit & le cœur se corrompent dans les voyages ; que le faux goût règne dans les collections d'Antiquaires , & que ses Sujets ramènent à la fois l'Irreligion , la Licence & la Barbarie.

La Dunciade parut pour la première fois en 1728 ; & en six mois de tems il s'en fit cinq à six éditions. Pope forma ensuite le projet d'en donner une plus ample , où l'on trouveroit tout ce qu'il faut pour embellir un Ouvrage , des Notes , des Éclaircissemens , des Commentaires , &c. Il pria le Docteur Swift de parcourir le Texte , & de l'enrichir de quelques remarques qui fissent la Satyre du gros des Commentateurs , ou des Auteurs même nommés dans le Poème ; ou qui consistassent en traits historiques , relatifs aux Personnes , aux lieux , & aux tems , ou enfin , qui

indiquassent les passages imités ou copiés des Anciens. Le Docteur remplit l'attente de son Ami; & l'on n'avoit pas vû encore autant d'excellente fatyre réunie à tant de bon-sens.

Le Héros de la première Édition étoit un certain Théobald, que Pope retrancha dans les suivantes, pour mettre à la place Colley Cibber, Poète couronné, & Pensionnaire de la Cour, mais meilleur Comédien que Poète. Cibber rapporte ainsi, dans une Lettre, la cause de sa brouillerie avec Pope, & la raison pour laquelle ce dernier le substitua à Théobald. « Jouant le rôle de Petit-
» maître, j'avois lâché quelques traits fatyriques
» contre une Comédie qui avoit paru sous le nom
» de Gay, mais à laquelle MM. Pope & Arbuthnot
» avoient eu part, & qui avoit été sifflée.
» Après que la Pièce fut jouée, M. Pope vint à
» moi derrière le Théâtre, me demanda, la pâ-
» leur sur le visage & d'une voix tremblante,
» raison de l'injure que je lui avois faite, & m'ac-
» cabla de tous les reproches que la fureur peut
» inspirer à un homme hors de sens. On peut ju-
» ger, par le vif intérêt qu'il prenoit à cette Co-
» médie (1), quel étoit le Père de l'Enfant. Re-

(1) Inférée dans ce Recueil, sous le titre de *Trois heures avant Mariage*.

» venu de ma surprise , je lui dis : Monsieur Pope ,
» vous êtes un homme si extraordinaire , que j'au-
» rois honte de vous répondre comme je le de-
» vroy ; mais puisque vous m'attaquez d'une si
» étrange manière , vous pouvez compter que tant
» que l'on jouera la Pièce de ce jour , je ne man-
» querai pas de répéter le même trait. Je rins pa-
» role ; & sans doute qu'il a cru pouvoir se ven-
» ger plus sûrement par sa plume que par sa lan-
» gue. Voilà la seule chose qui ait pu m'attirer sa
» haine ».

La gloire d'avoir fait la *Dunciade* fut non-seu-
lement troublée par les Écrits que l'on publia con-
tre l'Auteur , mais d'une manière infiniment plus
sensible encore , si l'on en croit une Relation pu-
bliée dans le tems , où l'on prétendoit qu'il avoit
essuyé une flagellation ignominieuse. Cette Pièce
est d'un sérieux & d'une naïveté singulière ; &
Pope en fut , dit-on , si décontenancé , qu'il y ré-
pondit par un avis froid , qu'il fit imprimer sur le
champ , & dans lequel il protestoit qu'il n'étoit
pas sorti de sa maison , le jour où l'on disoit qu'il
avoit eu le fouet. On peut voir la relation de cette
flagellation prétendue dans l'Ouvrage de l'Abbé
Yart , intitulé , *Idée de la Poésie Angloise*.

La *Dunciade* de Pope , dont on trouve ici , dans

la Collection de ses Œuvres, une Version Françoisé à côté du texte Anglois, nous intéresse aujourd'hui doublement, & par le mérite de ce Poème, qui eut en Angleterre le plus grand succès, & par l'avantage que nous avons, d'avoir aussi nous mêmes, dans notre Langue, une *Dunciade* qui n'a pas moins réussi. Celle de M. Palissot n'est ni une Traduction, ni même une imitation de l'Ouvrage Anglois. A la vérité, c'est à Pope qu'il en doit l'idée principale; mais les deux Poèmes sont originaux; de manière que si on les comparoit l'un à l'autre, cette comparaison pourroit donner une idée assez juste de la différence respective du génie des deux Nations. Pope est plus violent, plus amer, plus énergique, plus outré, & tombe quelquefois dans le bas. M. Palissot a mis plus de gaîté, plus de finesse, plus de grace dans sa *Dunciade*: on y trouve aussi plus de variété, & non moins de peinture. Il l'a faite en dix Chants; & peut-être gagneroit-elle à être resserrée en huit. Celle de Pope n'en a que quatre, qui sont, il est vrai, beaucoup plus longs; ce qui peut-être n'est pas un avantage. Une singularité qu'on peut observer dans l'Ouvrage de M. Palissot, c'est que l'Auteur a plus imité le ton de l'Arioste, que celui du Poète Anglois, quoique naturellement le dernier parût de-

voir plutôt lui servir de modèle ; mais il a senti que le badinage de l'Italien convenoit mieux à des têtes Françoises , que la violence & l'énergie de Pope.

Après que l'orage excité par la *Dunciade* fut un peu calmé , Pope rempli de vues plus nobles , commença à travailler sur des sujets de Morale. Il donna d'abord, en 1731 , l'Epître sur le bon & le mauvais Goût dans l'usage des richesses , qu'il adressa à Richard Boyle , Comte de Burlington , son Ami. Ce sujet important y est traité avec beaucoup de justesse , de discrétion & de sens. C'est une Morale pure , ornée de toutes les graces de la Poésie. Il s'y trouve un caractère de Timon , que la malignité du Public appliqua mal-à-propos au Duc de Chandos. Pope écrivit à ce Seigneur , ainsi qu'au Comte de Burlington pour se justifier. L'année suivante , il adressa l'Epître sur le véritable usage des richesses à Mylord Allen Bathurst. Elle respire l'amour de l'humanité , & celui du bien Public.

Dans le même-tems , ses Amis le forcerent de faire imprimer son Imitation de la premiere Satyre du second Livre d'Horace , destinée à le justifier contre les clameurs de ceux qui n'étoient pas contents de ses Epîtres. Il imita encore d'autres mor-

ceux dans le même goût , non-seulement d'Horace , mais encore du Docteur Donne, dont il mit les Satyres en meilleur langage , & substitua de nouveaux personnages à ceux que Donne avoit employés.

L'exemple d'un Théologien de poids , tel que ce Docteur , lui parut un titre suffisant , pour autoriser son indignation contre le vice & la fortifier. Sa déclaration là-dessus est d'un homme intrépide :

« Quoi , dit-il, lorsque je tiens une plume , garde-
» dienne de la vertu ; lorsque je note d'infamie le
» front hardi des Coupables effrontés ; lorsque
» j'attaque le glorieux Publicain dans son char doré ;
» lorsque je montre nud le cœur bas qu'il cache derrière un cordon fastueux , pourrois-je
» bleffer les Loix de l'Etat & de l'Eglise » ?

L'Art avec lequel ce Poète applique aux travers de son siècle la mâle Satyre du Docteur Donne , n'est pas moins digne d'observation , que le zèle pour la vertu qui en fait la base , la noble intégrité qui en dirige les traits , & l'indulgente humanité qui en adoucit l'amertume.

L'Epilogue à ces Satyres , où l'Auteur prend la résolution de ne plus rien imprimer dans ce genre , est divisé en deux Dialogues. D'un côté , il répand le ridicule sur la plupart des caractères vicieux

qu'il avoit déjà frappés; & de l'autre, il donne des louanges à ceux dont il avoit célébré les vertus. Le but de cet Ouvrage est donc de prouver l'équité des jugemens de l'Auteur dans ses Censures comme dans ses Éloges. C'est une espèce de protestation solennelle contre la dépravation des mœurs, où il dévoue à une éternelle infamie, des Gens dont les vices & les folies auroient peut-être été oubliés avec leurs noms, & conserve la mémoire des Gens honnêtes, qui auroit pu être ensevelie avec eux dans la tombe. Pope auroit continué à faire la guerre aux vices, s'il avoit eu quelque espérance de corriger leurs Partisans; mais ils étoient devenus si puissans & si hardis, qu'il n'y avoit plus à attendre de succès, ni même de sûreté, en persistant à les couvrir de ridicule.

Ce Poète, qui avoit traité avec tant de politesse Madame Dacier, quoique vivement attaqué par elle, n'eut pas les mêmes ménagemens pour une Dame Angloise de beaucoup d'esprit, Mylady Montague, qui, dans un Ouvrage de sa composition, lui avoit donné de grands éloges; mais croyant que quelques endroits de ses Satyres s'adressoient à elle, quoiqu'elle n'y fût point nommée, elle changea tout-à-coup; & la haine succédant à l'estime, il y eut entr'eux une rupture ou-

verte. Mylady Montague faisoit toutes les occasions de dire du mal de son nouvel Ennemi ; Pope prit la même liberté à son égard ; & l'un & l'autre se portèrent à de tels excès , qu'il seroit difficile de décider qui des deux se montra plus injuste ou plus déraisonnable. On assure que Pope se repentit dans la suite de la violence de ses procédés.

La fameuse Épître au Docteur Arbuthnot parut à-peu-près vers le même-tems. L'Auteur dit qu'il ne la publia, que pour repousser les traits de quelques Personnes de distinction qui avoient attaqué non-seulement ses Ecrits , mais encore sa Personne , ses mœurs & sa famille. Cette Épître , qui contient grand nombre de faits concernant notre Poète , ses Amis & ses Ennemis , est écrite avec la force & la véhémence de Juvenal , jointes à la légèreté & à la finesse d'Horace. Pope y affecte aussi la précision & l'obscurité mystérieuse de Perse , pour dérober aux yeux de ses Ennemis dangereux & puissans les traits qu'il leur lance. Mais cette Pièce manque d'ordre & de liaison ; & l'on sent un peu trop qu'elle n'a été inspirée que par la vengeance.

Dans son Épître morale sur la connoissance des Hommes , & leurs divers caractères, Pope expose combien il est difficile de parvenir à cette con-

noissance , soit par la grande différence des caractères , soit par leur dissimulation & leurs caprices , soit enfin par les circonstances où se trouve l'Observateur. On remarque , dans cette composition , l'Homme le plus profondément instruit des secrètes opérations de l'Esprit humain , & l'art de conserver la manière de raisonner des Dialecticiens , sans la moindre apparence d'une régularité affectée. Les raisonnemens sont convainquans , les exemples justes , les portraits bien tracés , bien finis.

L'Épître sur le caractère des Femmes , non moins estimée que la précédente , prouve que l'Auteur avoit vécu dans le grand monde , & connoissoit parfaitement les divers Personnages que jouent les Femmes , leurs fantaisies , leurs caprices ; mais il faut convenir qu'il y a des endroits trop durs , & que Pope , comme le lui reprochoit son ami Arbuthnot , s'appliquoit plus à châtier qu'à corriger.

Cette Pièce est adressée à Mademoiselle Blount , pour qui l'Auteur eut dès sa jeunesse beaucoup d'estime & d'attachement : on peut même ajouter qu'elle lui inspira des sentimens plus tendres ; car elle joignoit aux graces d'une beauté touchante , un esprit délicat & orné , du goût pour les Sciences ,
l'amour

l'amour des Beaux-Arts , & la connoissance des intérêts de sa Nation : Pope fut sensible à tant de qualités ; il lui adressa une Épître en Vers , en lui envoyant le Recueil des Œuvres de Voiture : il la compare dans cette Pièce à Mademoiselle de Rambouillet , & la met même fort au-dessus d'elle.

Mademoiselle Blount répondit à sa passion , mais en Platonicienne ; car notre Poète n'étoit ni d'une figure , ni d'une santé à pouvoir désirer davantage. Du reste il préféroit ses Amis à ses études , & ses études à son amour. Ce fut à cette Fille , belle , vertueuse & savante , qu'il adressa l'Épître sur le Caractère des Femmes , lui croyant assez de raison , pour ne se point choquer des traits qu'il lance contre son Sexe , & qui ne pouvoient la regarder.

Pope travailloit à son *Essai sur l'Homme* depuis l'année 1729 ; il y mit la dernière main en 1733. C'est de tous les Ouvrages de ce Poète , celui qui lui a donné le plus de célébrité , & lui a attiré le plus d'éloges & de critiques. C'est la Métaphysique la plus solide & la plus profonde , embellie des charmes d'une Poésie douce & aisée ; les pensées les plus fortes , unies aux images les plus sensibles & les plus touchantes.

Ce Poème consiste en quatre Epîtres adressées à Mylord Bolingbroke, lesquelles, selon l'expression de notre Auteur, contiennent la Carte générale de l'Humanité. Dans la première, le Poète traite de la Nature & de l'Etat de l'Homme par rapport à l'Univers; & il y prouve que tout ce qui est, est bien. Dans la seconde, il considère l'Homme par rapport à lui-même, & comme individu. Dans la troisième, il l'envisage par rapport à la Société; & dans la quatrième, par rapport au bonheur.

L'amour de l'Humanité fit croire à notre Poète, qu'il ne pouvoit mieux servir la Société, qu'en composant un Ouvrage de cette nature, qui portoit l'Homme à jeter sur sa vie un regard de contentement, & lui offroit les plus importantes vérités de la Religion & de la Morale, disposées selon la méthode Philosophique, & embellies de tous les ornemens d'une composition aussi élégante qu'harmonieuse.

L'*Essai sur l'Homme* n'est qu'une partie du plan que Pope avoit dessein d'exécuter. L'Ouvrage entier devoit former quatre Livres. Le premier auroit été composé des quatre Epîtres que nous avons. Le second en auroit contenu un pareil nombre, savoir sur l'étendue & les bornes de la Raïson; sur les Sciences, les Arts & les connoissances uti-

les , & sur celles qui , étant inutiles , ne doivent pas nous occuper ; sur la manière d'employer les divers talens des Hommes ; sur l'esprit enfin ; & ce second Livre devoit être terminé par une Satyre contre le mauvais usage de toutes ces choses. On trouve une partie du sujet de cette Satyre dans le quatrième Livre de *la Dunciade* , & quelques morceaux dans les trois autres.

L'Économie civile , ou la Science de la Politique , dans laquelle les diverses formes d'une République devoient être examinées & développées avec les différentes espèces de cultes Religieux , autant qu'ils peuvent avoir d'influence sur la Société , auroit fait la matière du troisième Livre. Le quatrième devoit renfermer la Morale particulière , ou des Individus , considérée dans toutes les circonstances , états , professions & âges de la vie humaine.

Tout ce système avoit été mûrement digéré & communiqué à Mylord Bolingbroke , au Docteur Swift & à d'autres Amis de Pope , qui s'étoit proposé d'en faire le seul travail de la maturité de l'âge ; mais cet Ouvrage fut interrompu , éloigné & enfin abandonné en quelque façon , par diverses circonstances opposées à la liberté d'esprit qu'il exigeoit , telles que les dérangemens de

la santé, les découragemens, le malheur des tems, & peut-être même des raisons de prudence. Comme il devoit faire l'occupation favorite de notre Poète, c'eût été celui de tous ses Écrits qui eût donné une plus juste idée de la force de son génie.

L'Essai sur l'Homme est aujourd'hui trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans d'autres détails. Nous ne parlerons donc ni des fausses imputations de Spinofisme intentées contre son Auteur, ni de l'examen pédantesque de Crouzaz, ni des Critiques des Journalistes du tems, ni même des Apologies qu'ont publiées MM. de Silhouette, de Ramfay & Warburton. Ces dernières n'étoient pas nécessaires; les autres sont oubliées; & le Poème immortel de Pope fera toujours lû avec une égale admiration.

Nous croyons qu'il n'est pas besoin de justifier le Christianisme de Pope : toutes les accusations que l'on peut former contre lui portent sur des raisons trop vagues; & il faut quelque chose de plus pour avoir droit de taxer un Écrivain d'irreligion. Dans la crainte qu'on ne lui imputât des sentimens étrangers à sa croyance, il composa une Prière qui en est le Précis, & qu'on a imprimée sous le titre de *Prière Universelle*.

Un reproche qu'on peut faire avec plus de raison à l'Auteur de l'*Essai sur l'Homme*, c'est l'obscurité qui y règne dans plusieurs endroits, comme ses Amis même en font convenus. « J'ai été » obligé de les lire deux fois pour les entendre, » lui écrivoit le Docteur Swift; & le Duc de Dorset disoit : les *Essais* m'ont beaucoup fait » de plaisir à la première lecture; mais j'y ai » trouvé quelques Vers un peu obscurs. A la seconde, la plupart de ces endroits m'ont paru » plus clairs, & mon plaisir a augmenté; mais » à la troisième lecture, il ne m'est plus resté de » doute; & j'ai admiré tout l'Ouvrage ».

Enfin on voit, dans une Lettre, Pope lui-même convenir de cette obscurité. « Vous avez » rendu, écrit-il à Warburton, mon système aussi » clair que j'aurois dû le faire; mais je n'ai pu » y réussir. Vous entendez mon Ouvrage aussi » bien que moi-même; & vous vous êtes mieux » exprimé ».

Au reste cet *Essai* est peut-être le Corps de Morale le plus complet & le plus précis qu'il y ait dans aucune Langue. C'est une Composition de ce genre qui manquoit, selon le Chancelier Bacon; & il semble que Pope ait eu dessein de remplir ce vuide.

Il est un autre morceau qui parut peu de tems après , & qu'on pourroit regarder comme une suite du Poème précédent : c'est l'*Essai sur la Vie Humaine* , publié sous le nom de Pope , & qu'il n'a jamais desavoué. Le style , la force des pensées , les images gracieuses , la Morale , tout y annonce le génie de l'Auteur de l'*Essai sur l'Homme*. Il publia encore deux Dialogues satyriques , qui furent ses dernières Pièces en ce genre , si l'on en excepte le quatrième Livre de la *Dunciade*.

Le génie de Pope étoit si vaste & si varié , que ce n'est peut-être pas trop s'avancer , que de dire qu'il a excellé dans toute espèce de Composition. Lorsque nous considérons que le Poète Didactique , qui , dans l'*Essai sur la Critique* , conduit notre jugement , perfectionne notre goût dans la recherche des connoissances humaines ; que le sublime Poète moral , qui , dans l'*Essai sur l'Homme* , inculque les plus importantes vérités , & confirme les obligations les plus solennelles de la Religion & de la Vertu , est le même Auteur qui joue dans la *Boucle de Cheveux enlevée* , qui raille dans la *Dunciade* , qui badine dans la *Veuve de Bath* & autres Pièces de cette gaîté , nous ne pouvons croire que la même Personne ait pu composer tant d'excellens Ouvrages dans des genres différens.

Pope avoit pour-lors acquis ce qu'il regardoit comme le plus grand bonheur de la vie, l'estime & l'amitié des Gens honnêtes & estimés. Il n'étoit pas moins admiré pour ses Écrits, que chéri pour ses vertus sociales & morales. Comme il étoit le Prince des Poètes de l'Angleterre, il eut à éprouver tous les defagrémens qui sont la suite de la flatterie & de l'envie ; mais sa patience fut poussée à bout par l'impertinence continuelle des petits Poètes de tous les rangs, ou qui recherchoient sa protection, ou qui envioient sa réputation. Ce ne fut cependant pas son seul mérite qui lui attira des Ennemis : son penchant à la raillerie, & la malignité de sa Muse lui en suscitèrent un grand nombre. Il déplut assez généralement par le portrait satyrique qu'il fit d'Addisson, qui, à la vérité, étoit jaloux de la gloire naissante du jeune Poète, comme on l'a dit de Corneille à l'égard de Racine.

Dégoûté du genre satyrique, & enhardi par une juste confiance en ses forces, & la droiture de ses intentions, Pope se proposa d'essayer s'il lui feroit possible, en fixant l'attention générale sur des objets d'étude & de disputes agréables, de calmer la rage de l'esprit de parti qui tenoit la Nation divisée, & animoit une partie des Ci-

royens contre l'autre. Dans ce dessein , & pour garantir son ami Steele de la fureur d'une faction que son zèle inconsideré avoit offensée , il conçut le projet de publier avec lui un Papier sous le titre de *Speẽtateur*. Cet Ouvrage eut le plus grand succès ; on n'en fera pas surpris , en considérant qu'il étoit le fruit du travail des Gens les plus capables d'écrire dans ce genre ; & aujourd'hui même , on le lit encore avec plaisir. Piqué de ce qu'il détournoit l'attention publique des matières politiques , dans lesquelles il n'avoit point de Rival , Swift témoigna quelque mécontentement de ce que les Whigs & les Torys applaudissoient unanimement au *Speẽtateur* , & il affectoit de le regarder comme un ouvrage de Femmes , qui ne pouvoit plaire qu'à elles.

Outre les écrits dont on a parlé jusqu'à présent , Pope a composé des Odes , des Fables , des Epitaphes qui sont regardées comme des chefs-d'œuvres dans leur genre. Ses Lettres n'ont pas été moins goûtées ; on y trouve beaucoup d'esprit , de gaïeté , de plaisanterie , de sentiment & de sagacité : elles peuvent servir de modèle du style Epistolaire. On en a donné un Recueil assez ample ; mais peut-être trouvera-t-on qu'il a le mérite & le défaut de ces sortes de Collections , où parmi un

grand nombre de morceaux qui peuvent intéresser , on en glisse toujours quelques autres qui ne sont pas du même prix.

La première édition de ces Lettres parut , sans la participation de l'Auteur , en 1727. Elles avoient été vendues , dans un moment de besoin , par Madame Thomas , qui avoit tiré copie de celles que le Poète avoit écrites à M. Cromwell , tandis qu'elle étoit sa maîtresse. On en publia également à son insû un Recueil beaucoup plus ample que le premier , en 1735 ; ce qui contribua sans doute à faire prendre à Pope le parti de les donner lui-même au Public. On y voit qu'il a toujours eu l'amitié des Gens de mérite ; & comme elles sont écrites , pour-ainsi-dire , à cœur ouvert , on y reconnoît ses sentimens intimes : si on avoit voulu faire son portrait , il n'auroit pû être ni plus vrai , ni plus naturel.

En 1740 , Pope donna une belle Édition des meilleurs Poèmes Latins , composés par les plus excellens Poètes Italiens , tels que Fracastor , Vida , Palearius , Sannazar , &c. Il avoit projeté de composer un Poème épique sur un fait rapporté dans l'ancien Annaliste Geoffroy de Monmouth. C'est la descente de Brutus , petit-fils d'Énée , en Angleterre , qui jeta les premiers

fondemens de la Monarchie Britannique. On a le Manuscrit d'une partie de ce Poème en vers blancs ; différentes circonstances empêchèrent l'Auteur de le finir. Il avoit encore tracé le plan de deux Odes , ou Poèmes moraux , sur les malheurs qu'amène le pouvoir arbitraire , & sur la folie de l'ambition. Il se proposoit aussi de tracer la naissance & les progrès de la Poésie Angloise , depuis les Poètes Provençaux , & classoit ceux de sa Nation en différentes écoles qui se sont succédées. Il avoit coutume de dire qu'on se plaisoit à toute espèce d'étude , quand on y avoit donné un peu d'application ; aussi malgré la sécheresse de l'Antiquité , il avoit tellement étudié Grævius , qu'il composa , d'après cet Auteur , sur les Edifices de Rome , un Traité Latin , dont le Manuscrit étoit encore , en 1769 , dans la Bibliothèque du Lord d'Oxford.

La fanté de Pope , toujours foible & chancelante , le devenant encore davantage , il fut obligé de faire un voyage à Bath & à Bristol. Il y passa trois mois , & s'occupa de son commerce Épistolaire avec ses Amis , & principalement avec M. Warburthon , avec lequel il s'étoit lié très-particulièrement , depuis que ce Savant avoit pris sa défense à l'occasion de l'Essai sur l'Homme. On

voit , par ses Lettres , qu'il employa les deux ou trois dernières années de sa vie à revoir ses Ouvrages , & à les disposer pour une nouvelle Edition.

J'ai donné , je crois , une idée suffisante de l'Écrivain ; il est tems de faire connoître l'Homme ; & c'est ainsi qu'il s'est peint lui-même dans une Épître au Docteur Arbuthnot : « Puissé-je
» vivre & mourir dans l'indépendance ; soutenir
» l'aisance & la dignité d'un Poète ; voir quels
» Amis , & lire quels livres il me plaira ; au-
» dessus du besoin d'avoir un Protecteur , quoi-
» que je veuille bien consentir quelquefois à ap-
» peller un Ministre mon Ami ! voilà toute mon
» ambition. Je ne suis point né pour les Cours
» ni pour les grandes affaires ; je paye mes dettes ;
» je crois en Dieu ; & je dis mes Prières. »

Conformément à ces principes , quoiqu'il eût vécu en société , & été même intimement lié avec plusieurs Ministres , & Gens qui jouissoient de la plus grande autorité , il n'a jamais demandé de pension , ni accepté les offres que lui fit Robert Walpole. Ce Ministre , en présentant la Dunciade au Roi & à la Reine d'Angleterre , voulut profiter de cette occasion pour le faire mettre sur l'état des Pensionnaires de la Cour. Pope le re-

mercia de sa bonne volonté , & marqua toujours
 le plus grand éloignement pour le bienfait. Le
 Lord Halifax , M. Craggs , furent encore plus
 pressans pendant leur ministère ; le dernier , sur-
 tout , s'offroit de lui faire payer lui-même la pen-
 sion que le Roi lui donneroit. Le Poète se mon-
 tra sensible à l'amitié & aux ménagemens du Mi-
 nistre , & l'assura que s'il avoit jamais besoin
 d'argent , il s'adresseroit à lui ; mais il ne l'a ja-
 mais fait. Il craignoit peut-être qu'en acceptant
 de pareils bienfaits de la part de ceux qui se
 trouvoient à la tête d'un Parti , il ne fût comme
 obligé de ne plus voir des Gens d'un Parti con-
 traire , qu'il estimoit. L'idée de la dépendance lui
 étoit insupportable ; & par sa prudence , il s'est
 toujours garanti de la nécessité de s'y soumettre.

A l'égard de ses sentimens sur la Religion , il
 les a exprimés dans une Lettre au Docteur Atter-
 bury , Evêque de Rochester , qui vouloit le rendre
 Protestant. « Je fais , dit-il , que mon intention
 » est aussi pure dans la doctrine que je professe ,
 » qu'elle pourroit l'être dans une autre. Un
 » Homme qui pense de la sorte , peut-il justifier
 » son inconstance , même en supposant les deux
 » Partis également bons ? Vous m'avez conseillé
 » de lire les meilleurs Controversistes : vous di-

» rai-je un secret ? je les ai lûs dès l'âge de qua-
» torze ans ; car j'aimois les Livres , & mon Père
» n'en avoit point d'autres. Il avoit ramassé tout
» ce qui s'étoit écrit à ce sujet sous le règne de
» Jacques II. Cette lecture m'échauffoit la tête ;
» je me trouvois Catholique & Protestant tour-à-
» tour , suivant le Livre que je lisois. J'ai grand'-
» peur que la plupart des Rechercheurs de Reli-
» gion ne soient dans le même cas , & qu'il ne
» leur arrive souvent d'être moins persuadés
» qu'indécis. Vous voyez , Mylord , le peu d'hon-
» neur que vous feroit un pareil Profélyte. Après
» tout , je ne suis pas éloigné de croire que vous
» & moi nous nous trouverions penser de même,
» si nous pouvions nous entendre , & que tous
» les Chrétiens qui ont de la probité se réuni-
» roient ainsi , s'ils vouloient seulement une fois
» le jour converser ensemble , & n'avoir autre
» chose à faire qu'à servir Dieu , & vivre en
» paix avec leurs Frères. Je ne pense , en fait de
» domination , qu'autant qu'il faut pour conser-
» ver la paix de ma vie dans quelque Gouverne-
» ment que ce puisse être , & en fait de Religion ,
» que ce qui est nécessaire pour conserver la paix
» de ma conscience , avec quelque Eglise que je
» communique. Je présume que tous les Gou-

» vernemens & toutes les Eglises bien entendus
» & bien administrés , sont de Dieu. Quant à ce
» qu'ils ont , ou ce qu'ils peuvent avoir de mau-
» vais , lorsque la Providence le voudra corriger ,
» ce fera , fans doute , par de plus grands & de
» meilleurs instrumens que moi. Je ne suis point
» un Papisste ; car je desapprouve les invasions
» temporelles du Gouvernement Papal. Je suis
» un Catholique dans le sens le plus étroit. Si
» j'étois né sous un Prince absolu , ce qui , Dieu
» merci , n'est pas arrivé , il me semble que je
» vivrois en Sujet soumis & tranquille. Je sens
» toute l'excellence du Gouvernement Britan-
» nique. »

Les Poètes , en général , ont peu d'attachement pour leur famille , pour leurs Amis : leur esprit est si occupé , que leur cœur est oisif : l'habitude de penser leur fait perdre celle d'aimer ; & ils sont plus jaloux d'exprimer un sentiment tendre , que de l'éprouver. Il étoit réservé à Pope de posséder , dans un même degré , les talens d'un grand Poète , & les qualités d'un bon Parent & d'un Ami solide. Quand il parle de son Père & de sa Mère , c'est avec un respect , une tendresse capable d'émouvoir le cœur le plus indifférent. « L'un & l'autre , dit-il , naquirent d'un sang illustre , en partie versé

» pour la cause de l'honneur , quand l'honneur
» étoit encore applaudi dans Albion. Mon Père
» élevé sans faste , n'avoit hérité de nul débat ; il
» n'avoit point épousé la Discorde sous l'habit
» d'une Fille noble. Étranger aux fureurs civiles &
» religieuses , l'Homme-de-bien vécut sans jamais
» nuire à personne. Il ne vit point les Cours des
» Rois ; il ne voulut jamais effuyer de Procès ; il
» n'osa ni faire un serment , ni hasarder un men-
» songe utile ; il négligea ce qu'on appelle Scien-
» ce , ignora l'Art subtil des Ecoles , & ne parla
» que le langage du cœur. La probité lui fut na-
» turelle ; son expérience le rendit sage ; la tem-
» pérance & l'exercice le maintinrent en santé ; sa
» vie fut longue & sans maladie ; sa mort fut un
» instant qu'il passa sans gémir ». Il mourut en 1717
âgé de 75 ans.

L'Evêque Atterbury écrivit à Pope pour lui faire son compliment sur cette mort. « Je vous suis
» très-obligé , lui répondit notre Poète , de la part
» que vous prenez au malheur qui vient de m'arri-
» ver. Il faut que je vous ouvre mon cœur sans
» réserve : il est vrai que je perds un Père , & que
» rien ne peut m'en dédommager ; mais ce n'étoit
» pas le seul lien qui me tînt attaché à la vie ; il

» me reste une Mère, une Mère que j'aime mille
» fois plus que moi-même. Un Théologien rigide
» appellera peut-être cela un engagement charnel ;
» mais je suis bien sûr que c'en est un vertueux.
» C'est un devoir que de conserver la vie , & de
» faire la consolation d'un bon Parent. Cette vé-
» rité tient le premier rang entre mes spécula-
» tions ; & je n'en ai point de plus certaine ».

Pope dit dans un autre endroit : « Puissé-je pro-
» longer , avec un doux artifice , les jours d'une
» Mère , faire sourire sa langueur , lui faire goûter
» quelque plaisir dans son lit de mort , chercher
» adroitement sa pensée , expliquer ce que son
» œil demande , en priver encore quelque-tems le
» Ciel qui la reclame » ! Il perdit sa Mère en
1733 , âgée de 93 ans. « Sa mort , graces au Ciel ,
» a été douce comme sa vie avoit été innocente.
» Elle ne lui a pas coûté un soupir. Elle porte en-
» core sur son visage une expression de tranquilli-
» té, de plaisir même. C'est l'image d'une Sainte
» qui ne vit plus ; on n'en sauroit voir une plus
» belle peinture ». Elle fut , ainsi que son Mari ,
enterrée à Twickenham dans le Comté de Middle-
sex. La piété filiale de notre Poète leur érigea un
Monument , sur lequel il fit graver ces mots :

D. O. M.

D'ALEXANDRE POPE. lxxxj

D. O. M.

Alexandro Pope , viro innocuo , probo , pio ,

Qui vixit annos LXXV. Obiit M. DCCXVII.

Et Edithæ conjugi inculpabili ,

Pientissima , quæ vixit annos XCIII ,

Obiit M. DCCXXXIII.

Parentibus bene merentibus

Filius fecit , & sibi.

Obiit An. 1744 , ætatis 56.

Cette dernière ligne fut ajoutée après sa mort , conformément à ses ordres.

La vérité de l'Histoire , qui consacre les vertus de Pope , ne permet pas de dissimuler ses défauts. Il étoit vain , railleur , colere , envieux , sacrifiant tout à sa réputation , d'une sensibilité puérile sur la Critique , capable des plus grandes violences pour la repousser. Il alloit souvent chez son Libraire ; & il y donnoit de tems en tems des scènes de fureur que sa figure , sa taille , & peut-être sa profession rendoient comiques. Si l'on en veut croire Addisson , il trompa & trahit tous ses Amis ; & tous ceux de sa connoissance.

Cependant si l'on peut juger de son caractère

par ses Ecrits , il ambitionna le titre d'Homme vertueux , & l'honneur d'être le fléau du vice & du mauvais goût. La constitution de son tempérament & la trempe de son ame, lui firent prendre de bonne-heure une heureuse habitude de réserve & de circonspection. Il étoit lent à juger des hommes & des choses ; & cette lenteur rendoit ses jugemens d'autant plus sûrs, qu'ils étoient plus réfléchis. Ses manieres étoient délicates, aisées, prévenantes ; il recevoit ses Amis avec une politesse qui les charmoit , & une générosité qui lui faisoit honneur. Avec tout cela il étoit , à certains égards , un assemblage de contradictions assez communes parmi les Hommes : une humeur sombre , jointe aux graces d'un esprit brillant ; de l'indifférence pour les Grands , & cependant un soin de sa fortune plus qu'il n'est ordinaire aux Poètes ; une noblesse de sentiment qui sembloit devoir le rendre incapable d'envie , & en même-tems une sensibilité extrême à la critique des plus mauvais Écrivains ; un cœur tendre & bon , & un esprit satyrique & vindicatif ; mais on peut dire que les vertus de Pope étoient à lui ; au-lieu que ses vices étoient entrés forcément dans son ame , à la vue des excès du vice & du mauvais goût triomphant par le déchaînement violent de ses Ennemis. Pope,

avec moins de génie , auroit vécu plus heureux ; mais il auroit moins fait d'honneur à son Siècle , à sa Patrie , à l'Humanité.

Il ne jouit jamais d'une fanté parfaite ; & l'Art fut souvent appelé au secours de la Nature. Dans sa dernière maladie , les Médecins lui ayant déclaré qu'il eût à mettre ordre à ses affaires , il écrivit lui-même ses dernières volontés. Il est si singulier de voir un Poète faire un Testament , que pour la rareté du fait , nous copierons celui de Pope. On y prendra d'ailleurs une idée de sa fortune , de sa Famille & de ses Amis.

AU NOM DE DIEU, *Amen.*

MOI, ALEXANDRE POPE, de Twickenham , dans le Comté de Middlesex , fais ce Testament. Je résigne mon ame à son Créateur , comme à un Être infiniment bon , dans l'humble espérance qu'il la rendra un jour heureuse. Pour mon corps , je veux qu'il soit enterré près du Monument de mes chers Parens à Twickenham , & qu'on ajoute après ces mots ; *Filius fecit* , ceux-ci seulement , & *sibi* : *Qui obiit anno 17—atatis —* , & qu'il soit porté au sépulcre par six des plus pauvres Gens de la Paroisse , à chacun desquels on fournira un habit complet de bure grise , en forme de deuil. Si je viens

à mourir en quelque endroit un peu trop éloigné, que la même chose se fasse dans toute autre Paroisse, & que l'Inscription soit ajoutée sur le Monument à Twickenham. Je nomme mes Amis particuliers, Allen Lord Bathurst, Hugh Comte de Marchmont, Guillaume Murray, Solliciteur-Général de Sa Majesté, & George Arbuthnot, de la Cour de l'Echiquier, Ecuyer, ou les Survivans d'entr'eux, Exécuteurs de ma dernière volonté.

Tous les Manuscrits & Papiers non-imprimés que je laisserai au tems de mon décès, seront remis à mon noble Ami Henri Saint-Jean, Mylord Bolingbroke, aux soins & au jugement duquel je les confie, soit pour les conserver, ou les brûler; ou, en cas qu'il vienne à mourir avant moi, au fufdit Comte de Marchmont. Comme ils m'ont rendu, dans tout le cours de ma vie, toutes sortes de bons offices, ils ne me refuseront pas celui-ci après ma mort. Je leur laisse donc cet embarras, comme une marque de ma confiance & de mon amitié, desirant seulement qu'ils veuillent bien accepter quelque petite marque de mon souvenir. Mylord Bolingbroke mettra dans sa Bibliothèque tous les volumes de mes Œuvres & Traductions d'Homère, reliés en ma-

roquin rouge , & les onze volumes de celle d'Erasme. Mylord Marchmont prendra la grande Edition de De Thou , par Bukley , & celui des Portraits de Mylord Bolingbroke , par Richardson , qu'il trouvera le plus à son gré. Mylord Bathurst aura les trois Statues de l'Hercule Farnèse , de la Vénus de Médicis , & de l'Apollon , par Kneller. M. Murray acceptera la Tête de marbre d'Homère par Bernoni , & du Chevalier Newton par Guelfi ; & M. Arbuthnot recevra la Montre que j'ai ordinairement portée sur moi , dont le Roi de Sardaigne avoit fait présent au feu Comte de Peterborowgh , & que celui-ci m'a léguée en mourant , avec un des Portraits de Mylord Bolingbroke.

Item. Je desire que M. Lyttleton accepte les Bustes en marbre de Spencer , de Shakespear , de Milton & de Dryden , que Son Altesse Royale le Prince m'a donnés. Je lègue ma Bibliothèque de Livres imprimés à Ralph Allen de Wicombe , Ecuyer , & au Révérend Guillaume Warburton , ou à celui qui survivra , quand ceux qui appartiennent à Mylord Bolingbroke en auront été ôtés , & que Madame Marthe Blount en aura choisi soixante à son gré. Je donne aussi & lègue audit Warburton la propriété de toutes celles de

mes Œuvres sur lesquelles il a écrit ou écrira des Notes ou Commentaires , & dont je n'ai pas disposé autrement , ou que je n'ai pas aliénés , avec tous les profits qui pourront revenir , après ma mort , des Éditions qu'il publiera , sans y faire de nouveaux changemens.

Item. En cas que Ralph Allen , Ecuyer , me survive , j'ordonne que mes Exécuteurs Testamentaires lui payent la somme de cent cinquante livres sterling , que j'ai reçue de lui , autant qu'il peut m'en souvenir , pour l'employer à des charités , ou autrement , comme je le trouverois à propos. S'il ne veut pas la reprendre , je desire qu'elle soit donnée à l'Hôpital de Bath ; ce qui ne déplaira pas à mon Ami. Je donne & lègue à ma Belle-Sœur , Madame Madelaine Racket , la somme de trois cens livres , & cent livres à chacun de ses Fils , Henri & Robert Racket. Je lui donne & cede aussi tous mes droits sur une Obligation de cinq cens livres que j'ai à la charge de son Fils Michel. Je lui legue aussi les Portraits de famille , de mon Père , de ma Mère & de mes Tantes , avec la Bague à diamans que ma Mère portoit , & sa Montre d'or. Erasme Lewis , Gilbert West , le Chevalier Cotterell , Guillaume Rollinson , Nathanaël Hook , Ecuyers , & Madame Anne Arbu-

thnot , recevront chacun cinq livres sterling , pour en acheter une bague , ou quelque autre marque de souvenir. Pour mon Valet , Jean Searl , qui m'a bien & fidèlement servi plusieurs années , je lui donne & lègue la somme de cent livres , outre une année de ses gages , à lui & à sa Femme. Les Pauvres de la Paroisse de Twickenham auront vingt livres , qui leur seront distribuées par ledit Jean Searl. Et ma volonté est que , si ledit Jean Searl vient à mourir avant moi , ladite somme de cent livres soit à sa Femme & à ses Enfants.

Item. Je donne & lègue à Mademoiselle Marthe Blount , Fille cadette de Madame Marthe Blount , la somme de mille livres , qui lui seront comptées immédiatement après mon décès. Tout ce qui se trouve dans ma Grotte , les Urnes de mon Jardin , mes Meubles , ma Vaisselle , & en général tout ce dont je n'aurai pas autrement disposé par ce Testament , je le donne & lègue à ladite Marthe Blount , en considération de notre longue & sincère amitié. De plus , ma volonté est , que les susdits Exécuteurs Testamentaires , ou ceux d'entr'eux qui me survivront , dressent un état de tout ce que j'aurai d'Effets , de Contrats de rente , &c , & qu'après avoir payé mes dettes & mes legs , ils placent le reste de la

manière qu'ils trouveront la plus convenable , & en payent le revenu , chaque demi-annnée , à la-dite Madame Marthe Blount , sa vie durant ; & après sa mort , il fera assigné la somme de mille livres à Madame Madelaine Racket , & à ses Fils Robert , Henri & Jean , pour être partagée également entr'eux , ou entre les Survivans ; & de plus deux cens livres au susdit Gilbert West ; deux cens à M. George Arbuthnot ; deux cents à sa Sœur, Madame Anne Arbuthnot ; & cent à mon Valet Jean Searl : après quoi , tout le reste sera considéré comme si je n'en avois point disposé , & appartiendra à mes plus proches Parens.

C'est ici ma dernière volonté & mon Testament , écrit de ma propre main & scellé de mon sceau , ce douzième Décembre de l'An de Notre-Seigneur , mil sept cens quarante-trois. Signé , scellé , & déclaré par le Testateur être sa dernière Volonté & Testament , en présence de nous ,
RADNOB. ETIENNE HALES , Ministre de Teddington. JOSEPH SPENSE , Professeur en Histoire dans l'Université d'Oxford.

Pope vécut encore quelques mois : lorsqu'il se sentit près de sa fin , il se fit transporter à Twickenham , où il mourut le Mercredi 30 Mai , an-

cien style, c'est-à-dire le 10 Juin 1744, âgé de 66 ans. Il fut enterré auprès de son Pere & de sa Mere, comme il l'avoit demandé. Les Papiers Publics l'avoient souvent fait mourir avant son décès : en voici un article qu'il eut le tems & le plaisir de lire. « Hier mourut, après une longue » maladie, à sa maison de Twickenham, le cé- » lèbre Pope, Ecuyer. Il composa, n'étant âgé » que de seize ans, des Pastorales écrites du style » le plus élégant & le plus poli. Ces Ouvrages, » les plus beaux que l'Angleterre ait produits » dans ce genre, lui acquirent une grande répu- » ration. Elle n'a cessé de croître pendant l'espace » de 40 ans. Elle étoit enfin parvenue à un si » haut degré, que pour la louer dignement, il » faudroit avoir un génie de la force & de la » beauté du sien ».

On fit sur sa mort plusieurs Pièces de Vers. Nous n'en rapporterons qu'une seule, où l'on trouve quelques traits sublimes. C'est une Élégie du style le plus élevé : le nom d'Ode lui auroit mieux convenu. « Accepte, Ombre illustre, le » tribut d'une Chanson qui te salue dans la lu- » mière éternelle. A ton arrivée, les sacrés Parvis » retentissent ; la Troupe Angélique s'empresse, » t'environne, & oublie ses autres fonctions.

» Que ce Poète soit à nous , s'écrièrent les Séra-
 » phins , ce Poète qui nagea contre le torrent de
 » la Sotise & du Vice. Que ce Poète soit à nous ;
 » ce Poète , dont la Langue divine fit expirer de
 » douleur la pâle Envie , cette rivale de notre
 » Chant. Reçois , grand Écrivain , la palme qui
 » t'étoit réservée. Tu es le premier des Mortels
 » ajouté à notre Hiérarchie. Dis-nous , as-tu voulu
 » être l'Emule de notre Feu pur & sacré ? Le
 » Chœur céleste a été jusqu'à présent imparfait.
 » Nous te saluons , heureux Poète , consacré aux
 » nobles soins de corriger la Terre & de réjouir
 » les Cieux. O Saint Jean ! publie ses Chançons
 » admirables ; Postérité , elles sont ton héritage !
 » Westminster , sa Partie mortelle est ton dépôt ;
 » qu'elle repose auprès de celle de Gay ! leur
 » union fut si forte , qu'ils ne furent jamais sé-
 » parés pendant leur vie ; que leurs cendres
 » soient encore unies après leur mort (1) ! Villes
 » de Grèce , cessez vos envieux débats ; qu'im-
 » porte maintenant où naquit Homère ! Elève tes
 » superbes Collines , Albion ! Pope t'appartient ;
 » Pope , la gloire & le modèle de son âge ».

(1) Le souhait de l'Auteur ne pouvoit être accompli , parce que Pope étoit mort Catholique.

P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

JE suis tenté de croire que tant ceux qui écrivent des Livres , que ceux qui s'amuse à les lire , sont la plupart du tems également peu raisonnables dans leur attente. Les premiers semblent penser que tout le monde doit approuver leurs Productions ; & les derniers s'imaginent que les Auteurs doivent leur plaire à tout prix. Il me paroît que comme d'un côté aucun Homme ne peut s'arroger le droit de contrôler les opinions du reste du Genre-Humain , ainsi de l'autre le Public ne fauroit demander avec justice que , pour le divertir, un Écrivain sacrifie tous ses soins & tout son tems. D'où j'infère qu'il y a une obligation réciproque entre les Auteurs & les Lecteurs ; la réputation que ceux-là souhaitent , ne leur étant dûe qu'à proportion du plaisir qu'ils procurent à ceux-ci.

On est assez généralement d'accord que ce seroit une folie que de s'attendre à quelque Ouvrage

humain qui fût parfait ; & l'on diroit cependant , si l'on considère le jugement qu'on porte communément des Poèmes , que la proposition contraire est reconnue pour incontestable. Un Critique suppose avoir rempli sa tâche , quand il prouve qu'un Écrivain a failli dans une expression , on s'est trompé en quelque point ; & y a-t-il lieu alors d'être surpris , si les Poètes en général ont résolu de maintenir le dogme de leur infaillibilité ? Car aussi longtemps qu'on n'usera d'aucune indulgence d'un côté , on n'a aucun aveu à attendre de l'autre. A mon avis , il y a dans tout ceci plus de passion que la chose ne vaut ; la Poésie & la Critique n'intéressent qu'une petite partie du Genre-Humain , & n'occupent que des Hommes oisifs , qui écrivent ou qui lisent dans leurs cabinets.

Tout bien examiné pourtant , un mauvais Auteur mérite un traitement plus favorable qu'un mauvais Critique ; car un Écrivain s'efforce , au moins ordinairement , de plaire à ses Lecteurs , & il ne manque son but que parce qu'il a eu le malheur de mal juger des moyens ; mais le mauvais

Critique tâche de mettre les Lecteurs de mauvaise humeur : dessein qui marque qu'il y a en lui , outre le manque de jugement , un principe de malice.

J'aurois bien des choses à dire en faveur des mauvais Poètes. Il est très-difficile qu'un Homme distingue lui-même ce que nous appelons génie , d'avec une forte inclination ; & quelque grand que son génie puisse être , il ne fauroit en faire premièrement la découverte , qu'en cédant à cette puissante inclination qui le rend d'autant plus sujet à se tromper. Tout ce qu'il y a à faire pour lui , est d'écrire , & puis d'en appeller au jugement des autres : or s'il lui arrive d'écrire mal (ce qui sûrement n'est pas un crime) le voilà sur le champ tourné en ridicule. Je souhaiterois que nous eussions l'humanité de comprendre , que même les plus mauvais Auteurs , dans l'effort qu'ils font pour nous plaire , méritent quelque bonté de notre part. Tout ce que nous pouvons leur reprocher , est l'obstination avec laquelle ils continuent à écrire ; & ce défaut même peut s'excuser jusqu'à un certain point. Peut-être leurs Amis particuliers sont-ils ignorans ou peu sin-

cères ; & le reste du monde en général est trop bien élevé pour leur dire une vérité offensante , dont leurs Libraires sont ordinairement les premiers à les informer. Ceci n'arrive jamais que lorsqu'ils ont trop perdu de leur tems pour pouvoir embrasser quelque profession plus convenable à leurs talens , & que les talens qu'ils ont , sont décriés au point de ne pouvoir leur être presque d'aucun usage. Car , (ce qui est tout-à-fait cruel) la réputation d'un Homme dépend d'ordinaire des premiers pas qu'il fait dans le Monde ; & le Public détermine son opinion à notre égard , d'après ce que nous faisons dans un tems où nous avons le moins de jugement pour nous conduire.

D'un autre côté , un bon Poète n'a pas plutôt mis au jour ses Ouvrages pour fonder le jugement du Public , qu'on le taxe de folle vanité , dans le tems que le pauvre Homme tremble peut-être de peur d'être ridicule. S'il a lieu de concevoir quelque espérance d'avoir plû , il se trouve par cela même dans une fâcheuse situation ; car , depuis le moment qu'il donne ses productions à l'Imprimeur , on lui

dira aussi peu la vérité, que s'il étoit une Belle ou un Roi. S'il manque de sens (& véritablement il y a vingt Gens d'esprit pour un Homme de sens) étant continuellement flatté, il court grand risque de devenir un fat. S'il a du sens, il ne se fiera pas trop à des louanges, qui données en face doivent être suspectes de flatterie; & dont il ne sauroit guère être sûr, si c'est en son absence qu'on les a données. Quand il pourroit compter sur l'approbation des plus sages & des plus habiles, il n'en fera pas moins envié pour cela par les Ignorans & par les Sots, qui font le grand nombre. Une nouvelle mode, qui a bon air, déplaît à ceux qui ne font pas en état de la suivre. Il en est de même d'un beau génie; & il y a lieu de craindre, que l'estime fera rarement à quelqu'un autant de bien, que le malin vouloir pourra lui faire de mal. Il y a outre cela une troisième classe de Gens, qui forment la partie la plus considérable du Genre-Humain, je veux dire ceux qui n'ont rien de distingué en fait de goût, de connoissances & de talens: tous, jusqu'au dernier, le haïront, ou nourriront

quelque odieux soupçon contre lui : cent Hommes , d'une conduite sans reproche , le redouteront comme Bel-esprit ; & cent Dames d'une sagesse exemplaire , le détesteront comme un Satyrique. En un mot , quel que soit son destin en Poésie , il y a dix à parier contre un , qu'il devra y sacrifier les plus doux agrémens de la vie. J'avoue cependant qu'un homme de génie , qui se consacre aux Muses , jouit de divers avantages , dont voici les principaux. Il s'amuse , lorsqu'il est seul , ou qu'il n'a rien à faire ; il a le privilège d'être admis dans les meilleures Compagnies ; & mille choses qui lui échappent , ne sont pas prises si fort à la rigueur que si c'étoit un autre qui les eût dites.

Si quelqu'un , au sortir de la jeunesse , pouvoir voir ce que le sort des Auteurs a de dangereux , il n'auroit garde de grossir leur nombre. La vie d'un Bel-esprit est un état d'épreuve sur la terre ; & les dispositions présentes du Monde Lettré sont telles , que celui qui entreprend de le servir (de quelque façon que ce soit) , doit avoir la fermeté d'un Confesseur , & le courage d'un Martyr. Je
voudrois

voudrois volontiers persuader une chose qu'on ne croira pas, qui est, que je me suis beaucoup moins mis en peine de ce qu'on appelle Réputation, que je n'ai osé le déclarer jusqu'ici. On doit néanmoins m'en croire à présent plus que jamais, puisque mes Ecrits ont déjà subi leur sort, & qu'il n'est plus tems de prévenir le Lecteur en leur faveur. Qu'il me soit permis d'alléguer comme une espèce de mérite, que le Public, avant de lire les bagatelles dont je lui ai fait présent, n'a jamais été ennuyé par des Préfaces, sollicité par des recommandations, ébloui par les grands noms de quelques Protecteurs, trompé par de beaux prétextes, ou fatigué par des excuses. J'avoue que si j'avois été plus avisé, je ne me ferois jamais fait Auteur; je me mis à écrire, parce que cela m'amusoit; je corrigeai, parce qu'il m'étoit aussi agréable de corriger que d'écrire; & je publiai mes Ouvrages, parce qu'on m'avoit dit que je pourrois plaire à ceux dont j'ambitionnois l'approbation. J'ignore jusqu'à quel point je puis avoir réussi; j'étois trop amoureux de mes productions

pour en juger d'abord ; & il me reste trop de jugement pour en être charmé à la fin. Mais j'ai lieu de croire que leur réputation ne fauroit durer longtemps , ou du moins ne mérite pas une longue durée ; car elles m'ont paru bien au-dessous de celles de tant d'autres Poètes , & même des idées que je m'étois faites de la Poésie.

Si quelqu'un s'imagine que je ne parle pas sérieusement , je le prie de considérer que les Anciens (& ceci ne doit s'entendre que des moindres d'entr'eux) avoient autant de génie que nous ; & qu'on donne des Pièces plus achevées à mesure qu'on y travaille avec plus de soin , & plus longtemps. Ils s'appliquoient constamment non-seulement à cet Art , mais aussi à chaque branche de l'Art , pour lequel ils avoient le plus de talent ; & leur grande occupation durant tout le cours de leur vie , étoit de corriger & de finir les Ouvrages qu'ils destinoient à la Postérité. Si nous pouvons nous vanter d'avoir mis en usage les mêmes moyens , nous pouvons compter sur la même immortalité. Il y a pourtant entr'eux & nous une dif-

férence, qui est toute à notre defavantage : ils écrivoient dans des Langues qui sont universelles, & dont l'usage subsistera toujours ; au lieu que la nôtre est renfermée dans d'étroites bornes, tant pour l'étendue que pour la durée. Puissant fondement pour notre orgueil ! dans le tems que tout ce que nous pouvons espérer de plus flatteur se réduit à être lu dans une Isle, pour être ensuite laissé-là au bout d'un siècle.

Tout ce qu'il y a de meilleur à faire pour nous ; est de rendre nos Productions recommandables par l'imitation des Anciens ; & l'on doit regarder comme une chose certaine, que, dans chaque siècle, ceux qui leur ont le plus d'obligation, ont le plus brillé du côté du sens & du savoir. Car, pour dire le vrai, tout ce qu'on nomme bon-sens, doit avoir été sens-commun dans tous les tems ; & le savoir n'est autre chose que la connoissance du sens de nos Prédécesseurs. D'où il suit que ceux qui disent que nos pensées ne sont pas à nous, à cause qu'elles ressemblent à celles des Anciens, pourroient dire avec autant de raison, que nos visages

ne nous appartiennent pas , à cause qu'ils ressemblent à ceux de nos Pères. Et véritablement il ne se peut rien de plus déraisonnable que de nous regarder comme Ecoliers⁽¹⁾ , & de se fâcher de nous trouver tels. Je confesse ingénument que je me suis servi tant que j'ai pu de mes lectures ; que j'ai profité du jugement des Auteurs, tant de ceux qui sont déjà morts, que de ceux qui se trouvent encore en vie ; que je n'ai rien négligé pour découvrir, tant par mes Amis que par mes Ennemis , ce qu'il pouvoit y avoir de fautif dans mes Écrits. Mais la vraie raison pourquoi ces Écrits ne sont pas plus corrects , est le peu de tems qu'eux & moi avons à vivre : ce seroit une honte de consumer la moitié de sa vie à joindre ensemble du sens & de la rime ; & où est le Critique assez injuste pour ne point accorder à un Homme le loisir nécessaire pour quelque occupation plus sérieuse , ou quelque amusement plus agréable ?

Le seul argument dont je ferai usage pour me concilier la faveur du Public , est que je le respecte autant que la plupart des Auteurs se respectent eux-

(1) Des savans, des érudits,

mêmes ; & que , pour l'amour de lui , j'ai sacrifié une bonne partie de mon amour-propre , en supprimant bien des choses médiocres , & même quelques autres qui me sembloient fort passables. Je ne voulois pas qu'on pût me comparer à ces Auteurs qui se pardonnent quelques lignes en considération de tout un Poème , & réciproquement tout un Poème en considération de quelques lignes. A mon avis, il n'y a aucune qualité si propre à faire un bon Écrivain , que le pouvoir de rejeter ses propres pensées ; & si jamais j'ai quelque droit à ce titre , ce ne fera que par-là : car je ne puis qu'aspirer au pardon de ce que j'ai publié ; mais ce que j'ai brûlé me doit valoir quelques louanges. A cet égard le monde m'a une espèce d'obligation , & est tenu de me rendre la justice de ne regarder comme mienne aucune Pièce de Poésie qui ne se trouve pas dans cette Collection. Et peut-être que j'aurois bien pu me dispenser d'indiquer quelles Pièces sont réellement de ma façon , si la malice & l'ignorance ne m'avoient pas imputé un grand nombre d'Écrits , mauvais à plus d'un égard. Je dois , outre

cela , me justifier du soupçon d'avoir prêté mon nom pour recommander tels ou tels Ouvrages d'autrui : chose que j'ai toujours envisagée comme peu convenable à un Homme dont les Productions ont elles-mêmes besoin de recommandation.

En publiant ce Recueil de mes Pièces , j'ignore si je dois me regarder moi-même comme un Homme qui se bâtit un monument ou un tombeau.

Dans le premier cas , puissent ces Poésies (aussi long-tems qu'elles dureront) servir de témoignage que leur Auteur ne prostitua jamais ses talens à des vues d'intérêt ou de parti ; à justifier le vice ; à flatter des Grands sans mérite , ou à insulter des Malheureux ! Si j'ai bien écrit , qu'on fasse attention que la chose n'a pas été possible à moins que je n'aye eu du bon-sens : qualité qui rend quelqu'un capable non-seulement d'être un bon Écrivain , mais aussi un Homme-de-bien. Et si je puis avoir acquis quelque estime sous le premier de ces titres , j'espère qu'elle ne me fera continuée qu'en vertu du dernier.

Que si la publication de mes Ouvrages n'est

qu'un enterrement plus solennel des restes de moi-même , je souhaite qu'on sache que je meurs dans des sentimens de charité , & très-résigné , sans murmurer contre la justice de ce Siècle , ou le moindre appel au jugement de la Postérité. Je déclare acquiescer humblement à toutes les vérités que le tems découvrira au préjudice de ces Écrits ; ne pouvant pas même me résoudre à souhaiter que le monde soit dans l'erreur pour l'amour de moi. Cependant je demande alors qu'on veuille bien se souvenir , qu'il y a bien peu de Pièces dans ce Recueil , qui n'ayent été composées avant que j'eusse atteint l'âge de vingt - cinq ans ; desorte que ma jeunesse peut devenir (comme cela arrive toujours dans les Exécutions) un cas de grace : que je ne me suis jamais mis assez en peine de mes Ouvrages , pour en faire imprimer quelque défense , étant dans la ferme persuasion que ce qui pouvoit s'y trouver de bon sauroit bien se défendre soi-même , & que j'aurois employé d'inutiles efforts à défendre ce qui étoit mauvais : que je n'ai eu recours à aucun artifice pour acquérir ou conserver

de la réputation , décrié aucun Auteur mort auquel j'avois obligation , brigué le suffrage d'aucun Auteur en vie par de fausses louanges , traité aucun Adversaire d'une manière peu convenable , ou aidé à noircir la conduite d'un Rival , quand il ne m'étoit pas possible d'attaquer ses Ouvrages. Enfin , si cette Collection périt , qu'elle serve d'avertissement aux Critiques , de prendre moins de peine , à l'avenir , pour détruire des choses qui meurent d'elles-mêmes ; & soit un *memento mori* pour quelques-uns de mes frivoles Contemporains les Poètes , qui leur apprenne , que quand le mérite réel manque , il ne sert de rien d'avoir été encouragé par les Grands , loué par ceux qui se donnent pour Connoisseurs , & favorisé par le Public en général.

Nov. 10. 1716.



POÉSIES

POÉSIES
PASTORALES.

*Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes ,
Flumina amem , Sylvasque , inglorius.*

VIRG. Georg. Lib. II. 485.



I
P
c
d
n
d
&
n
r
c
c
f
c



DISCOURS

S U R

LA POÉSIE PASTORALE (1).

DE toutes les espèces de Poésie, il n'en est, je pense, aucune qui ait fourni autant de pièces, que celle à qui l'on donne le nom de *Pastorale*. Cependant, comme le nombre de celles qui appartiennent réellement à cette classe est très-petit, j'ai tâché de donner une juste idée de ce genre de Poème; & me suis proposé de réunir dans ce Discours, qui ne sera que de quelques pages, tout ce que contiennent d'essentiel les nombreuses Dissertations que les Critiques ont faites sur ce sujet, sans omettre aucune de leurs règles, pourvu qu'elle soit en ma faveur. Je m'engage aussi à y concilier quelques articles, sur lesquels ils semblent n'a-

(1) Composé à l'âge de seize ans, en 1704.

voir point été d'accord, & à ajouter quelques remarques qui, si je ne trompe, ont échappé à leur attention.

L'Origine de la Poésie est rapportée à cet âge, qui suivit de près la création du Monde; & comme le soin de garder les troupeaux paroît avoir été le premier emploi du Genre-Humain, la Poésie Pastorale a été probablement la plus ancienne de toutes (1). On conçoit aisément, que pour remplir en partie le vuide d'un genre de vie solitaire & assez oisif, les premiers Bergers ont chanté, & que dans leurs Chançons, ils n'ont pas oublié de célébrer le bonheur de leur condition. Cette idée fit naître dans la suite celle d'un Poème, qui fut un tableau fidèle de ces heureux rems; & comme les soins des Bergers étoient plus doux & plus tranquiles qu'aucune autre occupation champêtre, les Poètes jugèrent à propos de les introduire. De-là le nom de *Poésie Pastorale*.

Cette Poésie est une imitation de l'action d'un Berger réel, ou supposé. La forme de cette imitation est dramatique, ou narrative, ou compo-

(1) Fontenelle, Disc. sur la Poésie Pastorale.

SUR LA POÉSIE PASTORALE. 5

fée de ces deux genres (1) ; la Fable doit être simple, & les Mœurs ni trop polies ni trop rustiques ; les pensées , quoique claires & naturelles , sont cependant susceptibles de certains ornemens , & de sentimens vifs , mais rapides & touchans ; l'expression sera humble , & néanmoins aussi pure que le langage pourra le permettre ; nette , mais point fleurie ; aisée , & d'ailleurs vive. En un mot , la Fable , les Mœurs , les pensées & les expressions feront toutes marquées au coin de la plus grande simplicité qu'inspire la Nature.

Le caractère complet de ce Poème consiste dans la simplicité , la brièveté , & la délicatesse ; les deux premières de ces qualités rendent une Eclogue naturelle ; & la dernière la rend touchante (2).

Si nous voulons copier la Nature , il est bon d'avoir présente à l'esprit cette idée , que la Vie Pastorale est une image de ce qu'on appelle le Siècle d'or. De sorte qu'il ne s'agit pas de représenter nos Bergers tels qu'ils sont aujourd'hui , mais tels qu'ils doivent naturellement avoir été dans le tems que l'occupation de garder les trou-

(1) Heinfius in Theoc.

(2) Rapin de Carin. Past. p. 2.

peaux & d'en avoir soin , étoit celle de la plus saine partie du Genre-Humain. Pour porter cette ressemblance plus loin , il faudroit prêter à ces Bergers les connoissances Astronomiques dont leur genre de vie peut avoir eu besoin. Ce ton de piété envers les Dieux , qu'on apperçoit si visiblement dans tous les Ouvrages de l'antiquité , est essentiel à ce Poème , qui d'ailleurs doit être écrit dans l'ancien goût : il faut que les liaisons soient faciles , les narrations & les descriptions abrégées , & les périodes concises (1). Outre cela , toute l'Eclogue doit être courte ; car on ne sauroit supposer que dans ces premiers tems la Poésie ait été un travail pour les hommes , mais plutôt l'amusement de leurs loirs.

Relativement à notre siècle , rien ne contribue tant à rendre ces sortes de Pièces naturelles , que lorsqu'on y découvre quelque connoissance de ce qui a rapport à la Vie Champêtre (2). Au reste , il ne faut point qu'il y paroisse un dessein formé , de peur que le desir trop marqué de paroître na-

(1) *Rapin* , Réflexions sur l'Art Poét. d'Arist. p. 2. Réflex. XXVII.

(2) Préf. to Virg. Past. in Dryd. Virg.

turel, ne détruise cet air de naïve simplicité qui plaît tant. Car ce qui plaît dans ce genre de Poésie, vient principalement de l'image qu'on se forme d'une vie innocente & tranquille.

Pour nous assurer ce plaisir, nous devons nous faire une espèce d'illusion, en n'envisageant la Vie Pastorale que de son beau côté (1); & il ne suffit pas d'introduire des Bergers qui s'entre-tiennent d'une façon naturelle; il faut aussi avoir égard au sujet de leur conversation, en prenant garde qu'il ait quelque beauté particulière, & qu'il soit différent dans chaque Eclogue (2). Rien ne contribue tant à cette variété, que de fréquentes comparaisons, tirées des objets les plus agréables qu'offre la Campagne; des apostrophes adressées à des êtres inanimés; de belles digressions, mais courtes; l'Art d'insister quelquefois un peu sur les circonstances; & enfin, l'élégance dans l'arrangement des mots, afin de flatter l'oreille. Pour cet effet, quoique l'harmonie appartienne proprement à la Poésie Héroïque, les Vers doivent être aisés, unis & coulans.

(1) *Fontenelle*, Discours sur la Poésie Pastorale.

(2) *Voyez* la Préface citée ci-dessus.

C'est par de semblables règles, qu'il convient de juger de la Poésie Pastorale; & puisque les instructions sur tout Art quelconque, doivent être tirées de ceux qui ont porté cet Art à son plus haut point de perfection, les Critiques ont puisé dans Théocrite & dans Virgile les règles que nous venons d'indiquer.

Théocrite n'a point son égal en fait de simplicité. Le sujet de ses Idylles est purement Pastoral; mais il n'est pas si exact dans le choix de ses personnages, ayant introduit des Moissonneurs & des Pêcheurs aussi bien que des Bergers. Il est sujet à trop étendre ses descriptions; défaut, dont celle de la Coupe dans sa première Pastorale, fournit un exemple frappant. Ce même Poète paroît aussi manquer un peu du côté des mœurs, ayant fait quelquefois ses Bergers trop grossiers à plus d'un égard, témoins sa quatrième & sa cinquième Idylles. Mais il suffit qu'il ait été le Maître de tous ceux qui ont écrit dans le même genre après lui, & que son dialecte seul ait un charme secret qu'aucun autre n'a imité jusqu'ici.

Virgile, qui copie Théocrite, raffine sur son modèle, qu'il surpasse dans tous les points où le jugement est sur-tout requis. Quoique certains su-

jets qu'il traite ne soient pas proprement du genre Pastoral , il ne laisse pas d'y jeter une admirable variété , dont le Poète Grec n'avoit aucune idée (1). Virgile l'emporte aussi en fait d'exactitude & de brièveté ; mais il ne l'égale , ni en simplicité , ni par le choix analogue du style. On pourroit peut-être attribuer le premier de ces défauts à son siècle , & l'autre à sa langue,

Parmi les Modernes , ceux qui ont le plus fidèlement imité ces Anciens , ont le mieux réussi. Le Tasse & notre Spenser ont marqué le plus de génie. Le premier, dans son *Aminte* , s'est montré aussi supérieur à ceux de ses Contemporains qui ont fait des Poésies Pastorales , qu'il l'est aux Poètes Épiques de son pays dans sa *Jérusalem délivrée*. Mais comme l'*Aminte* semble avoir été, en Italie , l'original d'une nouvelle espèce de Poème , savoir , la Comédie Pastorale , on ne sauroit guères considérer cette pièce comme imitée des Anciens. Le Calendrier de Spenser , au jugement de M. Dryden , est l'ouvrage le plus achevé en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis

(1) *Rapin* , Réfl. sur Arist. Part. II. Réfl. XXVII, Préf. 10, the. Ecl. in Dryden's *Virg.*

l'époque de Virgile (1). Ce n'est pas qu'il soit sans défauts. Les Éclogues de ce Poète sont un peu trop longues quand on les compare avec celles des Anciens. Il donne quelquefois trop dans l'Al-légorie , & parle de matières de Religion en style Pastoral , comme le Tasse avoit fait avant lui. Il a fait usage de la Mesure Lyrique ; ce qui est contraire à la pratique des anciens Poètes. Ses Stances ne sont pas toujours égales , ni toujours bien choisies. Par exemple , pour avoir employé quelquefois des Quatrains , il s'est vu obligé d'é-tendre dans quatre vers ce qu'il auroit pu dire nettement en deux.

En fait de mœurs , de pensées & de caractères , il approche fort près de Théocrite lui-même , auquel néanmoins il est très-inférieur par le dialecte , nonobstant toutes les peines qu'il s'est données pour l'égaliser : car le dialecte Dorien étoit d'une grande beauté du tems de Théocrite ; il étoit en usage dans une partie considérable de la Grèce , & fréquemment dans la bouche de plusieurs des plus grands personnages de ce Pays ; au lieu que l'Anglois suranné & les phrases villa-

(1) Dedication to Virg Ecl.

geôses de Spenser , se trouvoient hors d'usage excepté parmi le peuple. Comme il y a une différence réelle entre simplicité & rusticité , aussi l'expression d'une pensée simple doit elle être claire , mais non grossière. L'addition qu'il a faite d'un Calendrier à ses Éclogues , est quelque chose de beau ; puisque par-là , outre ce qu'il a de commun avec les autres Auteurs de Poésies Pastorales , il a l'avantage de pouvoir comparer la vie humaine aux différentes Saisons , & d'exposer en même tems aux yeux de ses lecteurs le grand & le petit Monde dans leurs différens changemens & la variété de leurs aspects. Cependant la division scrupuleuse de ses Pastorales en mois , l'a obligé ou de répéter la même description en d'autres mots , pour un période de trois mois ; ou de l'omettre , pour éviter la répétition : d'où il est arrivé que quelques-unes de ses Éclogues (comme la sixième , la huitième & la dixième) ne sont distinguées l'une de l'autre , que par leurs titres ; & la chose ne peut être autrement , puisque l'année n'a pas assez de variété , pour que chaque mois soit susceptible d'une description particulière.

Pour ce qui regarde les quatre Éclogues suivantes , je me contenterai de dire simplement , qu'elles comprennent tous les sujets que les Cri-

riques qui ont fait des remarques sur Théocrite & sur Virgile , ont reconnu comme propres au Genre Pastoral ; que relativement aux différentes Saisons , les descriptions en sont aussi variées que celles de Spenser ; que pour l'emporter même à cet égard sur mon Rival , j'ai tâché de mettre de la variété dans les différens intervalles du jour , dans les occupations champêtres qui les remplissent , & dans les lieux propres à de pareilles occupations ; sans négliger ce qui convient à l'âge des Interlocuteurs , & aux passions convenables à chaque âge.

Après tout , si ces Pièces ont quelque mérite , je le dois aux chef-d'œuvres des Anciens , que j'ai tâché d'imiter. C'est à quoi je n'ai point épargné mes peines , ayant eu tout le loisir nécessaire pour bien étudier ces grands modèles.



LE PRINTEMS,

O U

D A M O N.

PREMIERE PASTORALE.

AU CHEVALIER TRUMBALL.

LE PRINTS

D A M O N

PREMIERE PARTIE

LES CHEVALS THOMAS

AVERTISSEMENT.

CETTE Éclogue & les trois suivantes , ont été composées par M. Pope à l'âge de seize ans , & ont passé alors entre les mains de MM. Walsh , Wycherley , Mainwaring , Granville , dans la suite Lord Lansdown , du Chevalier Trumball , du Docteur Garth , des Lords Hallifax & Somers , & de quelques autres. L'Auteur reçut de grands encouragemens de tous ces Messieurs , & particulièrement de M. Walsh , que Dryden appelle le meilleur Critique de son siècle. » L'Auteur , dit-
 » il , semble avoir un génie tout particulier pour
 » cette espèce de Poésie , & un jugement très-supé-
 » rieur à son âge. Il a beaucoup emprunté des
 » Anciens. Mais ce qu'il y a mêlé du sien , n'est
 » nullement inférieur à ce qu'il a pris d'eux. On
 » peut dire , sans la moindre flatterie , qu'au même
 » âge Virgile n'a rien écrit de si bon ; sa Préface
 » est également judicieuse & savante ». Lettre à M. Wycherley , Avril 1705.

» Vers ce même tems , Mylord Lansdown , parlant de la jeunesse de notre Poète , dit (dans une
 » Lettre imprimée) que s'il continuoit comme il avoit
 » commencé , la Poésie Pastorale des Anglois ne

» se trouveroit nullement inférieure à celle des Latins du tems de Virgile ». Quoique ces pièces soient les productions d'un Poète fort jeune encore, il ne laissoit pas de les regarder comme supérieures à toutes ses autres Poésies, dont aucune, suivant lui, n'est aussi correcte pour la versification, ni aussi harmonieuse.

La raison qui l'aura déterminé à rendre les vers de ses *Éclogues* si coulans & si doux, étoit sans doute que cette sorte de Poème est portée au plus haut point de perfection, quand des pensées simples & naturelles sont tournées d'une manière aisée, & exprimées par des sons qui flattent agréablement l'oreille; au lieu que la beauté de la plupart des autres espèces de Poésie exige un caractère d'énergie, tant pour la pensée que pour l'expression.

Parmi les Lettres que M. Pope écrivit vers ce même tems à M. Walsh, il y en a une, où il fait l'énumération de plusieurs délicatesses dont la versification est susceptible, & qui peut-être n'ont jamais été aussi exactement observées dans aucun Poème Anglois, que dans ces *Pastorales*.

Le Chevalier Trumball, qui venoit de résigner sa Charge de Secrétaire d'État sous Guillaume III, se lia d'amitié, à l'âge de plus de soixante ans, avec notre Poète, qui n'en avoit que seize.

L E



LE PRINTEMS,

O U

D A M O N.

P R E M I È R E P A S T O R A L E.

J'ESSAYE le premier (& je n'en rougis pas) de faire entendre des airs champêtres dans les plaines fortunées de Windsor (1). Belle Tamise , coule doucement de ta source sacrée , tandis que la Muse qui inspira Théocrite , chante sur tes bords. Que l'haleine des tendres Zéphirs , qui se jouent parmi ces roseaux , annonce le retour & les beautés du Printems ; & que les rochers d'Albion rétentissent à ses accens. O toi qui , trop sage pour connoître l'orgueil , & trop bon pour exercer

(1) *Pryma Syracusio dignata est ludere versu ,
Nostra nec irubuit sylvas habitare Thalia.*

Virg. Ecl. VI. 1.

C'est-là l'Exorde général des Pastorales , à l'imitation de la sixième Eclogue de Virgile.

le pouvoir , jouis de la gloire d'avoir cessé d'être grand , & t'es montré supérieur au Monde en le quittant ! permets que ma Muse tire des fons d'un rustique chalumeau , en attendant que ta lyre nous ravisse encore en admiration à l'ombre des bocages qui t'ont vu naître (1). Ainsi quand le Rossignol se retire pour goûter les douceurs du repos , la Fauvette peut suppléer à ses chants ; mais lorsqu'il revient à sa mélodie , elle l'écoute en silence , & lui applaudit , avec tous les habitans de l'air , en battant des aîles.

Les troupeaux secouoient déjà la rosée , ces pleurs que l'Aurore naissante verse sur toute la nature , lorsque deux bergers que l'Amour & les Muses tenoient éveillés , les menèrent dans un vallon riant. Les premiers feux d'un beau jour s'échappoient déjà sur la pente de la montagne , quand Daphnis & Strephon s'entretinrent ainsi.

D A P H N I S.

Écoute comme les oiseaux , par la gaieté de leurs chants , hâtent le lever de l'Aurore ! Pour-

(1) Le Chevalier Trumball , né dans la Forêt de Windsor , s'y choisit une retraite , après qu'il eut résigné le poste de Secrétaire-d'État. Le tems de cette Éclogue est le matin , & la scène un Vallon.

quoi nous taire ! L'Alouette se fait déjà entendre ;
& Philomèle salue le Printems par son ramage.
Serions-nous tristes quand l'Étoile du matin brille
avec tant d'éclat , & que la Nature prodigue ses
merveilles de toutes parts ?

S T R E P H O N.

Chante donc , pendant que ces bœufs tracent
à pas lents des sillons dans la plaine , & Damon
écouterà nos accords. Ici le crocus & la violette
étalent leurs brillantes couleurs. Ici le zéphir
caresse d'un souffle amoureux la rose qui vient
d'éclorre. Que Damon juge qui de nous deux aura
le mieux chanté. Je parie cet agneau qui bondit
près de la fontaine , & qui s'arrête ensuite pour
voir le mouvement de son image dans l'eau.

D A P H N I S.

Et moi je hasarde cette coupe , sur laquelle est
gravé un mélange de lierre , de pampres & de
grappes (1) : le contour est orné de quatre bas-
reliefs , qui représentent les différentes saisons de
l'année ; & comment s'appelle cette bande , où
douze Signes se suivent dans un si bel orde (2) ?

(1) *Lenta quibus torno facili superaddita vitis ,
Diffusos ederâ vestit pallente corymbos.*

Virg. Ecl. III. 38.

(2) Le sujet de ces quatre Pastorales , gravé sur la coupe ,

D A M O N.

Vous chanterez l'un après l'autre ; c'est ainsi que chantent les Muses. L'aubépine fleurit ; les marguerites poussent déjà ; les arbres sont parés de feuilles , & la terre de fleurs (1) ; commencez ; l'écho du vallon va rendre votre harmonie.

S T R E P H O N.

Apollon , inspire-moi ; je chante ma Délie ; donne à mes accens la touchante mélodie de Waller ou de Granville (2) : j'offrirai aux pieds de tes autels un taureau fier , & blanc comme du lait , qui cherche les combats , & d'un pied menaçant fait voler la poussière dans l'arène (3).

est très-bien imaginé. C'est à l'exemple de Virgile que Pope représente Daphnis , comme embarrassé à désigner le Zodiaque.

Et quis fuit alter

Descripsit radio totum qui gentibus orbem ?

Eclog. III. 42.

(1) *Alternis dicetis , amant alterna Camana :*

Et nunc omnis ager , nunc omnis parturit arbos ;

Nunc frondent sylva ; nunc formosissimus annus.

Virg. Ecl. III. 60.

(2) George Granville , dans la suite Lord Landsdown , connu par ses Poésies , dont il composa la plupart étant encore fort jeune. Il s'étoit proposé Waller pour modèle.

(3) ———— *Pascite taurum ,*

Qui cornu petat , & pedibus jam spargat arenam.

Virg. Ecl. III. 86.

D A P H N I S.

Amour ! couronne mes efforts en faveur de
Sylvie : que ma voix triomphe comme ses yeux.
Je ne t'immolerai point d'agneau : ta victime ,
Amour ! fera le cœur du Berger.

S T R E P H O N.

Mon aimable Délie me fait signe de la plaine ,
puis se cache dans quelque endroit ombragé. Aussi-
tôt je la cherche avec empressement : elle voit
mon embarras , & feint d'en rire : son rire , inter-
prète de ses vœux , me découvre où elle est.

D A P H N I S.

Sylvie semble voler sur l'émail des prairies ; elle
court , & se flatte qu'elle fera apperçue : un tendre
regard m'invite à la poursuivre. Ah ! que ses yeux
& ses pieds sont peu d'accord (1).

S T R E P H O N.

Que le riche Pactole roule ses flots sur un sable
d'or , & que les arbres versent l'ambre sur les
rives du Pô : Tamise fortunée ! tes heureux bords
sont habités par les plus charmantes Bergères :

(1) *Malo me Galatea petit , lasciva puella ;
Et fugit ad salices , sed se cupit ante videri.*

Virg. Ecl. III. 65.

païssez ici , mes agneaux ; je ne vous mènerai pas dans d'autres climats.

D A P H N I S.

La Mère des Amours aime les bosquets d'Idalie ; Diane se plaît à Cynthe , & Cérès à Hybla ; mais Hybla , Cynthe , & les bosquets d'Idalie , ne feroient être comparés à la forêt de Windsor , dont l'ombre & le frais plaisent tant à ma Sylvie.

S T R E P H O N.

Toute la Nature se couvre de deuil ; le ciel se fond en eau ; les oiseaux gardent un triste silence ; les fleurs languissent & n'ont pas la force de s'ouvrir : un sourire de Délie fait épanouir les fleurs ; le ciel devient ferein ; & les oiseaux reviennent à leurs chants (1).

D A P H N I S.

Toute la Nature s'égaye ; les arbres , plus beaux que jamais , procurent une fraîcheur délicieuse ; le Soleil répand dans l'air une douce chaleur : Sylvie sourit ; & tout éclat semble éclipsé.

(1) *Aret ager , vitio moriens fitit aëris herba , &c.
Phyllidis adventu nostra nemus omne virebit.*

Virg. Ecl. VII. 57.

S T R E P H O N.

Au Printems j'aime nos prairies , en Automne les côteaux , le matin les plaines , & à midi l'ombre des forêts ; mais pour Délie , je l'aime toujours : dès que je cesse de la voir , ni les plaines le matin , ni l'ombre des forêts à midi , n'ont plus d'agrémens pour moi.

D A P H N I S.

Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai : plus éclatante que le Soleil en plein midi , elle a encore toute la fraîcheur de l'Aurore. Le Printems même déplaît , quand elle n'est point ici ; mais avec elle mes vœux sont satisfaits ; c'est un Printems éternel.

S T R E P H O N.

Dis-moi , Daphnis , dis-moi , en quel heureux pays croît un arbre merveilleux , qui produit des Monarques augustes (1) ? Si tu le devines , je te cède le prix ; & j'avouerai que ta Bergère est plus belle que la mienne.

D A P H N I S.

Non , dis-moi , premièrement , en quels champs

(1) Par allusion au chêne , dans lequel Charles II se tint caché , après la perte de la Bataille de Worcester.

plus fortunés naît un Chardon , auquel le Lys n'offeroit s'égalier (1) ? & je te céderai un prix bien plus noble , Sylvie elle-même.

D A M O N.

Cessez de disputer. Daphnis , j'assigne la coupe à Strephon , & à toi l'agneau. Heureux Amans , dont les Nymphes possèdent tant d'attraits ! Heureuses Nymphes , dont les attraites sont si bien chantés par leurs Amans ! Levons-nous ; & pour être à couvert de l'inondation qui nous menace , gagnons ces berceaux d'aubépine : leur parfum embaume l'air ; & le gazon y est parsemé de fleurs. Hâtons-nous ; les troupeaux rassemblés cherchent un asyle ; & les Pléiades versent déjà leurs pluies fécondes.

(1) Par allusion au chardon que les Rois d'Angleterre portoient dans leurs armes. On fait que les fleurs de lys sont les armes de France. Ces deux Énigmes sont une imitation de ce passage de Virgile :

*Dic quibus in terris (& eris mihi magnus Apollo)
Tres pateant , &c.*

Ecl. III. 104.



L'ÉTÉ,

OU

ALEXIS.

SECONDE PASTORALE.

AU DOCTEUR GARTH.

LE fils d'un Berger (il n'ambitionne pas un plus beau nom) menoit son troupeau le long des flots argentés de la Tamise , en regardant tristement les rayons du Soleil , qui se jouoient sur la surface des eaux , & l'ombre tremblante des Aunes verdoyans. A peine eut-il commencé son amoureuse plainte , que les flots oublièrent de couler ; ses moutons rangés autour de lui , témoignèrent une compassion muette ; les Nayades pleurèrent dans leur humide séjour ; & Jupiter approuva sa douleur en faisant tomber du Ciel une douce pluie (1). Accepte , ô Garth ! ces premiers hommages de

(1) *Et lato descendet plurimus imbrî.*

Virg. Ecl. VII. 60.

ma Muse , qui voudroit ajouter une couronne de lierre à tes lauriers (1). Entends le récit des maux que l'amour fait souffrir à des cœurs sans expérience ; c'est la seule maladie que tu ne saurois guérir.

Hêtres touffus , Ondes limpides , plus propres à garantir des rayons brûlans de Phœbus , que des traits enflammés de Cupidon , c'est à vous que j'adresse ma plainte ! Tout paroît attentif à ma voix : les Collines & les Rochers se prêtent à ma douleur ; & les échos répèteront mes tristes accens (2). Pourquoi es-tu plus fière & plus insensible qu'eux ? Mes Brebis bêlantes répondent à mes soupirs ; la chaleur les incommode ; un feu plus ardent me consume ; & tandis que Syrius brûle l'aride plaine , un éternel hiver règne dans ton cœur.

Où êtes-vous Muses ? en quelles plaines , ou en quels bocages errez-vous , tandis que votre Alexis languit dans les chaînes d'un amour sans ef-

(1) Le Docteur Samuel Garth , Auteur du *Dispensary* , fut un des premiers amis de notre Poète , qui , quand il fit connoissance avec lui , étoit âgé de quatorze ou quinze ans. Leur amitié dura depuis l'année 1703 jusqu'à 1718 , qui fut celle de la mort de Garth.

(2) *Non canimus furdis , respondent omnia sylva.*

Virg. Ecl. X. 8.

poir (1)? Êtes-vous dans ces belles prairies que l'Isis arrose de ses ondes sacrées, ou dans ces vallons délicieux que le Cam traverse & fertilise? Je me suis regardé l'autre jour dans le crystal d'une fontaine; & j'ai rougi de me trouver si beau (2). Mais depuis que je n'ai plus d'attraits à tes yeux, je m'éloigne des fontaines que je cherchois auparavant. Il fut un tems, où je connoissois les vertus de chaque herbe, & de chaque plante qui boit la rosée du matin. Ah! malheureux Berger, à quoi te sert l'art de guérir tes agneaux, sans pouvoir guérir ton cœur?

Que d'autres Bergers s'occupent de soins champêtres; que leurs troupeaux soient en meilleur état & rendent de plus riches toisons; mais, pour moi, ah! que je puisse seulement chanter auprès de cette montagne, jouir de mon amour & ceindre mon front de lauriers! J'ai le chalumeau dont Colin tira autrefois des sons si doux (3). Il me le

(1) *Qua nemora, aut qui vos saltus habuere, puella
Nayades, indigno cum Gallus amore periret?*

Ibid. v. 9.

(2) *Nuper me in littore vidi,
Cum placidum ventis staret mare; non ego Daphnim,
Judice te, metuam, si nunquam fallat imago.*

Virg. Ecl. II. 25.

(3) C'est le nom que Spenser a pris dans ses Eclogues, où sa Maîtresse est célébrée sous celui de Rosalinde.

laissa en mourant , & me dit : » Alexis , prends
» ce chalumeau (1) : c'est le même qui apprit
» aux échos de nos bois le nom de ma Rosalinde ».
Je le suspendrai à cet arbre ; je le condamne à un
silence éternel puisque tu le méprises. Ah ! si quel-
que pouvoir supérieur me transformoit en cet Oiseau
captif , qui chante dans ce berceau isolé , ma voix
pourroit alors te flatter ; & je jouirois des tendres
baifers que tu lui destines.

Les Habitans de nos bois ne méprisent point mes
accens : les Satyres dansent au son de ma voix ; &
Pan applaudit à mes chansons : les Nymphes ,
quittant leurs tranquiles retraites , m'apportent
les prémices de leurs fruits , & des tourterelles
blanches comme du lait ; mais c'est en vain que
chaque Nymphé me vante ses présens. C'est à toi
seule qu'ils sont destinés. C'est pour toi que nos
Bergers tâchent de rassembler dans une guirlande
toutes les beautés des plus brillantes fleurs : accepte
un hommage uniquement dû à celle en qui tous
les charmes sont réunis

Songe aux délices de la Vie Champêtre ! Les

(1) *Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula , Damatas dono mihi quam dedit olim ,
Et dixit moriens , te nunc habet ista secundum.*

Virg. Ecl. II. 36.

Dieux mêmes ont choisi leur Élysée parmi nous. C'est dans les bois que Vénus s'égaroit avec Adonis ; & la chaste Diane aime l'ombre des forêts (1). Viens , Nymphé aimable , viens embellir ces lieux ; goûte la volupté dans ces heures consacrées au silence , où les Bergers , après avoir dépouillé les troupeaux de leur laine , vont chercher le repos ; où les Moissonneurs fatigués quittent leurs champs brûlés par le soleil , & , couronnés d'épis , viennent rendre grâces à Cérès. Aucune Vipère ne se tient cachée dans ce bocage ; mais le Serpent , qu'on appelle Amour , loge dans mon sein. Ici la diligente Abeille exprime le parfum des fleurs ; mais ton Alexis ne connoît d'autres délices que ta présence. Ah ! daigne visiter ces retraites tranquilles , nos fontaines & ces berceaux de verdure. La douce haleine des Zéphirs rafraîchira l'air par-tout où tu porteras tes pas ; & les arbres plieront leurs branches pour te procurer de l'ombre par-tout où tu feras assise : les fleurs naîtront sur tes pas ; & ce que tu voudras bien regarder , prendra une face riante. Que je soupire après le bonheur de passer

(1) ——— *Habitarunt Dî quoque sylvas.*

Virg. Ecl. II. 60.

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Idem, Ecl. X, 18.

mes jours avec toi , d'invoquer les Muses , & de faire retentir ces côteaux de tes louanges ! Tes louanges seront chantées par les oiseaux dans nos bois ; & les Vents en porteront les sons jusqu'à l'Empirée (1). Ah ! si chantant toi-même , tu disputois à Orphée le prix de l'harmonie , on verroit bientôt les forêts étonnées recommencer de nouvelles danses , les montagnes , dociles à la voix qui les appelle , se mouvoir , & les flots rester suspendus pour écouter.

Mais vois les Bergers chercher une retraite contre les ardeurs du Midi , les troupeaux mugiffans gagner les bords des ruisseaux , & mes moutons hale-tans se traîner vers des ombrages plus épais. O Dieux ! n'y a-t-il point de remède contre l'Amour ? Le Soleil , moins ardent , se plongera bientôt dans le sein des Mers , où finit sa course ; pour moi , je brûle toujours des mêmes flammes ; le cruel amour me tourmente le jour ; & la nuit il ne me laisse aucun repos (2).

(1) *Partem aliquam venti Divûm referatis ad auras.*

Virg. Ecl. III. 73.

(2) *Me tamen utit amor , quis enim modus adfit amori ?*

Virg. Ecl. II. 68.

L'AUTOMNE,

O U

HYLAS ET ÆGON,

TROISIÈME PASTORALE (1).

A M. WYCHERLEY.

HYLAS & Ægon chantoient leurs tristes amours à l'ombre d'un Hêtre touffu. Celui-ci se plaignoit d'une Amante infidèle; l'autre pleuroit une Bergère absente; les bocages retentissoient des noms de *Délie* & de *Doris*. Nymphes de Mantoue, inspirez-moi! je répète les tendres accens d'Hylas & d'Ægon.

O Toi, que les neuf Sœurs ont doué de l'esprit de Plaute, de l'art de Térence, & du feu de Ménandre (2)! Toi, dont la raison instruit, dont la

(1) Cette Pastorale consiste en deux parties, comme la huitième de Virgile. La scène est une Colline; le tems, l'heure du coucher du Soleil.

(2) Wycherley s'est acquis beaucoup de réputation par ses

gaieté charme , dont le jugement sert de règle , & dont le génie se prête à tout ! Toi , qui connois si bien la Nature , vois le cœur des Bergers , leurs passions fans artifice , & leurs tendres peines !

Phœbus prêt à finir sa carrière , brilloit d'un éclat moins vif ; des nuances de pourpre & d'or embellissoient les nuages , quand le malheureux Hylas fit entendre aux rochers & aux montagnes ces accens mélodieux , si propres à les attendrir.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes soupirs ! portez-les jusqu'à l'oreille de Délie ! Tel qu'une Tourterelle , à qui la perte de sa compagne coûte de profonds regrets , mes gémissemens se perdent dans les airs sans être entendus de Délie.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes soupirs ! Depuis que Délie est absente , les oiseaux ont suspendu leur chant ; les arbres laissent tomber leurs feuilles & ne procurent plus d'ombre ; les lys penchent la tête & se flétrissent. O

Comédies , & en particulier par celles qui sont connues sous les noms de *Plain-dealer* & de *Country-Wife*. Il étoit satyrique ; & c'est avec raison qu'on lui a reproché d'avoir mis trop d'esprit dans ses Pièces. Congrève se l'est dans la suite proposé pour modèle , avec cette différence pourtant qu'il a été plus correct que lui.

Heurs ,

Fleurs, qui vous fanez quand le Printems vous abandonne ; Oiseaux, qui ne chantez plus dès que l'Été est passé ; Arbres, qui dépérissez aussi-tôt que les chaleurs de l'Automne ne se font plus sentir, dites-moi, l'absence n'est-elle pas une mort pour ceux qui aiment ?

Doux Zéphirs, allez, emportez sur vos aîles mes soupirs ! Malheur aux champs qui arrêtent ma Délie. Que les fleurs s'y flétrissent ; que les arbres y séchent & meurent ; que tout y périsse, excepté elle. Qu'ai-je dit ? en quelques lieux que ma Délie se trouve, puisse le Printems l'y accompagner, & les fleurs naître sous ses pas ; que des boutons de rose entr'ouverts ornent les chênes, & que l'ambre découle de chaque buisson (1).

Doux Zéphirs, allez, emportez sur vos aîles mes soupirs ! Les Oiseaux oublieront de faire entendre leur chant du soir, les Vents de prendre haleine, les Sommets des hauts pins de flotter par ondes, & les Ruisseaux de murmurer, avant que je cesse d'aimer Délie. Sa vue a plus de charmes

(1) ————— *Aurea dura*

Mala ferant quercus ; narcisso floreat alnus ;

Pingui corticibus sudent electra myrica.

Virg. Ecl. VIII. 58.

pour moi , que les fontaines jaillissantes pour un Berger que la soif dévore ; que le sommeil pour un Laboureur accablé des fatigues de la journée ; qu'une pluie douce pour les alouettes , ou qu'un beau soleil pour l'industrielle abeille (1).

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes soupirs ! Viens Délie , viens ; où restes-tu si long-tems ? N'entends-tu pas les rochers & les cavernes retentir de ton nom ? O Dieux , où s'égarent mes espérances ? Est-ce un songe d'Amant ? ou ma Délie feroit-elle sensible à mon amour (2) ? Elle vient ; ma Délie vient ! Zéphirs , retenez vos haleines , & n'emportez plus sur vos aîles mes soupirs.

Ægon chanta ensuite , & fut admiré des bocages de Windsor. Muses , daignez redire ce que vous mêmes avez inspiré.

Répétez , ô Collines , mes tristes accords ! Je me plains de la parjure Doris. Son infidélité me fera mourir ici , où les sommets des montagnes s'élèvent

(1) *Quale sopor fessis in gramine , quale per æstum
Dulcis aquâ saliente sitim restinguere rivo.*

Virg. Ecl. V. 45.

(2) *An qui amant , ipsi somnia fingunt ?*

Idem. Ecl. VIII. 108.

au-dessus des humbles vallons pour se perdre dans les nues ; tandis que les bœufs rendus de chaleur & de lassitude, chancellent en quittant les champs ; tandis que la fumée fort en nuages des toîts de nos cabanes , & que les ombres mobiles glissent sur la sombre verdure des prairies.

Répétez , ô Collines ! mes tristes accords. Que de jours n'avons - nous point passés sous ce vieux peuplier ! Souvent j'ai gravé sur l'écorce les tendres vœux de Doris , tandis qu'elle attachoit des guirlandes de fleurs aux branches où elle pouvoit atteindre : les fleurs , hélas ! sont fanées , & les vœux mis en oubli. Ainsi son amour expire ; & mon espoir n'est plus.

Répétez , ô Collines ! mes tristes accords. Le brillant Arcture mûrit nos moissons par ses douces influences ; les branches plient sous le poids de leurs fruits dorés ; les grappes préparent des flots de vin ; & les baies de génévre parent nos bosquets jaunissans. Justes Dieux ! l'amour seul sera-t-il ingrat ?

Répétez , ô Collines ! mes tristes accords. Les Bergers me crient ; „ Ton troupeau est en danger “. Ah ! de quoi me sert-il de garder mon troupeau , à moi qui , en le gardant , ai perdu mon cœur ? Pan vint , & me demanda , quel charme magique caufoit mes peines , ou quel œil sinistre

m'avoit fasciné (1) ? Eh ! quels autres yeux que ceux de Doris ont le pouvoir de charmer ? ou quelle autre magie y a-t-il que celle de l'Amour ?

Répétez , ô Collines ! mes tristes accords. Je vais fuir les Bergers , les troupeaux , & les plaines fleuries. Je puis quitter les plaines , les troupeaux , les Bergers , le Genre-humain , tout l'univers ... excepté l'Amour. Je te connois , Amour ! tu as pris naissance sur une montagne déserte , & une Tigresse t'y a nourri de son lait (2). L'Ætna t'a vomé de ses entrailles brûlantes , au milieu d'un tourbillon de feu , & au bruit du tonnerre.

Répétez , ô Collines ! mes tristes accords. Adieu , bosquets , adieu lumière du jour ! En me précipitant du haut de ce rocher escarpé , j'aurai bientôt terminé mes peines. Collines , ne répétez plus mes tristes accords.

Ainsi chantèrent les Bergers , jusqu'à l'approche de la nuit ; les Cieux étinceloient encore d'un foible éclat ; le Serein commençoit à couvrir les champs ; & le Soleil , au bord de l'horison , augmentoit les ombres de chaque objet.

(1) *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

Virg. Ecl. III. 108.

(2) *Nunc scio quid sit Amor : daris in cotibus illum , &c.*

Id. Ecl. VIII. 43.

L' H I V E R ⁽¹⁾,
 O U
 D A P H N É.
 QUATRIÈME PASTORALE.

A la Mémoire de Madame TEMPEST (2).

L Y C I D A S.

THYRSIS, le tendre murmure de cette source n'est pas si touchant que tes accords ; les ruisseaux qui serpentent dans nos vallons, coulent avec moins de douceur. Les troupeaux dorment mol-

(1) C'étoit la Pastorale favorite de notre Poète.

(2) Cette Dame étoit d'une ancienne famille d'Yorkshire. Walsch, ami de Pope, avoit beaucoup de considération pour elle ; car après avoir célébré son mérite dans une Élégie Pastorale, il exigea la même chose de son Ami, comme il paroît par une de ses Lettres, en date du 6 Septembre 1706.

» Comme votre dernière Églogue roule sur le même sujet que
 » celle que j'ai composée sur la mort de Madame Tempest,
 » vous m'obligeriez sensiblement si vous vouliez la tourner

lement sur leurs toisons : la Lune parée de tout son éclat , s'élève , & les Oiseaux gardent un silence profond. Chante donc , je te prie , le sort de Daphné & ses louanges.

T H Y R S I S.

Vois les bocages couverts de frimats , après avoir perdu leur riante verdure. Veux-tu que j'essaie de chanter ces vers d'Alexis , qui excitoient la sensibilité des Dryades , & les faisoient accourir dans la plaine ? La Tamise les entendit en roulant ses flots , & commanda aux Saules de ses bords de les retenir (1).

L Y C I D A S.

Ainsi puissent de fécondes pluies enrichir désormais tes champs d'une abondante moisson. Commence ; Daphné donna cet ordre en mourant , & dit : „ Bergers , chantez sur mon tombeau „ !

„ de façon , à paroître avoir été faite en mémoire de cette Dame ». Elle mourut la nuit du grand orage de 1703 ; & le tour général de cette Éclogue fait allusion à cette particularité. La scène est dans un Bocage , & le tems de la Pastorale à minuir.

(1) *Audiit Eurotas , jussitque edificare lauros.*

Virg. Ecl. VI. 83.

Remplis ce pieux devoir , tandis que je pleurerai
ses destins , & que j'ornerai son tombeau de quel-
ques branches de Laurier.

T H Y R S I S.

Aimables Muses , quittez vos sources sacrées ;
que les Nymphes & les Sylvains apportent des
Guirlandes de Cyprès ; Amours éplorés , couvrez
de Myrtes les ruisseaux d'alentour ; rompez vos
carquois , comme à la mort d'Adonis ; & avec
vos flèches d'or , désormais inutiles , gravez ces
mots sur la pierre de son tombeau (1). » Que la
» Nature se couvre de deuil ; & que le Ciel , de
» concert avec la Terre , partage ma douleur ; la
» belle Daphné est morte ; il n'est plus d'Amour ».
C'en est fait : l'éclat de la Nature s'altère ; de som-
bres nuages obscurcissent la tranquille lumière de
l'Astre qui préside à la nuit ; & les arbres penchent
tristement leur tête orgueilleuse : vois leurs débris
épars sur ce monument ; les fleurs , arrachées de
leurs tiges , se flétrissent sur la Terre ; elles bril-
loient avec Daphné ; elles expirent avec elle. Mais

(1) ——— *Inducite fontibus umbras ,
Et tumulum facite , & tumulo superaddite carmen.*
Virg. Ecl. V. 41.

à quoi servent les beautés qui paroient autrefois la Nature ? La belle Daphné est morte ; il n'y a plus de beauté.

Les Troupeaux que son absence attriste , perdent le goût des verts pâturages ; les Genisses ne veulent plus étancher leur soif dans des sources limpides ; les Cygnes déplorent sa perte avec des tons plus lugubres , que ceux qui annoncent leur propre mort. La Nymphé Écho reste dans ses antres profonds ; elle y garde un morne silence , ou ne répète tout au plus que le nom de Daphné , ce nom qu'elle prononçoit autrefois avec plaisir : mais Daphné est morte ; il n'est plus de plaisir.

La Nuit vient sans que les rosées descendent pour désaltérer la Terre ; les Fleurs n'exhalent plus leurs parfums au lever de l'Aurore ; les Herbes odorantes cessent d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes ; la délicieuse haleine des Zéphirs ne se fait plus sentir ; ils gémissent sur l'extinction d'un souffle plus enchanteur ; la diligente Abeille néglige ses doux travaux. La belle Daphné est morte ; il n'est plus de douceur.

L'Alouette ne suspendra plus son vol au milieu des airs pour écouter le chant de Daphné : ce chant ne sera plus imité par les oiseaux surpris d'entendre une voix aussi touchante ; les Flots ne suspendront

plus leur agréable murmure , arrêtés par une mélodie plus tendre ; mais ils diront aux Roseaux qui couvrent leurs bords , la belle Daphné est morte ; il n'est plus de mélodie.

Le Zéphir vient d'annoncer , en soupirant , le sort de Daphné aux Arbres qui en frémissent : les Arbres agités le répètent aux Ondes ; les Ondes tremblantes , auparavant si calmes , semblent se troubler , franchir leurs limites & se répandre en torrens de larmes. Les Vents , les Arbres , les Ondes déplorent sa mort. Daphné , notre gloire & l'objet de nos regrets , n'est plus.

Que vois-je ? L'éclatante Daphné s'élève , perce la nue ; elle brille au-dessus de la voute étoilée (1). Des beautés immortelles décorent cet auguste séjour. Des champs , où règne une fraîcheur éternelle , des bocages toujours verts ! Daphné , soit que tu reposes dans des berceaux d'Amaranthe , ou que tu te plaîses à cueillir des fleurs qui ne se fanent jamais , jette un regard favorable sur nous qui t'invoquons , Daphné , notre Déesse , & dont le sort n'excite plus nos regrets !

(1) ——— *Miratur limen Olympi ,
Sub pedibusque videt nubes & sydera Daphnis.*

Virg. Ecl. V. 55.

L Y C I D A S.

Comme toute la nature étoit attentive à tes tristes accens ! Tel est le silence qui accompagne les accords de Philomèle , quand , vers la fin d'un beau jour , Zéphir soupire parmi les fleurs , & s'éteint entre les rameaux. O Déesse ! si mes brébis font fécondes , je t'immolerai plus d'un tendre agneau (1). Aussi long-tems que les arbres donneront leur ombre , & les fleurs leur parfum , ton nom & ta gloire vivront dans la mémoire des Hommes.

T H Y R S I S.

Partons , Lycidas : Orion verse déjà une rosée malfaine ; l'ombre des Pins commence à devenir pernicieuse ; l'âpre Borée souffle ; & la Nature languit (2). Le tems foumet tout à son empire : il faut céder au tems (3). Adieu vallons , montagnes , ruisseaux & bocages. Adieu amours champêtres , tendres chansons. Adieu mes troupeaux , adieu Bergers , Daphné , & le reste du monde , adieu (4).

(1) ————— *Illius aram*

Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus. Virg. Ecl. I. 7.

(2) — *Solet esse gravis cantantibus umbra ,*

Juniperi gravis umbra.

Virg. Ecl. X. 75.

(3) *Omnia vincit amor ; & nos cedamus amori.*

Virg. Ecl. X. 69.

(4) Ici l'Auteur fait allusion aux différens sujets des quatre Pastorales.

LE MESSIE,

ÉGLOGUE SACRÉE;

A L'IMITATION

DU POLLION DE VIRGILE.

AVERTISSEMENT.

EN lisant divers passages du Prophète Isaïe , qui annoncent la venue du Sauveur , & les félicités de son règne , j'ai été frappé de plusieurs traits de conformité entre les pensées de l'Auteur Sacré , & celles qui se trouvent dans le Poëme de Virgile. On sera moins surpris de cette analogie , si l'on se rappelle que l'Églogue a été tirée d'un Oracle de la Sibylle de Cumes sur le même sujet. Virgile n'a pas copié cet Oracle mot à mot ; mais il a dû naturellement choisir les idées qui s'accordoient le mieux avec le genre Pastoral , & les disposer de la manière la plus propre à embellir son Poème. Je me suis proposé le même but dans cette Imitation , en me gardant bien d'y rien mêler de ma façon ; car j'ai eu particulièrement dessein de mettre le lecteur en état de comparer les différentes pensées , & de juger combien les images & les descriptions de l'Auteur inspiré sont supérieures à celles du Poète. Mais comme j'aurai sans doute affoibli les premières dans mes vers , je me suis cru obligé de leur rendre leur force , en plaçant au bas des pages leur traduction littérale.



LE MESSIE,

ÉGLOGUE SACRÉE;

A l'imitation du Pollion de Virgile.

FILLES de Jérusalem ! entonnez le Cantique ; & que vos sublimes accords répondent à la majesté du sujet. Le crystal des Fontaines, l'ombre des Forêts, les songes du Pinde, & le commerce des Aonides, n'ont puls de charmes pour moi. . . . O toi, qui touchas d'un charbon de l'Autel les lèvres d'Isaïe, daigne animer ma foible voix !

Transporté en esprit dans les âges futurs, le Prophète s'écrie. Une Vierge concevra ; une Vierge enfantera un Fils. (1). Je vois de la tige de

(1) *Jam redit & Virgo ; redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies calo dimittitur alto :
Te duce , si qua manent sceleris vestigia nostri ,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras. . . .
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.*

Virg. El. IV. 6.

Jeſſé, ſortir un rejetton ; cette Fleur ſacrée remplira le Ciel de ſes parfums ; l'eſprit céleſte agitera doucement ſes feuilles ; & la Colombe myſtique descendra ſur ſon ſommet. Cieux , faites descendre cette roſée précieuſe , dans le ſilence reſpectueux de toute la Nature (1) !

La Plante ſalutaire donnera la force aux Foibles , la ſanté aux Malades , un aſyle durant la

» Aſtrée reparoit ſur la Terre ; & le règne de Saturne
 » va recommencer. Un Enfant, d'un nouvel ordre, descend
 » du Ciel ſur la Terre. S'il reſte encore quelques traces de
 » notre crime, ſous tes auſpices elles vont être effacées ;
 » pour jamais la Terre ſera délivrée de ſes craintes ; & il
 » gouvernera l'Univers avec les mêmes vertus que ſon Père ».

ISAÏE, VII. 14. » Voici une Vierge qui ſera enceinte &
 » enfantera un Fils. *IX. 6, 7.* L'Enfant nous eſt né ; le Fils
 » nous a été donné ; le Prince de paix : il n'y aura point de
 » fin à l'accroissement de ſon empire ſur le Trône de David,
 » pour l'affermir & l'établir en jugement & en juſtice, dès
 » maintenant & pour toujours. »

(1) Il y a ici une belle alluſion à divers paſſages de l'Écriture, où la venue de Dieu eſt annoncée, non par une tempête, mais par un ſon doux ou même par un parfait ſilence. L'Histoire d'Elie fournit un exemple du premier de ces cas : l'autre peut ſe juſtifier par ces remarquables paroles d'Eliphaz, qui introduit Dieu lui-même comme lui ayant parlé en ſonge :
 » Quelqu'un s'offrit à mes yeux ; mais je n'en diſtinguai point
 » les traits : il ſe fit un ſilence ; & j'entendis une voix ». *Job IV. 16.*

tempête , & de l'ombrage contre la chaleur. Tous les crimes cesseront , & l'ancienne fraude succombera (1) ; la Justice reparoîtra la balance à la main ; la Paix étendra sur tout l'Univers son rameau d'olivier ; & l'innocence ingénue redescendra du Ciel. Temps , coulez rapidement , & amenez le jour de l'Éternel.

Venez , divin Enfant , manifestez - vous ; la Nature s'empresse de vous offrir les prémices de ses fleurs , & tous les parfums que le Printemps respire ; les Cèdres du Liban baissent leur tête orgueilleuse ; les Forêts treffaillent sur les Montagnes ; des vapeurs d'encens s'élèvent de l'humble Saron ; & la Cime fleurie du Carmel porte ses aromates jusques dans les nues (2).

(1) C'est-à-dire , la fraude du Serpent.

(2) *At tibi prima , puer , nullo munuscula cultu ,
Errantes hederas passim cum baccare tellus ,
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho ;
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.*

Virg. Ecl. IV. 18.

» Illustre Enfant , la Déesse de la Terre viendra la pre-
» mière t'offrir ses présens simples & sans magnificence.
» Elle prodiguera en ton honneur le lierre & le baccar , le
» colocase & l'achante. Ton berceau même te produira des
» fleurs. »

ISAÏE XXIV. 1. » Le desert & le lieu aride se réjouiront ;

Quel cri d'allégresse s'est fait entendre au Désert ? Préparez la voie ! Un Dieu , un Dieu vient ! Les échos des Montagnes répètent , un Dieu , un Dieu ! La gloire de l'Éternel descend sur toi , ô Terre ; reçois ce don ineffable. Montagnes , abaissez-vous ; Vallons , élevez-vous ; Cèdres , inclinez-vous pour lui rendre hommage ; que les rochers s'amollissent ; & que les fleuves rapides se répandent en torrens (1). Le Sauveur vient ! Ce Sau-

» & le lieu solitaire s'égayera , & fleurira comme une rose.
 LX. 13. La gloire du Liban viendra vers toi , le sapin , l'or-
 » me & le bouis ensemble pour rendre honorable le lieu de
 » mon Sanctuaire. »

(1) *Aggredere ô magnos , aderit jam tempus , honores ,
 Cara Deûm soboles , magnum Jovis incrementum.*

Virg. Ecl. IV. 48.

*Ipsi letitiâ voces ad sidera jactant
 Intonsi montes , ipsæ jam carmina rupes ,
 Ipsa sonant arbuta , Deus , Deus ille Menacta !*

Ecl. V. 62.

» Enfant chéri des Dieux , digne rejetton de Jupiter , entre
 » dans la route des honneurs ! Le tems va t'en ouvrir bientôt
 » la carrière. Les montagnes font entendre des cris d'allé-
 » gresse jusqu'au Ciel : les rochers & les arbres redisent à
 » l'envi , il est Dieu ! il est Dieu ! »

ISAÏE XL. 3 , 4. » La voix de celui qui crie au désert est :
 » préparez le chemin de l'Éternel ; dressez parmi les landes
 » les sentiers à notre Dieu. Toute vallée sera comblée ; &
 » toute montagne & tout côneau seront abaissés. »

veur

veur annoncé par d'anciens Oracles : Sourds , écoutez-le ; Aveugles , voyez. Il rendra la vue à ceux dont les yeux sont couverts d'épaisses ténèbres ; & ils verront la lumière ; il rétablira l'organe de l'ouïe , & charmera l'oreille insensible par les accords de l'harmonie : le Muet chantera ; & le Boiteux extasié sautera comme un Faon. Ce vaste Univers n'entendra plus ni soupirs , ni murmures ; & toute larme fera essuyée des yeux : la Mort se verra liée de chaînes d'airain ; & le pâle Tyran des Enfers frémira éternellement sous les ruines de son Empire.

Tel qu'un Berger qui fait respirer à son troupeau un air pur dans de frais pâturages ; qui rassemble ses Brébis dispersées ; qui ne les perd point de vue le jour , & qui veille la nuit à leur sûreté ; qui nourrit de sa main les tendres Agneaux , & qui les réchauffe dans son sein ; tel le souverain Pasteur donnera aux Hommes tous les soins de sa tendresse ; c'est le Père du siècle à venir. Une Nation ne s'élèvera plus contre l'autre : des Guerriers féroces ne se déchireront plus avec une rage meurtrière ; un fer homicide n'étincelera plus dans nos champs ; & la fureur ne fera plus excitée par le son de la trompette ; les lances , devenues inutiles , seront courbées en serpes ; & le

large cimenterre se terminera en soc de charue.

Alors on verra s'élever des palais ; le Fils content , achèvera les ouvraes que son Père n'a pu finir. Il passera des jours tranquilles à l'ombre de sa vigne ; & la main qui semera , fera la récolte. Le Berger verra avec un étonnement mêlé de joie les lys sortir de terre , & une verdure soudaine naître dans une terre aride : il volera dans un triste désert pour entendre des sources d'eau , qui l'enchanteront par un doux murmure. Les Rochers entr'ouverts , repaire des Dragons , seront couverts de joncs & de roseaux. Les Vallons stériles autrefois hérissés de ronces , produiront des sapins & des oliviers : des Palmiers en fleurs remplaceront les arbrisseaux dépouillés de feuilles , & des myrtes odorans les plantes venimeuses (1). Les Loups

(1) *Molli paulatim flavescet campus aristâ ;*

Incultisque rubens pendebit sentibus uva ;

Et dura quercus sudabunt roscida mella. Virg. Ecl. IV. 28.

» De belles moissons jauniront les campagnes ; le raisin
» rougira des buissons incultes ; & du miel , aussi pur que la
» rosée , coulera des chênes ».

ISAÏE XXXV. 7. » Les lieux , qui étoient secs , devien-
» dront des étangs ; & la terre altérée deviendra des sources
» d'eau ; & dans les repaires , où les dragons faisoient leur
» gîte , il y aura un parvis à roseaux & à joncs. *LV. 13.*
» Au lieu du buisson croîtra le sapin , & le myrthe au lieu de
» l'épine. »

paîtront l'herbe tendre avec les Agneaux ; & les Enfans conduiront le Tigre avec une lesse de fleurs : le Taureau & le Lion mangeront ensemble à la même crèche ; & les Serpens lècheront les pieds du Voyageur (1). L'Enfant qu'on vient de sevrer, caressera, en fouriant, le Basilic & la Vipere ; & charmé de leurs vives couleurs , jouera avec leur langue fourchue.

(2) Jérusalem , lève ta tête auguste couronnée de gloire ! Vois une nombreuse postérité couvrir tes vastes parvis ! Ce sont les Enfans qui doivent naître de toi. Ils se pressent dans ton sein, sollicitant

(1) *Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera ; nec magnos metuent armenta leones ;
Occidet & serpens , & fallax herba veneni
Occidet* Virg. Ecl. IV.

» Les Chèvres reviendront à la Bergerie chargées de lait ;
» les Troupeaux ne craindront plus la fureur des Lions ; les
» Serpens périront ; & les herbes venéneuses perdront leur
» force. »

ISAÏE XI. 6 , &c. » Le Loup demeurera avec l'Agneau , &
» le Léopard gîtera avec le Chevreau ; & le Lionceau & le
» Bétail qu'on engraisse seront ensemble ; & un petit Enfant
» les conduira. Le Lion mangera du fourage comme le
» Bœuf , & l'Enfant qui tette , s'abattra sur le trou de l'Aspic ;
» & l'Enfant qu'on sevre , mettra sa main au trou du Basilic. »

(2) Les pensées d'Isaïe , qui terminent ce Poème , sont merveilleusement élevées , & bien supérieures à toutes ces exclamations générales de Virgile , qui cependant sont ce qu'il y a de plus beau dans son Pollion.

la vie , & l'avantage d'être admis au féjour des Saints. Vois ces Peuples barbares s'avancer vers tes portes , marcher à ta lumière , & fléchir le genou dans ton Temple ! Vois tes brillans Autels couverts de l'encens de Séba , & entourés de Rois prosternés ! C'est pour , toi que les Forêts de l'Idumée exhalent leurs parfums , & que l'or brille dans les montagnes d'Ophyr. Vois la voûte étincelante des Cieux , qui s'ouvre pour verser sur toi des torrens de lumières ! Le Soleil levant ne te promettra plus l'éclat d'un beau jour ; la Lune n'étalera plus pour toi ses rayons argentés : mais ces Astres , perdus , absorbés dans ta splendeur , verront un océan de gloire inonder tes parvis , & le jour éternel du Seigneur prendre leur place. Les Mers s'épuiseront ; le Ciel sera dissout ; les Rochers seront réduits en poussière ; & les Montagnes périront : mais la parole du Maître de la Nature est immuable ; son Empire salutaire est inébranlable ; ton Trône est immortel ; c'est le règne du MESSIE qui t'avoit été promis (1).

(1) *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo !*

. . . toto surget gens aurea mundo !

. . . incipient magni procedere menses !

Aspice venturo latentur ut omnia sæclo ! &c.

Que le Lecteur compare ces passages avec ceux d'Isaïe, qu'on vient de lire.

LA FORÊT
DE WINDSOR,
A MYLORD LANSDOWN.

*Non injussa cano : Te nostra , Vare , myrica ,
Te nemus omne canet ; nec Phæbo gratior ulla est ,
Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.*

VIRG.





LA FORÊT DE WINDSOR,

A MYLORD LANSDOWN (1).

TA Forêt, Windsor, & tes bocages délicieux ,
séjour des Muses & des Rois , invitent mes ac-
cens (2). Nymphes , qui honorez de votre présence
ces beaux lieux , ouvrez en ma faveur vos sources
sacrées ; & recevez-moi dans vos berceaux de ver-
dure. Granville le commande ; Muses secondez-
moi ! quelle Muse , en effet , peut se refuser à
ses ordres (3) ? Les bosquets d'Éden , perdus de-

(1) Voyez la page 180 du Tome VII.

(2) Ce Poème a été composé en deux tems différens. La première Partie , qui comprend ce que la description de la Forêt de Windsor a de champêtre , est de l'an 1704 , & de même date que les Pastorales ; la dernière Partie n'a été ajoutée qu'en 1713 , c'est-à-dire , la même année que le Poème a été publié.

(3) ——— *Neget quis carmina Gallo ?*

Virg. Ecl. X. 3.

puis si long-tems , subsistent , & brillent encore dans les ravissantes descriptions de la Poésie. Que la même flamme allume mon génie ; & Windsor qui égale Éden en beauté , l'égalera encore par sa réputation.

Les collines & les vallons , les bois & les plaines , la terre & l'eau , se trouvent ici mêlés ensemble. Ce n'est point un mélange confus , comme dans le sein du Chaos , mais un tout admirable , comme l'univers , où l'ordre éclate dans la diversité , où l'accord de l'ensemble résulte des différences de ses parties.

Ici des bosquets forment une scène variée ; ils interceptent en partie , & laissent passer en partie la lumière du jour. Telle une timide Bergère , attendrie par les discours de son Amant , ne cède ni ne résiste entièrement à ses desirs. Là des clairières sont parsemées d'arbres qui semblent craindre de réunir leurs ombres. Ici les plaines s'étendent en plain air ; là des monts azurés se perdent dans les nues. La sauvage Bruyère même déploie sa couleur de pourpre ; & des champs cultivés s'élèvent dans un sol ingrat : ornés d'arbres touffus & d'épis naissans , ils ressemblent à des Isles verdoyantes au milieu d'un sable aride.

Que l'Inde vante les propriétés de ses plantes :

nous n'envions pas davantage ces arbrustes précieux, qui distillent l'ambre & le baume, tant que nos Chênes contribueront à nous rendre maîtres du Commerce & souverains de la Mer. La cime orgueilleuse de l'Olympe, que les Dieux mêmes daignent visiter quelquefois, n'a jamais formé un spectacle plus ravissant, que celui qu'offrent ici nos humbles collines, dont les fertiles sommets rassemblent les faveurs de tous ces Dieux. Pan y fait paître ses troupeaux; Pomone y prodigue ses fruits; les fleurs y naissent sous les pas de leur Déesse; les épis dorés, riches dons de Cérès, flottent par ondes, & semblent inviter la main de l'avidé Moissonneur : l'Industrie, Mère de l'Opulence, sourit au milieu de ces champs fortunés; l'Abondance & la Paix s'écrient par-tout : Anne règne dans ces lieux.

La face de cette terre chérie offroit un aspect bien différent, il y a quelques siècles : c'étoit un horrible désert, une affreuse solitude en proie à des bêtes féroces & à des loix également sauvages (1); que dis-je ? à des Rois plus féroces encore, qui portoient leurs prétentions jusqu'au ciel, dépeuploient l'air & les ondes, femoient par-tout

(1) Les Loix Forestières.

une vaste désolation , ravagoient les villes , affiégoient les antres & les cavernes (car les bêtes plus sages ne vouloient pas être esclaves). Qui auroit pu être libre , lorsque des animaux indépendans étoient forcés d'obéir , & que la tyrannie commandoit aux élémens même ?

Envain des faisons favorables , de douces pluies , & la féconde chaleur du Soleil , faisoient-elles enfler le grain confié à la terre ; le Laboureur , les yeux en larmes , voyoit ses espérances trompées , & mouroit de faim à la vue de ses champs couverts d'une riche moisson. N'en soyons pas surpris : tuer un Cerf ou un Sujet , c'étoit un crime égal aux yeux du Despote. Sacrifiés l'un l'autre au plaisir barbare du Tyran , leur sort ne différoit qu'en ce que le gibier étoit nourri , & que l'homme périssoit de misère.

Le superbe Nemrod donna le premier exemple de ce divertissement sanguinaire , & fit la chasse aux hommes. Le Conquérant d'Albion aspira pareillement au titre de puissant Chasseur ; & ses Esclaves tremblans furent immolés à ses plaisirs. Il enleva au Cultivateur ses possessions , aux Hommes leurs villes , aux Dieux leurs temples (1). Aussi-tôt

(1) Un Moine , dont j'ai oublié le nom , faisant allusion

les villes sont couvertes de ronces & de plantes sauvages ; les vents impétueux fondent dans les temples renversés ; le lierre embrasse encore des colonnes rompues ; la biche foule aux pieds des monceaux de ruines ; le renard immonde fait son repaire des tombeaux profanés ; & les hurlemens affreux des bêtes féroces retentissent dans le sanctuaire. Redouté des grands , & détesté du peuple , l'Oppresseur exerçoit sa tyrannie autant qu'il l'osoit ; il étendoit son sceptre de fer sur les Infortunés & les Ministres des Autels ; en un mot , il traitoit également ses Sujets & son Dieu. Ceux que le féroce Saxon & le Danois sanguinaire avoient épargnés , devinrent les victimes de ses passe-tems homicides.

Mais quel revers ! Cet homme , qui avoit changé l'Angleterre en une vaste solitude , trouve à peine un tombeau (1). Son fils , sa seconde espérance ,

aux injustices commises par Guillaume I à l'occasion de sa Forêt , a dit :

Templa adimit divis , fora civibus , arva colonis.

(1) Comme on étoit prêt à le mettre dans le tombeau , un Gentilhomme Normand cria *Haro* sur son corps , disant que ce terrain lui appartenoit , & que le défunt y avoit fait bâtir cette Eglise sans le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter , suivant les Loix du Pays , pour examiner cette prétention , qui se trouva bien fondée.

étendu sur la poussière, se trouve à la fois le Chasseur & la proie (1); & tel qu'un daim, Rufus frappé d'une flèche mortelle, expire au sein des forêts (2).

Les Successeurs de ces Princes furent touchés des cris de leurs Sujets; ils virent avec joie les cabanes renaître, un pays sauvage se couvrir d'abondantes moissons, les troupeaux paître l'herbe tendre, & les forêts étonnées du retour inespéré de Cérès (1). L'aimable Liberté, Déesse tutélaire de la Grande-Bretagne, leva alors gaiement la tête, & ramena avec elle l'Age d'or.

Vous, Bergers robustes & vigoureux, tandis que le feu de la jeunesse coule dans vos veines, volez sur les montagnes; assiégez le gibier dans son fort; donnez du cor, ou tendez vos filets. Lorsque la douceur de l'Automne succède aux ardeurs de l'Été, & que la perdrix cherche sa nourriture dans les champs nouvellement moissonnés, le bouillant Epagneul folâtre, & se précipite devant son Maître; haletant d'espoir il furète dans les guerêts; mais lorsque les fumées trahissent sa

(1) Richard, second fils de Guillaume le Conquérant.

(2) Guillaume le Roux, frère de Richard.

(3) *Miraturque novas frondes & non sua poma.*

Virg. Georg. II. 82.

proie , il se tapit & l'observe , jusqu'à ce qu'elle s'engage dans le rêts fatal. De même (s'il est permis de comparer le petit au grand) lorsqu'Albion envoie ses fiers Enfans dans les champs de Mars , quelque ville imprudente , comptant sur ses forces & son abondance , se voit insensiblement investie & ferrée de plus près ; ils forcent ses murs étonnés ; & les Drapeaux de la Grande-Bretagne sont arborés sur le rempart.

Voyez ce Braque , qui fait partir un Faïsan : l'oiseau perce la nue d'une aîle triomphante , & semble insulter à son ennemi. Mais sa joie est de courte durée : il est atteint du plomb meurtrier ; il s'agite dans son sang ; il tombe & frappe la terre en palpitant. A quoi lui servent maintenant ses couleurs éclatantes & variées , sa crête de pourpre , le beau cercle qui pare ses yeux , le verd brillant de ses plumes , ses aîles peintes , & sa poitrine dorée ?

Les champs & les bois ont d'autres agrémens quand le pluvieux Arcturus couvre le Ciel de nuages : des bassets bien dressés joignent le lièvre après qu'il a épuisé toutes ses feintes (c'est ainsi que des animaux , devenus par nos soins ennemis-de leur propre espèce , apprennent des hommes l'art de s'entre-détruire.)

Dans le tems que la gelée blanchit les bosquets

dépouillés de leur verdure , l'Oïseleur parcourt avec des armes meurtrières , les lieux humides où la bécasse solitaire se plaît , & ceux où les arbres sans feuilles sont couverts de ramiers ; il lève & dirige de l'œil son fusil ; cette foudre passagère fend la nue ; & tantôt le bruyant vaneau , qui rase le bruyère , est frappé du coup mortel ; tantôt l'alouette , toute occupée de ses chants , s'élance comme un trait , & trouve la mort dans l'atmosphère (1).

Au retour du Printems , le Pêcheur , ami du silence , tient sa ligne tremblante à la main. L'espérance fixe ses regards , & lui fait observer d'un œil attentif le liège qui s'enfonce , & le roseau qui commence à plier avec effort. Lequel des Habitans de l'eau s'est laissé prendre à l'appas trompeur ? Est-ce la perche aux nageoires teintes de pourpre , l'anguille argentée , la carpe aux écailles nuancées d'or , la truite tachetée de cramoisi , ou le brochet , tyran de la plaine liquide ?

Mais déjà le Char du Soleil étincèle dans le signe brûlant du Cancer ; de jeunes Audacieux portent l'alarme dans le sein des forêts ; ils volent dans les clairières , assiègent les avenues ; ils lancent

(1) *Præcipites altâ vitam sub nube relinquunt.*

Virg. Georg. III. 547.

le cerf rapide , & caressent le limier qui met sur la voie. Le bouillant Courfier , haletant d'impatience , frappe la terre & semble déjà battre les plaines éloignées qu'il brûle de mesurer : montagnes , vallon , ruisseaux , il croit tout franchir dans un instant ; & avant qu'il se précipite dans la carrière , il a déjà perdu mille pas. Voyez ce jeune Téméraire , qui le pousse dans l'épaisseur des forêts , dans le fond des vallées , & voit fuir la terre devant lui (1).

Que l'ancienne Arcadie vante ses vastes campagnes , la Déesse qui les parcouroit , & les Nymphes de sa suite : n'envie pas cette gloire , ô Windsor , puisque tes bocages ont vu une Divinité aussi aimable , une Reine aussi chaste , qui protège comme elle les travaux champêtres , qui est le flambeau

(1) Imitation de ces deux Vers de Stace :

Stare adeo miserum est ! pereunt vestigia mille

Ante fugam , absentemque ferit gravis ungula campum.

Dryden , dans la Préface qu'il a mise à la tête de sa Traduction du *Traité de la Peinture* de Fresnoy , appelle ces vers admirablement beaux , & dit qu'il lui faudroit une heure entière pour les rendre en Anglois. C'est apparemment ce qui a déterminé Pope à tenter une imitation , que Dryden trouvoit même si difficile.

de l'univers & l'Impératrice des mers (1). Diane erra, dit-on, autrefois dans tes forêts, & négligea le sommet du Cynthe pour les ombrages délicieux de Windsor. On la vit souvent, dans tes aimables solitudes, chercher le crystal de tes fontaines, & s'égarer dans tes labyrinthes. Ici ses Nymphes en brodequin, armées de carquois d'argent, fouloient au point du jour l'herbe naissante couverte d'une tendre rosée.

Une d'elles, nommée Lodone, fille du Dieu de la Tamise, étoit surtout fameuse par sa beauté : (ma Muse chantera le sort de Lodone oublié depuis long-tems ; & ses accens seront immortels.) Sans la ceinture éclatante & le croissant de la Déesse, on auroit pris la Nymphé pour Diane même. Également insensible aux soins & au triomphe de sa beauté, Lodone sembloit ignorer ses propres attraits, & ne connoître d'autre plaisir, que celui de blesser un daim au plus fort de sa course.

Un jour que la belle Nymphé, le carquois sur l'épaule, & les cheveux treffés, s'égare dans sa chasse, Pan la voit, l'aime & la poursuit, les yeux pétillans de désir. Sa fuite augmente le feu qui le

(1) La Reine Anne.

dévore. Quand le vautour aux ferres cruelles fend les plaines de l'air pour fondre sur la timide colombe, elle fuit avec moins de vitesse, que Lodone ne s'éloigne d'un Amant odieux. En vain elle précipite ses pas; le Dieu, qui la poursuit, redouble d'ardeur. La Nymphé, pâle & tremblante, semble perdre ses forces & succomber; elle entend le bruit des pas de son Ennemi qui la serre de près; son ombre l'atteint déjà dans sa course: déjà l'haleine brûlante de Pan se porte sur sa gorge, & agite ses beaux cheveux. Vainement elle implore le secours de son Père, ou de Diane: la Déesse ne pouvoit défendre sa Nymphé outragée. Enfin, épuisée, elle s'adresse ainsi à l'Immortelle; & sa prière ne fut pas vaine: » Ah Cynthie! quoiqu'éloignée » de mes Compagnes, rendez-moi aux lieux qui » m'ont vu naître pour y pleurer & soupirer ». Elle dit; & fondant en larmes, elle se dissout & forme une onde limpide, qui conserve encore sa première froideur, qui se plaint & ne cesse de pleurer son destin. Elle porte encore le nom de cette Nymphé infortunée (1); & elle arrose la forêt qui fut le théâtre de son aventure.

Diane se baigne souvent dans ses eaux pures,

(1) Le Loddon.

& les grossit de ses pleurs toutes les fois qu'elle se rappelle le triste sort de sa Compagne. Souvent un Berger, dans quelque rêverie amoureuse, y voit avec surprise les Nuages se mouvoir au-dessous de lui, le sommet des Montagnes renversé, le Paysage que forment les Bosquets qui couvrent la pente des Collines, les Arbres écartés qui vacillent dans le sein des flots, les Forêts mobiles qui semblent y peindre leur verdure & son Troupeau qu'il aime. L'onde coule lentement, & quittant à regret les plus beaux lieux de la terre, se perd enfin dans la Tamise.

O Tamise ! illustre souveraine des Fleuves de la Bretagne, tu vois avec complaisance & fierté les Chênes orgueilleux qui couvrent tes bords, & ces vastes Forêts, l'espérance de notre Marine. De tous les tributs que Neptune reçoit, il n'en est point de comparable à celui qu'il paye lui-même à tes ondes. Il n'est point de Mer aussi riche, point de Rives aussi riantes, point de Lac aussi beau, enfin point de Source aussi pure. Le Pô, tant vanté par les Poètes, ne voit pas, dans toute l'étendue de son cours, des lieux aussi ravissans, que ceux que tu baignes en traversant la célèbre Forêt de Windsor pour embellir le séjour de nos demi-Dieux ; & les Astres de l'Empirée ont moins d'éclat que

les Beautés qui habitent tes rives. Si Jupiter brûloit encore pour quelque Mortelle, un autre Mont que l'Olympe attireroit ses regards.

Heureux qui mérite les faveurs d'une auguste Souveraine, & se rend les délices de sa Patrie ! Plus heureux qui, sensible aux charmes de la Nature, aime le commerce des Muses, & se cache au Monde dans ces retraites ! Il se contente de plaisirs plus modestes, & partage sa vie entre l'exercice, l'étude & le repos. Il puise la santé dans les Simples que les Campagnes lui présentent ; il fait à l'aide de la Chymie, exalter la vertu des plantes, & extraire le parfum des fleurs. Tantôt marquant le cours de ces Globes qui roulent dans l'immensité des Cieux, il s'élance en esprit jusques dans ces Mondes divers ; tantôt il ouvre les trésors des anciens Ouvrages, il consulte les Morts, & vit dans les siècles passés ; quelquefois livré à ses méditations, il erre dans le silence des Forêts, où il étudie les devoirs du Sage & de l'Homme d'honneur ; il apprend à tenir un juste milieu entre les extrêmes, à être son Ami, à suivre la Nature, & à contempler le terme & le but de sa course mortelle : ou bien, tournant vers les Cieux le regard d'un Être immortel, il ordonne à son Ame de s'élever au-dessus de la Voûte étoilée, de

reconnoître sa Patrie , & d'être sensible au bonheur d'y retourner. Tel fut le genre de vie que le grand Scipion admira autrefois , & dont Atticus & Trumball ont goûté les douceurs.

O vous , dont l'amour possède mon ame , & qui m'avez fait éprouver les plus doux ravissements , Muses ! transportez-moi dans ces scènes solitaires , ces Bocages , ces Berceaux de verdure , sur ces Rives heureuses de la Tamise , où les Zéphirs exhalent leurs parfums , & sur le mont Cooper , qui est votre séjour favori : on y verra des fleurs éclore , tant que cette Montagne subsistera , & que la Tamise portera dans l'Océan le tribut de ses ondes. Je m'imagine parcourir vos Retraites sacrées ; j'entends la divine Harmonie qui expire le long du Bocage : entraîné par ces accens , je me jette dans ces ombrages délicieux que des Poètes immortels ont rendu vénérables : ici le sublime Denham préluda pour la première fois sur sa lyre (1) ; là Cowley paya son dernier hommage au Dieu du Génie (2). Ah qu'il fut bientôt moisson-

(1) Le Chevalier Denham s'est fait un nom , par plusieurs Pièces de Poésie. Sa *Montagne de Cooper* est pleine d'idées brillantes , & de descriptions d'après nature.

(2) Quelques traits Anacréotiques de ce Poète , mort jeune , plaisent par leur facilité.

né ! Que de larmes le Dieu du Fleuve ne versa-t-il pas , lorsque sa pompe funèbre passoit sur ses bords. ! Les Muses négligèrent leurs lyres & les suspendirent à des faules ; les Cygnes expirèrent de douleur.

Depuis que le barbare destin a condamné la voix divine de ces Poètes à un silence éternel , les Forêts , les Bocages ne retentissent plus aux accords de l'harmonie. Mais quelle nouvelle mélodie ! La Mort les auroit-elle rendus à nos vœux ? Ou est-ce Granville qui chante ? C'est à vous , Mylord , à embellir nos retraites , & à ramener les Muses dans leur ancien séjour ; à peindre avec de nouvelles couleurs les beautés champêtres , & à jeter sur nos Forêts un coloris immortel ; à célébrer , par la pompe des Vers , la gloire de Windsor , & à relever par vos chants ces marques d'honneur , qui sont le prix du mérite & de vos vertus.

Ici l'illustre Surrey (le Granville d'un autre siècle ,) éprouve le feu sacré du génie (1) : sa plume & son épée ont également obtenu des triomphes ; il fut intrépide dans les combats , & aima-

(1) Henri Howard , Comte de Surrey , un de ceux qui ont commencé à faire honneur à la Poésie Angloise. Ce Seigneur vivoit du tems de Henri VIII.

ble en ses plaisirs. C'est dans ces mêmes Bosquets, que les Amours accordoient sa lyre, & qu'il exprimait avec tant de douceur les accens de la volupté. Le nom de la belle Géraldine, l'éclatant objet de ses vœux, remplissoit alors ces bocages.

O si vous vouliez chanter les Héros qu'a donnés Windsor, les Rois qu'elle a vu naître, ou évoquer les anciens Guerriers, dont cette terre sacrée renferme la cendre précieuse ! Peignez dans vos Vers les exploits immortels d'Edouard (1); transmettez ses longs triomphes dans tous les âges ; représentez des Monarques dans les fers, les champs glorieux de Crécy, & les Lys éclatans sur son bouclier. Ainsi, quand les couleurs, dont le pinceau habile de Verrio représenta ces glorieux exploits, feroient effacées par la main du tems qui ne respecte rien, tes chants les rendroient immortels ; & dans tes descriptions la France gémiroit toujours sous le fer de la Bretagne.

Que des accens plus tendres déplorent les funestes destinées de Henry (2) ; que des palmes

(1) Édouard III.

(2) Henri VI.

immortelles s'élèvent autour de son Urne. Ici le marbre gémit sur la mort d'un Roi immolé par son Peuple. Édouard, la terreur de son siècle, repose près de lui (1). Des Princes, que la vaste Albion ne pouvoit contenir, sont resserrés dans un tombeau : c'est là que l'inquiète ambition des Grands vient échouer, & où la cendre des Infortunés ose se mêler à celle des Tyrans.

Consacrez pour toujours le monument sacré de Charles, déposé, sans honneur & sans inscription, dans un lieu obscur (2). O crime ! ô attentat ! Que de larmes l'Angleterre a versées ; Dieux ! ses plaies saignèrent longtems. Elle vit ses Enfans moissonnés par la contagion ; ses Temples augustes en proie aux flammes ; toutes les horreurs d'une longue suite de guerres civiles ; des pertes flétrissantes & des triomphes honteux. Enfin notre grande Reine dit : » Que la Discorde disparoisse ! « A ces mots l'Univers obéit ; & la paix consola les Nations.

Dans cet instant fortuné, le Dieu de la Tamise leva au-dessus des ondes sa tête vénérable. Ses cheveux dégoûtoient de rosée ; & l'éclat doré de son croissant brilloit au-dessus de ses flots. L'image

(1) Édouard IV.

(2) Charles I.

de la Lune , qui élève & baisse alternativement ses vagues argentées , étoit gravée sur son Urne : on voyoit sur ses bords la Statue de l'auguste Reine d'Albion.

Ses Frères, fils de la Mer, rangés autour de son trône, lui payoient le tribut de leurs eaux. On voyoit à leur tête ceux dont il a pris son nom illustre, le Tame fécond, & l'Isis qui se plaît à faire de longs circuits; puis le rapide Kenner, célèbre par ses anguilles d'argent; le Loddon plus lent, couronné d'aunes verts; le Cole dont les flots baignent ses isles fleuries; le Wey chargé de craie, qui semble rouler des flots de lait; le bleu Vandalis aux ondes transparentes; le Lée presque caché au milieu de ses roseaux; le sombre Mole qui cache dans les terres la trace de son cours; & le tranquille Darent, teint du sang Danois. Elevé au-dessus d'eux, & panché sur son Urne, le Dieu parut avec son manteau verd de Mer, agité par les vents. D'abord il tourna ses yeux azurés vers les dômes brillans de Windsor; puis s'inclina (à l'instant même, non-seulement les vents firent silence, mais les flots coulèrent plus doucement) & dit : Je te salue, divine Paix, que j'attends depuis si long-tems, & qui dois élever ma gloire jusqu'aux Cieux. Que Rome rende le Tibre immortel; que

l'Hermus soit une source intarissable d'or ; que le Nil, dont l'origine est dans les nues, nourrisse par la fécondité de ses eaux jusqu'à cent Royaumes ; le nom de ces fleuves effacé du Temple de Mémoire, sera absorbé par ma gloire, comme leurs flots le sont par ceux de la Mer ; & pendant que les rives du Volga seront couvertes d'escadrons hérissés de fer, que des forêts de lances étincèleront sur les bords du Rhin, que le Gange armera une troupe de vils esclaves, je goûterai les douceurs d'un règne paisible. Mes Fils ne teindront plus de leur sang le sable doré de l'Ebre, ni les ondes écumantes du Danube : le Berger tranquille paîtra son troupeau le long de mes rives ; & la main qui a semé fera la récolte ; l'empire des forêts ne sera plus arrosé de sang, & on n'y versera plus que celui des animaux ; la trompette guerrière fera place au tendre chalumeau. Mais que vois-je ? De superbes Palais s'élèvent sur mes bords, & étendent leur ombre sur mes ondes ; des Temples magnifiques, précieux ouvrage de la paix, augmentent l'éclat de cette brillante scène (1) ; deux belles Villes réunissent leur vaste circonférence (2). Je vois un nouveau

(1) Les cinquante nouvelles Eglises.

(2) Londres & Weestminster.

Whitehall reparoître (1). C'est-là que de puissantes Nations recevront leur arrêt , & qu'on réglera les destins de l'Univers. On verra encore une fois, aux pieds d'une Reine Bretonne , des Etats supplians , & des Rois humiliés.

Tes Arbres , aimable Windsor , quitteront la terre où ils ont pris naissance ; & la moitié de tes Forêts voguera sur le vaste sein des Mers pour la gloire de la marine Angloise ; ils porteront le tonnerre & l'étendard de la Bretagne jusqu'aux climats où naît l'Aurore ; ils pénétreront les glaces du Nord à la lueur des feux qui environnent le Pole ; & l'Hémisphère méridional verra avec surprise leurs Voiles triomphantes , guidées par de nouveaux astres , & poussées par le souffle parfumé des Zéphirs. C'est pour toi que le baume & l'ambre distilleront des arbres ; que le corail prendra les plus vives couleurs ; que le rubis étincèlera ; que les perles brilleront dans le sein d'Amphitrite , & que les feux du Soleil prépareront des mines d'or. Le tems vient , où libres comme les vents & les mers , les flots de la Tamise couleront pour tout le genre-humain , où chaque marée amènera des Nations entières , & où l'Océan réunira les peuples

(1) L'ancien Palais de Whitehall avoit été incendié en 1697.

qu'il sépare; les extrémités de la terre seront témoins de notre gloire; & le nouveau Monde viendra chercher l'ancien (1). Alors des vaisseaux d'une nouvelle forme monteront vers ma source; des Hommes, ornés de plumes, couvriront mes rives; des Sauvages nuds, & des Caciques peints, admireront notre idiome, notre teint & notre étrange parure.

Divine Paix, daigne étendre ton règne d'un pôle à l'autre! Que la fureur des conquêtes cesse; & que l'on ne voie plus d'esclaves.

A ta voix la barbare Discorde, bannie de la terre, fera précipitée pour toujours dans les abîmes du Ténare; tu y plongeras avec elle l'Orgueil effréné, la pâle Terreur, le sombre Souci & la folle Ambition. C'est-là que l'horrible Vengeance se retirera, après avoir vu briser ses armes, & éteindre son flambeau parricide. L'exécrable Envie y fera dévorée par ses serpens; & la sanglante Persécution regrettera ses buchers allumés par le Fanatisme. La Faction frémira; la Sédition mordra ses fers: & c'est en vain que les Furies chercheront à s'abreuver dans des flots de sang humain.

Mais réprimez votre effor, ô Muse; & ne ter-

(4) Pope souhaite ici que Londres devienne un Port franc.

nissez pas , par vos chants profanes , la gloire des beaux jours d'Albion. Que GRANVILLE pénètre dans le Conseil des Dieux ; & qu'il ouvre à nos regards surpris le Livre des Destins. Pour vous , plus modeste & sans ambition , peignez des Campagnes émaillées , des Payfages & des scènes champêtres, où la Paix fait éclore son olive bienfaisante , & verse tous ses dons. Je coulerai même avec plus de délices , dans le silence de ces Retraites , des jours indolens & peu célèbres. C'est assez pour moi que j'aie appris le premier aux Bergers à faire retentir ces échos de leurs accens.



ESSAI
SUR LA CRITIQUE,

COMPOSÉ EN L'ANNÉE 1709 ;

TRADUIT

PAR DE SILHOUETTE,

Qui fut depuis Contrôleur Général des Finances.

LE

à co

diffé

espr

nos

pour

beau

préc

ma

qui

n'a

d'œ

de

tiq

po

AVERTISSEMENT.

LE but de l'Essai sur la Critique est d'apprendre à connoître la portée de son génie ; à démêler les différences presque infinies qui se trouvent entre les esprits ; à découvrir les causes de nos erreurs & de nos faux jugemens , les sources où il faut puiser pour se former le goût ; en quoi consiste la véritable beauté des Ouvrages de Littérature ; avec quelles précautions on doit les lire , pour dicerner le bon du mauvais ; & en général , quelles sont les qualités qui font les bons Auteurs & les bons Critiques. Pope n'avoit que vingt ans , lorsqu'il composa ce chef-d'œuvre d'imagination , de légèreté , de correction , de solidité & de justesse. C'est une espèce d'Art Poétique , où l'Auteur donne des loix pour bien écrire , pour bien juger des Ouvrages de goût.

Ce Poème Didactique est rempli de préceptes &

de règles , où les observations se suivent comme dans l'Art Poétique d'Horace , sans cette régularité méthodique , qu'on exige d'un Ecrivain en Prose. M. de Silhouette , en le traduisant en François , s'est attaché à la fidélité littérale , & a été imité en Vers par l'Abbé Duresnel. Ce dernier avoit été précédé par M. Robeton , Conseillé & Secrétaire du Roi Georges ; mais on a jugé peu favorablement de son travail. Le Comte Hamilton avoit fait une autre Traduction qui n'a point paru , & que le Président Bouhier , qui en possédoit une Copie , mettoit bien au-dessous de celle de l'Abbé Duresnel. Nous ne connoissons qu'une bonne Traduction en Prose de ce même Ouvrage : c'est celle de M. de Silhouette , dont nous faisons usage dans cette Edition. Ces mêmes Auteurs nous ont donné , l'un en Prose , l'autre en Vers , une Traduction de l'Essai sur l'Homme , bien supérieure à toutes celles qui ont paru depuis. On en publia une en vers en 1739 , de M. de Seré , Conseiller au Parlement de Paris , qui avoit été faite

avant

avant celle de l'Abbé Duresnel ; & ce n'est que par déférence pour lui , dit M. de Seré dans l'Avertissement , qu'on n'a pas voulu la donner avant ou en même tems que la sienne.





AN ESSAY ON CRITICISM.

PART I.

'Tis hard to say, if greater want of skill
Appear in writing or in judging ill;
But of the two, less dang'rous is th' offence
To tire our patience, than mislead our sense.
Some few in that, but numbers err in this,
Ten censure wrong for one who writes amiss;
A fool might once himself alone expose,
Now one in verse makes many more in prose.

'Tis with our judgments as our watches, none
Go just alike, yet each believes his own.
In Poets as true genius is but rare,
True Taste as seldom is the Critic's share;



ESSAI *SUR LA CRITIQUE.*

PREMIÈRE PARTIE.

IL est difficile de dire qui des deux manque le plus d'habileté, d'un mauvais Ecrivain ou d'un faux Critique. L'un fatigue notre patience; l'autre égare notre jugement; mais le premier est le moins dangereux & le moins commun. Pour un qui écrit mal, dix critiquent de travers. Il y eut un tems qu'un Fat pouvoit se commettre seul; à présent un Sot en vers en augmente le nombre en prose.

Il en est de nos jugemens ainsi que de nos mon-
tres : aucune d'elles ne s'accorde ; chacun ajoute
foi à la sienne. Un goût sûr n'est pas moins rare
parmi les Critiques, qu'un vrai génie parmi les
Poètes. Les uns & les autres doivent être embrasés

Both must alike from Heav'n derive their light,
These born to judge, as well as those write.

Let such teach others who themselves excel,
And censure freely who have written well.
Authors are partial to their wit, 'tis true,
But are not Critics to their judgment too?

Yet if we look more closely, we shall find
Most have the seeds of judgment in their mind:
Nature affords at least a glimm'ring light;
The lines, tho' touch'd but faintly, are drawn right.
But as the slightest sketch, if justly trac'd,
Is by ill-colouring but the more disgrac'd,
So by false learning is good sense defac'd:
Some are bewilder'd in the maze of schools,
And some made coxcombs Nature meant but fools.
In search of wit these lose their common sense,
And then turn Critics in their own defence:
Each burns alike, who can, or cannot write,
Or with a Rival's, or an Eunuch's spite,
All fools have still an itching to deride,
And fain would be upon the laughing side.
If Mævius scribble in Apollo's spight,
There are, who judge still worse than he can write;

d'un feu céleste; il faut être né Critique , pour juger ; comme il faut être né Poète , pour monter sur le Parnasse.

C'est à ceux qui excellent , à enseigner les autres ; c'est à ceux qui écrivent bien , à critiquer avec liberté. Un Auteur est partial pour ses écrits , je l'avoue ; mais un Critique ne l'est-il pas pour ses sentimens ?

Si l'on examine de près , on trouvera que la plupart des hommes ont en eux les principes du jugement. La Nature leur donne au moins une lueur. Les traits , quoique foiblement tracés , sont réguliers : mais comme une légère esquisse qui est correcte , perd ses graces par un faux coloris , de même le bon-sens est défiguré par un faux savoir. Plusieurs s'égarent dans le Dédale de l'Ecole ; & tel se fait lui-même un Fat , que la Nature ne destinoit qu'à être un Sot ; il perd le bon-sens à la poursuite du bel-esprit , & devient ensuite Critique pour sa propre défense. Ceux qui ne sauroient écrire , ainsi que ceux qui le peuvent , soit Eunuques , soit Rivaux , sont également rongés par le dépit. Tous les Sots ont la démangeaison de railler ; & ils voudroient être du côté des Rieurs. Si en dépit d'Apollon Mevius rimaille , il y en a qui jugent encore plus mal qu'il n'écrit.

Some have at first for Wits, then Poets past,
Turn'd Critics next, and prov'd plain fools at last.
Some neither can for Wits nor Critics pass,
As heavy mules are neither horse nor ass.
Those half learn'd witlings, num'rous in our isle,
As half-form'd insects on the banks of Nile;
Unfinish'd things, one knows not what to call,
Their generation's so equivocal:
To tell 'em, would a hundred tongues require,
Or one vain wit's, that might a hundred tire.

But you who seek to give and merit fame,
And justly bear a Critic's noble name,
Be sure yourself and your own reach to know,
How far your genius, taste, and learning go;
Launch not beyond your depth, but be discreet,
And mark that point where sense and dulness meet.



Quelques-uns ont d'abord passé pour Beaux-Esprits, ensuite pour Poètes; de Poètes ils sont devenus Critiques; & ils ont enfin été reconnus pour Sots dans toutes les formes. Il y en a d'autres qui ne sauroient passer pour Beaux-Esprits ni pour Critiques, semblables aux Mulâtres qui ne sont ni blancs ni noirs (1). Notre Isle ne fourmille pas moins de ces Esprits avortons, de ces demi-Savans, que les bords du Nil d'insectes à demi-formés; ce sont des Êtres manqués, d'un genre si équivoque, qu'on ne fait quel nom leur donner: cent bouches suffiroient à peine pour les nommer tous; & il y auroit de quoi fatiguer un de ces vains Parleurs, capables de fatiguer cent personnes.

Mais vous, qui courez après la gloire de dispenser la réputation & d'en acquérir; vous qui prétendez vous parer à juste titre du beau nom de Critique, assurez-vous de la connoissance de vous-même & de celle de votre portée; reconnoissez l'étendue de votre génie, de votre goût, de votre

(1) Il y a dans l'Original : *semblables au Mulet pesant, qui n'est ni Cheval ni Ane*. Cette comparaison ne choque point un Anglois comme un François; je l'ai remplacée le mieux qu'il m'a été possible. Ce n'est point manquer à la fidélité de la Traduction, lorsqu'on ne fait point de changemens, qu'on ne les fasse remarquer au Lecteur.

Nature to all things fix'd the limits fit,
And wisely curb'd proud man's pretending wit.
As on the land while here the ocean gains,
In other parts it leaves wide sandy plains;
Thus in the soul while memory prevails,
The solid pow'r of understanding fails;
Where beams of warm imagination play,
The memory's soft figures melt away.
One science only will one genius fit;
So vast is art, so narrow human wit:
Not only bounded to peculiar arts,
But oft in those confin'd to single parts.
Like Kings we lose the conquests gain'd before,
By vain ambition still to make them more:
Each might his sev'ral province well command,
Would all but stoop to what they understand.

First follow Nature, and your judgment frame
By her just standard, which is still the same:
Unerring Nature, still divinely bright,
One clear, unchang'd, and universal light;

favoir ; fondez votre profondeur ; ne cherchez point à pénétrer au-delà ; mais discrets , fixez votre attention sur ce point critique où le sens finit , & où la stupidité commence. La Nature a prescrit de justes bornes à toutes choses ; elle a sagement rabaisé la présomption de notre esprit orgueilleux. Ainsi que l'Océan ne gagne point sur quelque endroit de la Terre , qu'il ne laisse ailleurs des plaines de sable à découvert ; de même la mémoire ne domine point dans l'ame , que la solidité de l'entendement n'y règne avec moins de puissance ; & les rayons d'une imagination ardente ne fauroient y briller , qu'ils n'y dissipent les tendres impressions de la mémoire. Une telle science n'est que pour un tel génie ; tant l'art est étendu , tant l'esprit de l'Homme est borné , & borné non-seulement à quelque art particulier , mais bien souvent encore à quelque partie d'un seul art ! Nous perdons , comme les Rois , une partie des conquêtes que nous avons faites , par la vaine ambition d'en faire de nouvelles ; chacun pourroit bien gouverner son district , s'il vouloit s'en tenir à ce qu'il entend.

La première loi est de suivre la Nature. Que vos jugemens soient marqués à son coin , qui est constamment le même. La nature qui n'erre point , qui brille toujours du même feu divin , lumière

Life, force, and beauty, must to all impart,
At once the source, and end, and test of Art.
Art from that fund each just supply provides;
Works without show, and without pomp presides:
In some fair body thus th' informing soul
With spirits feeds, with vigour fills the whole,
Each motion guides, and ev'ry nerve sustains;
Itself unseen, but in th' effect remains.
Some, to whom Heav'n in wit has been profuse,
Want as much more, to turn it to its use;
For wit and judgment often are at strife,
Tho' meant each other's aid, like man and wife.
'Tis more to guide, than spur the Muse's steed;
Restrain his fury, than provoke his speed;
The winged courser, like a gen'rous horse,
Shows most true mettle when you check his course,

Those Rules of old discover'd, not devis'd,
Are Nature still, but Nature methodiz'd;
Nature, like Liberry, is but restrain'd
By the same Laws which first herself ordain'd.

pure , invariable , universelle , doit donner à tout la vie , la force , la beauté. Elle est tout-à-la fois la source , la fin , la règle de l'art. C'est de ce fond que l'art doit pourvoir à ses justes besoins , travaillant sans se montrer , & présidant sans faste ; semblable à l'ame qui nourrit d'esprits le corps qu'elle anime , qui le remplit de vigueur , dirige chaque mouvement , & fait agir chaque nerf ; invisible elle-même , elle n'est apperçue que dans ses effets. Tel à qui la faveur du Ciel a prodigué les trésors de l'esprit , auroit besoin d'en avoir encore autant pour en favoir faire usage ; car l'esprit & le jugement sont sans cesse aux prises , quoique destinés , comme l'homme & la femme , à s'entr'aider mutuellement. Il y a plus d'habileté à guider , qu'à éperonner le Courfier ailé des Muses , à modérer sa fougue qu'à l'exciter. Pégase , ainsi qu'un cheval généreux , ne fait jamais paroître un plus beau feu , que lorsque sa course est sagement réglée par celui qui le monte.

Ces règles , anciennement découvertes & non inventées , ne sont que la simple nature mise en méthode. Telle qu'une Monarchie , elle n'est restreinte que par ses propres loix qu'elle même a d'abord prescrites.

Hear how learn'd Greece her useful rules indites ,
When to repress , and when indulge our flights :
High on Parnassus' top her sons she show'd ,
And pointed out those arduous paths they trod ;
Held from afar , aloft , th' immortal prize ,
And urg'd the rest by equal steps to rise.
Just precepts thus from great examples giv'n ,
She drew from them what they deriv'd from Heav'n.
The gen'rous Critic fann'd the Poet's fire ,
And taught the world with Reason to admire.
Then Criticism the Muses handmaid prov'd ,
To dress her charms , and make her more belov'd :
But following wits from that intention stray'd ,
Who could not win the mistress , woo'd the maid ;
Against the Poets their own arms they turn'd ,
Sure to hate most the men from whom they learn'd.
So modern 'Pothecaries , taught the art
By Doctor's bills to play the Doctor's part ,

Ecoutez la Grèce savante nous annoncer ces utiles règles , & nous apprendre quand il faut modérer son effort , ou s'y abandonner. Du sommet du Parnasse elle nous montre ses Nourrissans , & nous marque les traces de leur course hardie ; elle tient de loin , & fort haut , le prix immortel ; & elle nous presse d'y atteindre par des pas semblables aux leurs. Les règles furent ainsi copiées d'après de grands modèles ; elle tira d'eux ce qu'ils tenoient du Ciel. Une généreuse Critique épuroit le feu de la Poésie , & enseignoit à admirer avec connoissance. Servant aux Muses de Dame d'atour , elle s'occupoit à relever leurs charmes & à les rendre plus aimables. Les Beaux-Esprits s'écartèrent dans la fuite de cet ordre ; ne pouvant gagner la Maîtresse , ils courtoisèrent la Suivante ; ils tournèrent contre la Poésie ses propres armes ; & ils ne haïrent personne avec plus de violence , que ceux dont ils avoient le plus appris. C'est ainsi que les Suppôts modernes de la Pharmacie apprennent, par les ordonnances des Médecins , l'art d'en jouer le rôle (1) ; & que hardis

(1) Cette réflexion a particulièrement lieu pour l'Angleterre. Il y a dans l'Original le terme d'Apothicaire , auquel on n'attache point en Anglois une idée aussi ignoble qu'en François.

Bold in the practice of mistaken rules ,
Prescribe , apply , and call their masters fools.
Some on the leaves of antient authors prey ,
Nor time nor moths e'er spoil'd so much as they.
Some drily plain , without invention's aid ,
Write dull receipts how poems may be made ,
These leave the sense , their learning to display ,
And those explain the meaning quite away.

You then whose judgment the right course would steer ;
Know well each Ancient's proper character ;
His Fable , Subject , scope in ev'ry Page ;
Religion , Country , genius of his Age ;
Without all these at once before your eyes ,
Cavil you may , but never criticize.
Be Homer's works your study and delight ,
Read them by day , and meditate by night ;
Thence from your judgment , thence your maxims bring ,
And trace the Muses upward to their spring.
Still with itself compar'd , his text peruse ;
And let your comment be the Mantuan Muse.

dans la pratique des règles qu'ils confondent, ils ordonnent, ils appliquent des remèdes, & traitent leurs Maîtres de fots & d'ignorans. Il y en a qui ne s'attachent aux Ecrits des Anciens, que pour en faire leur proie; ils gâtent tout ce qu'ils touchent, plus dangereux que le tems & les vers. D'autres Critiques secs & plats, dénués de la moindre invention, écrivent une stupide recette pour composer une Poème. Ceux-ci décrient le bon-sens, en voulant étaler leur savoir; & ceux-là défigurent les pensées des Anciens & les font disparaître, en voulant les expliquer.

Vous donc qui voulez diriger votre jugement par une voie sure & droite, connoissez bien le caractère propre de chaque Ancien; sa fable, son sujet, son but, sa religion, son pays, & le génie de son siècle. Si vous n'avez devant les yeux toutes ces choses à la fois, vous ne pouvez que chicaner; & non pas critiquer. Que les Ouvrages d'Homère soient votre étude & vos délices; lisez-les pendant le jour; méditez-les pendant la nuit: formez votre jugement sur eux; tirez-en vos principes; & recherchez-y la trace des Muses en remontant jusqu'à leur origine. Lisez & relisez-en le texte, en le comparant avec lui-même; & que la Muse de Mantoue vous serve de commentaire.

When first young Maro in his boundless mind
A work t' outlast immortal Rome design'd,
Perhaps he seem'd above the Critic's law,
And but from Nature's fountain scorn'd to draw;
But when t' examine ev'ry part he came,
Nature and Homer were, he found, the same.
Convinc'd, amaz'd, he checks the bold design:
And rules as strict his labour'd work confine,
As if the Stagirite o'erlook'd each line.
Learn hence for ancient rules a just esteem;
To copy nature is to copy them.

Some beauties yet no Precepts can declare;
For there's a happiness as well as care.

Musick resembles Poetry; in each
Are nameless graces which no methods teach,
And which a master-hand alone can reach.
If, where the rules not far enough extend,
(Since rules were made but to promote their end)
Some lucky licence answer to the full
Th' intent propos'd, that Licence is a rule,
Thus Pegasus, a nearer way to take,

Quand



C. P. Marlier inv.

1771

C. Macret Sculp.

Il trouva que la Nature et Homere
n'étoient qu'une même chose :

Quand Virgile , jeune encore , entreprit de chanter les Rois & les Combats , avant que les avis d'Apollon eussent frappé son oreille tremblante , peut-être se croyoit-il au-dessus des loix de la Critique , & que prétendant ne se guider que par la Nature , il dédaignoit de rien tirer d'un autre fond que du sien. Mais quand il vint à examiner de près , il trouva que la Nature & Homère n'étoient qu'une même chose : convaincu , étonné , il réprima un dessein trop hardi ; & travaillant ses écrits , il s'assujettit à des règles aussi étroites , que si chaque vers eût été soumis à l'œil sévère du Critique de Stagire (1). Apprenez de-là , à concevoir une juste estimation pour les anciennes règles ; les copier , c'est copier la Nature.

Il est cependant des beautés que les règles ne peuvent enseigner. Il y a des traits heureux , ainsi que des traits de l'art. La Musique & la Poésie se ressemblent ; dans l'une & dans l'autre il y a des graces sans nombre , qui ne peuvent être saisies que par une main de Maître. Les règles n'étant prescrites que pour une fin , si lorsqu'elles se trouvent trop resserrées , une heureuse licence répond entièrement au dessein proposé , cette licence devient

(1) Aristote étoit de la ville de Stagire en Thrace.

May boldly deviate from the common track;
Great Wits sometimes may gloriously offend,
And rise to faults true Critics dare not mend.
From vulgar bounds with brave disorder part,
And snatch a grace beyond the reach of art,
Which without passing thro' the judgment, gains
The heart, and all its end at once attains.
In prospects thus, some objects please our eyes;
Which out of nature's common order rise,
The shapeless rock, or hanging precipice. }
But tho' the Ancients thus their rules invade;
(As Kings dispense with laws themselves have made)
Moderns, beware! or if you must offend
Against the precept, ne'er transgress its End;
Let it be seldom, and compell'd by need;
And have, at least, their precedent to plead.
The Critic else proceeds without remorse,
Seizes your fame, and puts his laws in force.

I know there are, to whose presumptuous thoughts
Whose freer beauties, ev'n in them, seem faults.

elle-même une règle. Pégase alors peut hardiment, pour prendre un chemin plus court, s'écarter de la route battue. De grands Génies peuvent quelquefois violer les règles avec succès ; s'élever jusqu'à des fautes que les vrais Critiques n'osent corriger ; s'éloigner des limites vulgaires avec un beau désordre ; & franchissant les barrières du jugement, aller droit au cœur par une grace que l'Art ne peut atteindre, & qui, d'un seul coup, en remplit toutes les fins. C'est ainsi que dans une perspective, l'œil se trouve agréablement frappé par des objets qui ne sont point dans l'ordre ordinaire de la Nature, par un roc informe, par un précipice effrayant. Mais dans ces occasions même, la Poésie exige une certaine retenue ; elle veut de la discrétion jusque dans le délire. Quoique les Anciens aient transgressé leurs propres règles, (tels que des Rois qui se dispensent des loix qu'ils ont faites) Modernes, soyez réservés : si vous enfreignez la loi, n'en violez jamais l'objet ; ne le faites que rarement & par nécessité ; ayez au moins leur exemple à alléguer : sinon, le Critique procède impitoyablement contre vos Écrits ; il saisit votre réputation, & met ses loix en vigueur.

Je fais qu'il est des Esprits présomptueux, qui regardent, dans les Anciens mêmes, ces heureuses

Some figures monstrous and mis-shap'd appear,
Consider'd singly, or beheld too near,
Which, but proportion'd to their light, or place,
Due distance reconciles to form and grace.
A prudent chief not always must display
His pow'rs, in equal ranks, and fair array,
But with th' occasion and the place comply,
Conceal his force, nay seem sometimes to fly.
Those oft are stratagems which errors seem,
Nor is it Homer nods, but we that dream.

Still green with bays each ancient Altar stands,
Above the reach of sacrilegious hands;
Secure from Flames, from Envy's fiercer rage,
Destructive War, and all involving Age.
See from each clime the learn'd their incense bring!
Hear, in all tongues consenting Pæans ring!
In praise so just let ev'ry voice be join'd,
And fill the gen'ral chorus of mankind.
Hail; Bards triumphant! born in happier days;
Immortal heirs of universal praise!

libertés comme des défauts. Des figures qui ne sont faites que pour un certain jour & une certaine place, envisagées séparément ou de trop près, paroissent irrégulières & monstrueuses; mais si on les considère dans leur point de vue, une distance proportionnée les reconcilie avec la régularité & les graces. Un Général prudent ne doit pas toujours ranger son armée sur des lignes égales, & déployer généralement toutes ses troupes en ordre de bataille; mais il doit s'accommoder au terrain, aux circonstances; cacher ses forces, & quelquefois même faire semblant de fuir. Ce qui paroît une faute, peut n'être qu'un stratagème; souvent ce n'est point Homère qui dort, c'est son Lecteur qui rêve.

Les lauriers qui ornent les Autels des Anciens conservent encore leur verdure, préservés de l'atteinte des mains sacrilèges, respectés par les flammes, par la rage encore plus cruelle de l'envie, par la guerre qui détruit tout, & par les siècles de la plus profonde ignorance. Voyez les Savans de tous les climats y apporter le tribut de leur encens; écoutez leurs louanges chantées en toutes les langues. Que toutes les voix s'unissent en leur honneur; & que l'Univers entier, formant un chœur général, répète de si justes éloges. O Poètes triom-

Whose honours with increase of ages grow,
As streams roll down, enlarging as they flow;
Nations unborn your mighty names shall found,
And worlds applaud that must not yet be found!
O may some spark of your celestial fire,
The last, the meanest of your sons inspire.
(That on weak wings, from far, pursues your flights;
Glow while he reads, but trembles as he writes)
To teach vain Wits a science little known,
To admire superior sense, and doubt their own!



phans , nés dans de plus heureux jours , immortels héritiers d'une gloire universelle , semblables à des fleuves qui s'accroissent dans leur cours , vos honneurs s'augmentent avec le nombre des années ! des Nations à naître feront retentir vos noms glorieux ; des Mondes à découvrir vous consacreront leurs applaudissemens. O puisse une étincelle de votre feu céleste , inspirer le dernier , le moindre de vos Nourrissons , qui d'une âle foible fuit de loin votre vol rapide , & dont l'esprit en feu lorsqu'il vous lit , tremble lorsqu'il faut écrire ! Qu'instruit par vous , j'apprenne aux Esprits vains & présomptueux la science peu commune d'admirer la supériorité du mérite , & de se défier de ses propres lumières.



P A R T I I.

OF all the causes which conspire to blind
Man's erring judgment, and misguide the mind,
What the weak head with strongest bias rules,
Is Pride, the never-failing vice of fools.
Whatever Nature has in worth deny'd,
She give in large recruits of needful Pride;
For as in bodies, thus in souls, we find
What wants in blood and spirits, swell'd with wind:
Pride, where Wit fails, steps in to our defence,
And fills up all the mighty Void of sense.
If once right reason drives that cloud away,
Truth breaks upon us with resistless day.
Trust not yourself; but your defects to know,
Make use of every friend — and every foe.

A little learning is a dang'rous thing;
Drink deep, or taste not the Pierian spring:
There shallow draughts intoxicate the brain,
And drinking largely sobers us again.





C. P. Maudslayi sculp.

578

Ingouf Junior sculp.

Le vainqueur du monde est lui-même subjugué
par le pouvoir de l'harmonie.

SECONDE PARTIE.

DE toutes les causes qui conspirent à aveugler le jugement & à égarer l'esprit, celle qui entraîne un foible génie avec le plus de force, c'est la Vanité, le foible des Sots. Ce que la Nature leur refusa en mérite, elle le suppléa libéralement par le renfort d'une vanité secourable. Il en est de l'ame comme du corps; ce qui est vuide de sang & d'esprits, est gonflé de vent. Où l'esprit manque, la suffisance vient au secours; & le vuide de sens, ce grand vuide, se trouve entièrement rempli. Mais quand une fois la raison désabusée vient à dissiper ce nuage, la vérité perce & répand un jour auquel on ne peut résister. Ne vous fiez point à vous-même; & pour connoître vos défauts, ne dédaignez de faire usage d'aucun Ami, ni d'aucun Ennemi.

Un savoir médiocre est une chose dangereuse: il faut boire à pleine coupe à la fontaine d'Hypocrène, ou n'y point boire du tout; de petits coups brouillent le cerveau; & la raison ne revient qu'en buvant à grands traits. Enflammé d'abord par l'at-

Fir'd at first sight with what the Muse imparts,
In fearless youth we tempt the heights of Arts,
While from the bounded level of our mind,
Short views we take, nor see the lengths behind;
But more advanc'd, behold with strange surprize
New distant scenes of endless science rise!
So pleas'd at first the tow'ring Alps we try,
Mount o'er the vales, and seem to tread the sky,
Th' eternal snows appear already past,
And the first clouds and mountains seem the last:
But, those attain'd, we tremble to survey
The growing labours of the lengthen'd way,
Th' increasing prospect tires our wand'ring eyes,
Hills peep o'er hills, and Alps on Alps arise!

A perfect Judge will read each work of Wit
With the same spirit that its author writ:
Survey the Whole, nor seek slight faults to find
Where nature moves, and rapture warms the mind;
Nor lose for that malignant dull delight,
The gen'rous pleasure to be charm'd with wit.
But in such lays as neither ebb nor flow,
Correctly cold, and regularly low,

trait des Muses , un jeune téméraire attente au sublime de l'art : sa vue bornée dans une sphère étroite , n'apperçoit point , du niveau de son esprit , la distance qui est au-delà ; mais à mesure qu'il avance , les sciences lui découvrent avec surprise de nouvelles scènes qui s'élèvent dans un éloignement sans fin. C'est ainsi que , charmé à la première vue , le Voyageur entreprend de gagner la cime des Alpes ; il franchit les vallées , & semble vouloir escalader les Cieux ; les neiges éternelles lui paroissent déjà passées ; les premiers nuages , les premières montagnes lui semblent les dernières ; mais les a-t-il atteintes , il tremble à la vue d'une carrière qui s'allonge & d'un travail qui s'accroît ; ses yeux errans se lassent d'une perspective qui s'étend de plus en plus ; les montagnes entassées se multiplient ; & de nouvelles Alpes renaissent.

Un vrai Critique lit un Ouvrage dans le même esprit que l'Auteur l'a composé ; il envisage le tout ; il ne s'étudie point à relever de petites fautes , lorsque l'ame est émue par la Nature , & qu'elle est échauffée par des beautés ravissantes ; il ne sacrifie point au plaisir insipide d'une malignité mordante le plaisir généreux d'être charmé d'un Ouvrage d'esprit. On ne peut , il est vrai , rien blâmer dans ces Poésies languissantes , qui coulent comme

That shunning faults, one quiet tenour keep ;
We cannot blame indeed—but we may sleep.
In Wit, as Nature, what affects our hearts
Is not th' exactness of peculiar parts ;
'Tis not a lip, or eye, we beauty call,
But the joint force and full result of all.
Thus when we view some well-proportion'd dome,
(The world's just wonder, and ev'n thine, O Rome!)
No single parts unequally surprize,
All comes united to th' admiring eyes ;
No monstrous height, or breadth, or length appear ;
The World at once is bold, and regular.

Whoever thinks a faultless piece to see,
Thinks what ne'er was, nor is, nor e'er shall be.
In ev'ry work regard the writer's End,
Since none can compass more than they intend ;
And if the means be just, the conduct true,
Applause, in spite of trivial faults, is due.

des eaux sans flux ni reflux , exemptes de fautes , toujours égales , correctement froides , & rampantes avec régularité ; on ne peut rien blâmer ; mais on peut dormir. Dans les Ouvrages d'esprit , comme dans ceux de la Nature , ce n'est point la régularité de quelques parties détachées qui touche le cœur. Une belle lèvre , ou de beaux yeux , ne font point ce qui s'appelle une Beauté ; mais c'est la force réunie & le résultat complet du tout. De même , lorsqu'on voit ce Dôme si bien proportionné , (digne objet de l'admiration du monde , digne même de la tienne , ô superbe Rome !) des parties détachées n'excitent point une admiration inégale ; le tout ensemble se présente aux yeux du Spectateur étonné : rien de choquant dans la hauteur , la longueur & la largeur : le tout est à la fois hardi & régulier (1).

Qui voudroit une Pièce sans défauts , voudroit ce qui n'a point été , ce qui n'est point , & ce qui ne fera jamais. En tout Ouvrage regardez le but de l'Auteur ; car on ne peut y trouver plus qu'il n'y a voulu mettre ; & si les moyens sont bons , & que la conduite soit exacte , il mérite des applaudissemens , au mépris de quelques fautes légères.

(1) Le Dôme de l'Église de S. Pierre de Rome.

As men of breeding, sometimes men of wit,
T' avoid great errors, must the less commit:
Neglect the rules each verbal Critic lays,
For not to know some trifles, is a praise.
Most Critics, fond of some subservient art,
Still make the Whole depend upon a Part:
They talk of principles, but notions prize,
And all to one lov'd Folly sacrifice.

Once on a time, La Mancha's Knight, they say,
A certain Bard encount'ring on the way,
Discours'd in terms as just, with looks as sage,
As e'er could Dennis, of the Grecian stage;
Concluding all were desp'rate fots and fools,
Who durst depart from Aristotle's rules.
Our Author happy in a judge so nice,
Produc'd his Play, and begg'd the Knight's advice;
Made him observe the subject and the plot,
The manners, passions, unities; what not?
All which, exact to rule, were brought about,
Were but a combat in the lists left out.

L'homme d'esprit, ainsi que l'homme du monde, doit quelquefois commettre de petites fautes, pour en éviter de grandes. Négligez les règles qu'imposent des Critiques épilogueurs ; il est glorieux d'ignorer de certaines bagatelles. La plupart des Critiques amoureux d'une Beauté subalterne, font dépendre le tout d'une partie ; ils parlent de principes ; mais ils leur substituent des idées superficielles ; & préoccupés de leurs notions, ils sacrifient tout à quelque Chimère favorite.

On dit qu'un jour le Chevalier de la Manche rencontrant un Poète en son chemin, discourut des règles du Théâtre dans des termes aussi justes, d'un air aussi sensé, que Dennis l'auroit pu faire (1) ; décidant que tous ceux qui osoient s'éloigner des règles d'Aristote, étoient des fous & des fots achevés. Notre Poète, heureux d'avoir rencontré un juge si habile, tire sa Pièce, & le prie de lui dire son avis. Il lui en fait remarquer le sujet & l'intrigue, les caractères, les passions, les différentes unités, tout ; & le tout étoit exactement conforme aux règles : mais il y avoit un combat en champ clos, qui n'étoit point représenté sur le théâtre : » Com-

(1) Dennis, Poète & Critique Anglois, jugeoit avec chaleur, & écrivoit avec froideur. Il est cité ici par dérision.

„ What leave the Combat out ? „ Exclaims the Knigl
 Yes , or we must renounce the Stagirite.

„ Not so by Heav'n „ (he answers in a rage)

„ Knights , squires , and steeds , must enter on the stage „
 So vast a throng the stage can ne'er contain.

„ Then build a new , or act it in a plain „.

Thus Critics of less judgment than caprice ,
 Curious not knowing , not exact but nice ,
 From short Ideas ; and offend in arts
 (As most in manners) by a love to parts.

Some to Conceit alone their taste confine ,
 And glitt'ring thoughts struck out at ev'ry line ;
 Pleas'd with a work where nothing's just or fit ;
 One glaring Chaos and wild heap of wit.
 Poets , like painters , thus , unskill'd to trace
 The naked nature and the living grace ,
 With gold and jewels cover ev'ry part ,
 And hide with ornaments their want of art.
 True wit is Nature to advantage dress'd ;
 What oft was thought , but ne'er so well express'd ;

„ ment ,

» ment , (s'écrie le Chevalier de la Manche) sup-
» primer un combat ? » Assurément il faut renon-
cer aux règles du Philosophe Grec. » Non , de par
» le ciel , (répond-il en fureur) Chevaliers , Écuyers ,
» Courriers , tous doivent figurer sur la scène ». Le
Théâtre ne fauroit les contenir. » Bâtiſſez-en donc
» un nouveau ; ou représentez en plaine cam-
» pagne ».

Voilà les Critiques ! Plus de caprice que de juge-
ment ; curieux & non connoisseurs , pointilleux &
non exacts , ils se forment de petites idées ; & ils
pèchent contre l'art ; ainsi que la plupart des gens
contre la politesse , par trop d'attachement pour
les minuties.

Quelques-uns bornent leur goût aux *Concetti* ;
chaque vers doit frapper par quelque trait qui pé-
tille ; ils sont charmés d'un Ouvrage où il n'y a
rien de juste , où tout est déplacé : amas bizarre
& cahos éblouissant d'esprit & de pointes. Ces
Poètes ressemblent à ces Artistes , qui incapables de
peindre le nud , & de tracer les graces vives de la
simple nature, la chargent d'or & de joyaux , & sous
ces ornemens ambitieux cachent leur manque de
talent. Le vrai bel-esprit n'est que la nature mise
à son avantage ; ce qui a été souvent pensé , mais
ce qui ne fut jamais si bien exprimé ; un trait dont

Something, whose truth convinc'd at sight we find,
That gives us back the image of our mind.
As shades more sweetly recommend the light,
So modest plainness sets off sprightly wit.
For works may have more wit than does 'em good,
As bodies perish thro' excess of blood.

Others for Language all their care express,
And value books, as women men, for dress:
Their praise is still, — the Style is excellent;
The Sense, they humbly take upon content.
Words are like leaves; and where they most abound,
Much fruit of sense beneath is rarely found:
False eloquence, like the prismatic glass,
Its gaudy colours spreads on ev'ry place;
The face of Nature we no more survey,
All glares alike, without distinction gay:
But true Expression, like th' unchanging sun,
Clears and improves whate'er it shines upon,
It gilds all objects, but it alters none.
Expression is the dress of thought, and still
Appears more decent, as more suitable;



la vérité porte sa preuve à la première vue, & qui nous retrace l'image de nos propres pensées. Comme les ombres relèvent avec douceur l'éclat de la lumière, de même une modeste simplicité donne du relief à la vivacité de l'esprit : car il peut y avoir dans un Ouvrage plus d'esprit qu'il n'en faut pour qu'il soit bon, ainsi qu'un corps peut périr par réplétion de sang.

Quelques autres n'ont pour objet de leurs soins, que le style ; ils apprécient un Livre, comme les femmes apprécient un homme, par l'ajustement. Leur éloge est toujours le même. » Le style en est » excellent ». Quant au sens, ils supposent avec humilité qu'il est fort bon. Comme on ne trouve d'ordinaire que peu de fruit sur un arbre abondamment couvert de feuilles, de même on trouve rarement beaucoup de sens sous beaucoup de mots. La fausse éloquence, semblable au prisme de verre, répand ses couleurs fastueuses sur toute sorte d'objets ; on n'apperçoit plus la face de la nature ; tout paroît également vif ; tout reluit sans distinction. La véritable éloquence est comme le Soleil qui répand un jour fidèle & lumineux sur les objets qu'il éclaire ; il les embellit & les dore, pour ainsi dire ; mais il ne les altère point. L'expression est l'habillement de la pensée ; elle n'est décente qu'au-

A vile conceit in pompous words express'd
Is like a clown in regal purple dress'd ;
For diff'rent styles with diff'rent subjects sort,
As sev'ral garbs with country, town, and court.
Some by old words to fame have made pretence,
Ancients in phrase, meer moderns in their sense ;
Such labour'd nothings, in so strange a style,
Amaze th' unlearn'd, and make the learned smile.
Unlucky, as Fungoso in the Play,
These sparks with aukward vanity display
What the fine gentleman wore yesterday ;
And but so mimic antient wits at best,
As apes our grandfires, in their doublets dress'd.
In words, as fashions, the same rule will hold ;
Alike fantastick, if too new, or old :
Be not the first by whom the new are try'd,
Nor yet the last to lay the old aside.

But most by Numbers judge a Poet's song,
And smooth or rough, with them, is right or wrong :

tant qu'elle est bien assortie. Une pensée basse exprimée en termes pompeux , ressemble à un payfan revêtu de la Pourpre Royale ; car différens styles s'assortissent avec différens sujets , ainsi qu'il y a différens habits pour la Campagne , la Ville , & la Cour. Il y en a qui prétendent à la gloire par un assemblage de vieux mots ; anciens pour la phrase , & modernes pour le sens. Des riens étudiés , d'un style si étrange , étonnent les Ignorans & font rire les Savans. C'est avec aussi peu de succès que le *Fungoso* de la Comédie (1) , que la vanité grossière de ces Précieux affectés se pare des habits que les gens du Bel-air viennent de quitter. Ils ne ressemblent aux esprits de l'ancien tems , que comme des singes en pourpoint ressembleroient à nos Grands-pères. C'est la même règle pour les mots , que pour les modes : ce qui est trop nouveau ou trop ancien , est également ridicule. On ne doit être ni des premiers à suivre l'un , ni des derniers à quitter l'autre.

Mais la plupart jugent d'un Poème par la ca-

(1) C'est le nom d'un Personnage d'une Comédie de Ben-Jonhson , qui , pour me servir des termes de cet Auteur même , suivoit la mode comme un Espion , toujours d'un pas en arrière , attrapant régulièrement celle que l'on quittoit.

In the bright Muse tho' thousand charms conspire,
 Her voice is all these tuneful fools admire;
 Who haunt Parnassus but to please their ear,
 Not mend their minds; as some to Church repair,
 Not for the doctrine, but the music there. }
 These equal syllables alone require,
 Tho' oft the ear the open vowels tire;
 While expletives their feeble aid do join;
 And ten low words oft creep in one dull line;
 While they ring round the same unvary'd chimes;
 With sure returns of still expected rhymes;
 Where-e'er you find "the cooling western breeze,"
 In the next line, it "whispers thro' the trees:"
 In crystal streams "with pleasing murmurs creep,"
 The reader's threaten'd (not in vain) with "sleep:"
 Then, at the last and only couplet fraught
 With some unmeaning thing they call a thought,
 A needless Alexandrine ends the song,
 That, like a wounded snake, drags its slow length along.

dence ; il n'est bon ou mauvais , qu'autant que le vers est dur ou coulant. Quoique mille charmes se réunissent en une Muse brillante , un sot épris de l'harmonie n'en admire que la voix. C'est le plaisir de l'ouïe & non l'envie de se former l'esprit ; qui l'attire au Parnasse , semblable à ceux qui ne fréquentent les Temples , que pour la musique & non pour l'instruction. Esclaves d'une mesure égale & uniforme , il y en a qui ne s'attachent , dans un vers , qu'au nombre exact des syllabes , tandis que d'ailleurs l'oreille peu ménagée est harassée de voyelles qui s'entre-heurtent , tandis que des explétifs viennent prêtant l'appui de leur foible secours ;

Que dix mots bas font un sot vers qui rampe ;

& que l'on est rebattu du bourdonnement d'une monotonie périodique , dont le retour assuré est une rime constamment attendue. Dès que l'on trouve dans un vers l'haleine rafraîchissante des Zéphirs , le suivant fait entendre , au travers des feuillages , leurs tendres soupirs. Au murmure agréable d'un ruisseau crystallin que le Poète fait gazouiller , le Lecteur est menacé , & non envain , de sommeiller. Enfin ,

Tel qu'un serpent blessé qui se traîne avec peine ,
un vers Alexandrin & déplacé termine la dernière

Leave such to tune their own dull rhymes, and know
What's roundly smooth, or languishingly flow;
And praise the easy vigour of a line,
Where Denham's strength, and Waller's sweetness join.
True ease in writing comes from art, not chance,
As those move easiest who have learn'd to dance.
'Tis not enough no harshness gives offence,
The sound must seem an Echo to the sense:
Soft is the strain when Zephyr gently blows,
And the smooth stream in smoother numbers flows;
But when loud surges lash the sounding shore:
The hoarse, rough verse should like the torrent roar.
When Ajax strives some rock's vast weight to throw,
The line too labours, and the words move slow:
Not so, when swift Camilla scours the plain,
Flies o'er th' unbending corn, and skims along the main.

stance, & la feule où il y ait quelque pointe frivole qu'on qualifie de belle pensée. Laissons à ces Versificateurs le soin de rimer avec mélodie leurs insipides vers, & de distinguer un son moëlleux d'avec celui qui est languissamment lent. Réservons nos éloges à l'agréable vigueur d'une Poésie qui réunit la force de Denham & la douceur de Waller (1). Ecrire d'un bon style aisé est l'effet, non du hasard, mais de l'art, ainsi que l'on acquiert par la danse des mouvemens plus naturels & plus libres. Ce n'est point assez de ne blesser par aucune rudesse; le son doit paroître l'écho du sens qu'il exprime. La douce haleine du Zéphir doit se faire sentir dans un vers encore plus doux; & le cours d'un ruisseau doit se trouver dans un style encore plus coulant. Mais quand les vagues courroucées se brisant contre le rivage, le font retentir de leurs mugissemens, la Poésie rude & rauque, telle qu'un torrent, doit bruire avec effroi. Quand Ajax s'efforce de lancer une pierre d'une vaste masse, ses efforts doivent peiner le vers, & en retarder la marche pesante. Le style au contraire aisé, léger & vif, doit hâter la vitesse de Camille qui vole au

(1) Deux Poètes Anglois fort estimés, qui vivoient du tems de Charles II.

Hear how Timotheus' vary'd lays surprize,
And bid alternate passions fall and rise!
While at each change, the son of Libyan Jove
Now burns with glory, and then melts with love;
Now his fierce eyes with sparkling fury glow,
Now sighs steal out, and tears begin to flow:
Persians and Greeks like turns of nature found,
And the world's victor stood subdu'd by Sound!
The pow'r of Music all our hearts allow,
And what Thimotheus was, is Dryden now.

Avoid Extremes; and shun the fault of such;
Who still are pleas'd too little or too much,

travers des plaines & sur la mer, sans courber les épis & sans effleurer les ondes. Écoutez le fameux Timothée ; & surpris de la variété de ses sons, voyez-le commander aux Passions, les irriter & les calmer tour à tour. Le Fils de Jupiter Libyen (1), sensible à toutes les différentes impressions de ses accens, est alternativement enflammé par la gloire & attendri par l'amour ; ses yeux terribles s'allument en ce moment d'une fureur étincelante ; & dans le moment suivant il lui échappe des soupirs ; il laisse couler des pleurs. Effets de la nature, qu'éprouvent également les Grecs & les Perses : le vainqueur du Monde est lui-même subjugué par la puissance de l'harmonie : tous nos cœurs rendent hommage au pouvoir de la Musique ; & ce que Timothée fut autrefois, Dryden l'est aujourd'hui (2).

Évitez-les extrêmes, & fuyez le défaut de ceux

(1) Alexandre le Grand.

(2) Pope fait allusion à une Cantate, intitulée, *Fête d'Alexandre*, ou *Le Pouvoir de la Musique*. C'est une des plus belles Pièces d'un des plus grands Poètes d'Angleterre. Dryden, qui en est l'Auteur, y introduit Timothée chantant devant Alexandre. C'étoit un fameux Musicien Grec, qui vivoit sous le règne de ce Prince, le Conquérant de l'Asie & l'Amant de Roxane, également sensible aux impressions de la gloire & de l'amour ; le jouet de ces deux passions.

At ev'ry trifle scorn to take offence,
That always shews great pride, or little sense:
Those heads, as stomachs, are not sure the best,
Which nauseate all, and nothing can digest.
Yet let not each gay Turn thy rapture move;
For fools admire, but men of sense approve:
As things seem large which we thro' mists descry,
Dulness is ever apt to magnify.

Some foreign writers, some our own despise;
The Ancients only, or the Moderns prize.
Thus Wit, like Faith, by each man is apply'd
To one small sect, and all are damn'd beside.
Meanly they seek the blessing to confine,
And force that sun but on a part to shine,
Which not alone the southern wit sublimed,
But ripens spirits in cold northern climes;
Which from the first has shone on ages past,
Enlights the present, and shall warm the last;
Tho' each may feel encreases and decays,

dont le goût trop facile ou trop difficile , approuve ou désapprouve tout. S'offenser des moindres bagatelles , est toujours une marque de beaucoup de vanité , ou de peu de sens. Il en est du cerveau comme de l'estomac ; celui qui est dégoûté de tout , & qui ne peut rien digérer , n'est point des meilleurs. Cependant ne tombez point en extase pour une heureuse faillie ; le sot admire ; l'homme de sens approuve. La stupidité porte toujours à exagérer ; c'est comme un brouillard , au travers duquel les objets que l'on apperçoit , paroissent plus grands qu'ils ne sont.

Il y en a qui méprisent les Auteurs François ; il y en a qui méprisent les nôtres. Quelques-uns n'estiment que les Anciens ; d'autres n'estiment que les Modernes. On traite l'esprit comme la Foi ; tout Sectaire s' imagine être le seul qui la possède , & croit que tout le reste est réprouvé. Le génie étroit d'un Critique partial voudroit mettre des bornes aux faveurs du Ciel , & forcer le Soleil à ne luire que sur une partie du Monde ; ce Soleil qui non-seulement subtilise les Esprits dans les climats brûlans du Sud , mais qui les mûrit aussi dans les climats glacés du Nord ; qui depuis le commencement a brillé sur tous les âges passés , qui éclaire l'âge présent , & qui échauffera l'âge

And see now clearer and now darker days.
Regard not then if Wit be old or new,
But blame the false, and value still the true.

Some ne'er advance a Judgment of their own,
But catch the spreading notion of the Town;
They reason and conclude by precedent,
And own stale nonsense which they ne'er invent.
Some judge of authors names, not works, and then
Nor praise nor blame the writings, but the men.
Of all this servile herd, the worst is he
That in proud dulness joins with Quality.
A constant Critic at the great man's board,
To fetch and carry nonsense for my Lord.
What woful stuff this madrigal would be,
In some starv'd hackney sonneteer, or me?
But let a Lord once own the happy lines;
How the wit brightens! how the style refines!
Before his sacred name flies ev'ry fault,
And each exalted stanza teems with thought!
The Vulgar thus through Imitation err;
As oft the Learn'd by being singular;

futur , quoiqu'il ait à la vérité ses accroissements & ses déclin , qu'il y ait des jours plus clairs & des jours plus obscurs. Ne vous attachez donc point à ce qui est ancien ou moderne ; mais blâmez tout ce qui est dans le faux ; estimez tout ce qui est dans le vrai.

On en voit qui ne produisent jamais un jugement de leur fond ; mais ils étudient l'opinion courante & la faussent. Ils ne raisonnent & ne décident que par imitation ; & ils étalent des absurdités qu'ils n'inventèrent jamais. D'autres ne jugent d'un Ouvrage que par le nom de l'Auteur : ce n'est point le livre , c'est l'homme qu'ils louent ou qu'ils blâment. De toute cette engeance servile , le plus méprisable est celui qu'une fière stupidité porte à s'attacher aux Gens de qualité. Critique assidu à la table des Grands , il va à la quête de toutes les sottises , & les rapporte à Mylord. O que tel Madrigal , s'il étoit de quelque pauvre Poète ou de moi , feroit pitoyable ! mais si quelque Mylord se déclare le père de cette heureuse production , qu'elle pétille d'esprit ! Que le style en est poli ! A son nom sacré les fautes s'évanouissent ; & chaque vers exalté enfante quelque pensée nouvelle.

C'est ainsi que l'esprit d'imitation entraîne le Vulgaire dans l'erreur , de même que souvent l'es-

So much they scorn the croud, that if the throng
By chance go right, they purposely go wrong :
So Schismatics the plain believers quit,
And are but damn'd for having too much wit.

Some praise at morning what they blame at night;
But always think the last opinion right.
A Muse by these is like a mistress us'd,
This hour she's idoliz'd, the next abus'd;
While their weak heads like towns unfortify'd,
'Twixt sense and nonsense daily change their side.
Ask them the cause; they're wiser still, they say!
And still to-morrow's wiser than to-day.
We think our fathers fools; so wise we grow;
Our wiser sons, no doubt, will think us so.
Once School-divines this zealous isle o'erspread;
Who knew most Sentences, was deepest read;
Faith, Gospel, all, seem'd made to be disputed,
And none had sense enough to be confuted:
Scotists and Thomists, now, in peace remain,
Amidst their kindred cobwebs in Duck-lane.
If Faith itself has different dresses worn,

prit de singularité y conduit les Savans. Ils méprisent la multitude , au point que si par hasard elle va droit , ils iront de travers de dessein prémédité. Ce sont des Schismatiques , qui aiment à s'écarter des stupides Croyans , & qui seront damnés pour avoir eu trop d'esprit.

Il en est d'autres qui blâment le soir ce qu'ils ont loué le matin ; ils pensent que leur dernière opinion est toujours la meilleure. Ils traitent les Muses comme l'on traite une Maîtresse , idolâtrée en ce moment , outragée dans l'autre. Leur foible cerveau , semblable à une place ouverte , est alternativement occupé par le bon-sens & par l'absurdité. Demandez-leur quelle en est la raison , ils vous diront qu'ils sont devenus plus habiles ; & demain ils le seront encore plus qu'aujourd'hui. Nous le devenons au point , que nous croyons que nos Ancêtres étoient des Sots ; mais n'en doutons point , nos petits-neveux plus habiles encore , nous traiteront de même. Autrefois cette Isle zélée fourmilloit de Théologiens Scholastiques ; celui qui favoit le plus de sentences , étoit le plus *érudit*. La Foi , l'Évangile , tout paroissoit n'être fait que pour servir de matière à la dispute ; & personne n'avoit assez de raison pour avoir tort. A présent les Ouvrages des

What wonder modes in Wit should take their turn ?
Oft, leaving what is natural and fit,
The current folly proves the ready wit ;
And authors think their reputation safe,
Which lives as long as fools are pleas'd to laugh,

Some valuing those of their own fide or mind,
Still make themselves the measure of mankind :
Fondly we think we honour merit then,
When we but praise ourselves in other men.
Parties in Wit attend on those of State,
And public faction doubles private hate.

Scotistes & des Thomistes (1) reposent en paix dans Duck-lane (2), au milieu des toiles d'araignées, tissus de même nature, plus subtils que solides (3). Si la Religion elle-même a été assujettie à différentes modes; doit-il paroître étonnant que l'esprit effuie les mêmes vicissitudes? Souvent on dédaigne ce qui est naturel & propre au sujet: la folie courante est ce qui fait l'Homme d'esprit; & les Auteurs sont satisfaits d'une réputation qui dure aussi long-tems qu'il plaît aux Sots de rire.

Plusieurs n'estiment que les Ecrivains de leur parti & de leur sentiment: ils se font la mesure du genre-humain. Épris d'eux-mêmes, ils croient honorer le mérite, lorsque ce n'est que leur panegyrique qu'ils font dans la personne des autres. Les partis qui divisent l'Etat, infestent aussi la Littérature; & les factions publiques redoublent les haines particulières. L'Orgueil, la Malice, l'En-

(1) C'étoient deux Partis fameux parmi les Scholastiques; ils ont eu de longues & de violentes disputes sur la Conception immaculée de la Vierge, & sur d'autres sujets Théologiques.

(2) C'est une rue de Londres, où l'on vendoit autrefois des bouquins.

(3) Il y a dans l'Original, *tissus apparentés*: comme cette figure n'est point du génie de notre Langue, j'y ai substitué ce qui m'en a paru être le commentaire naturel.

Pride, Malice, Folly, against Dryden rose,
In various shapes of Parsons, Critics, Beaus;
But sense surviv'd when merry jests were past;
For rising merit will buoy up at last.
Might he return, and bless once more our eyes;
New Blackmores and new Milbourns must arise:
Nay should great Homer lift his awful head,
Zoilus again would start up from the dead.
Envy will merit, as its shade pursue;
But like a shadow, proves the Substance true:
For envy'd Wit, like Sol eclips'd, makes known
Th' opposing body's grossness, not its own.
When first that sun too pow'ful beams dispays,
It draws up vapours which obscure its rays;
But ev'n those clouds at last adorn its way,

vie, la Folie, sous différentes formes d'Ecclésiastique, de Critique & de Petit-maître, s'élevèrent contre Dryden; mais les plaisanteries passent; & le bon-sens leur survivant reprend son juste empire; car tout mérite supérieur se relève enfin de lui-même. Si Dryden pouvoit retourner à la vie, (ah que nos yeux ne peuvent-ils avoir le bonheur de l'envisager encore une fois!) il s'élèveroit de nouveaux Blackmores & de nouveaux Milbournes (1): si le grand Homère même sortant du tombeau montreroit sa tête respectable, Zoïle quittant le séjour des ombres reparoitroit de nouveau. L'Envie fuit le mérite, comme l'ombre fuit le corps; mais ainsi que l'ombre, elle est l'effet d'une substance dont elle prouve la réalité: car le vrai mérite est comme le Soleil obscurci par une éclipse; il ne fait connoître de grossièreté, que celle du corps qui l'obscurcit. Lorsqu'au commencement de sa course il darde des rayons trop puissans, il élève des vapeurs qui obscurcissent son éclat; mais ces mêmes nuages embellissent à la fin sa carrière; ils renvoient de

(1) Milbourne a attaqué Dryden; Blackmore a attaqué Dryden & Pope: mais tout ce qu'ils ont dit, n'a ni diminué la réputation de ceux qu'ils attaquoient, ni augmenté celle de leurs propres Ouvrages.

Reflect new glories and augment the day.

Be thou the first true merit to befriend ;

His praise is lost , who stays 'till all commend.

Short its the date , alas , of modern rhymes ,

And 'tis but just to let them live betimes.

No longer now that golden age appears ,

When Patriarch-wits surviv'd a thousand years :

Now length of Fame (our second life) is lost ,

And bare threescore is all ev'n that can boast ;

Our sons their father's failing language see ,

And such as Chaucer is , shall Dryden be.

So when the faithful pencil has design'd

Some bright Idea of the master's mind ,

Where a new world leaps out at his command ,

And ready Nature waits upon his band :

nouveaux rayons ; ils augmentent la splendeur du jour.

Soyez le premier à vous déclarer pour le vrai mérite : on perd le prix de son suffrage quand on ne loue qu'après les autres. Un court espace de tems, hélas ! met fin à la vie des Poésies modernes ; il est donc juste de les faire vivre de bonne heure. L'âge d'or n'est plus ; cet âge patriarchal , où les Beaux-esprits pouvoient survivre à mille ans : la réputation (notre seconde vie) passe promptement ; & douze lustres font le plus long terme dont on puisse se flatter. Nos fils voyent déchoir le langage de leurs Pères ; & ce que Chaucer est pour nous , Dryden le fera pour eux (1). De même , lorsqu'un grand Maître tirant de son esprit quelque belle idée , & la traçant d'un pinceau fidèle , fait à son gré paroître un Monde nouveau ; lorsque la nature docile obéit à sa main savante ; que des couleurs

(1) On peut appeller Chaucer le Père des Poètes Anglois. Il vivoit dans le XIV. siècle. Ses expressions sont si vieilles , qu'il n'y a que peu de personnes qui puissent l'entendre. Il a décrit dans les Contes de ses Pèlerins de Cantorbéry , les caractères , les mœurs & les vices de son tems. » Il suit la Nature par-tout ; jamais il ne la passe ; & sachant ce qu'il faut dire , il fait aussi où il faut s'arrêter. » C'est l'éloge qu'en fait Dryden.

When the ripe colours soften and unite,
And sweetly melt into just shade and light;
When mellowing years their full perfection give,
And each bold figure just begins to live,
The treach'rous colours the fair art betray,
And all the bright creation fades away!

Unhappy Wit, like most mistaken things,
Atones not for that envy which it brings.
In youth alone its empty praise we boast,
But soon the short liv'd vanity is lost:
Like some fair flow'r the early spring supplies,
That gayly blooms, but ev'n in blooming dies.
What is this Wit, which must our cares employ?
The owner's wife that other men enjoy;
Then most our trouble still when most admir'd,
And still the more we give, the more requir'd;
Whose fame with pains we guard, but lose with ease,
Sure some to vex, but never all to please;

moelleuses, agréablement fondues ensemble, s'unissent en formant un juste mélange d'ombres & de lumières ; que les années les adoucissant, les mûrissant pour ainsi dire, leur donnent leur entière perfection ; lorsque chaque figure, animée par des traits hardis, commence à prendre vie, les couleurs qui passent trahissent l'art & le talent de l'Ouvrier ; cette production, cette création si brillante, se flétrit & disparoît.

Malheureusement, il en est du bel-esprit comme de la plupart des choses dont on se fait une fausse idée ; elles excitent l'envie & n'en dédommagent point. Ce n'est que dans la jeunesse que l'on en tire vanité ; mais que cette vanité peu durable s'évanouit promptement ! Elle passe comme une fleur brillante que le Printems produit dans sa primeur ; elle fleurit avec éclat ; & en fleurissant elle se fane & périt. Qu'est-ce en effet que ce bel-esprit qui nous coûte tant de soins ? C'est avoir une jolie femme qui prostitue ses faveurs. Plus il est admiré, plus il cause d'embarras ; plus il donne, plus on exige de lui. On en acquiert la réputation avec beaucoup de peine ; on la perd aisément. On ne sauroit manquer de déplaire à quelques-uns ; & l'on ne peut jamais plaire à tous : celui qui se pique de bel-esprit, est précisément l'homme que les Mé-

'Tis what the vicious fear, the virtuous shun,
By fools 'tis hated, and by knaves undone!

 If Wit so much from Ign'rance undergo,
 Ah let not learning too commence its foe!
Of old, those met rewards who could excell,
And such were prais'd who but endeavour'd well:
Tho' triumphs were to gen'als only due,
Crowns were reserv'd to grace the soldiers too.
Now, they who reach Parnassus' lofty crown,
Employ their pains to spurn some others down;
And while self-love each jealous writer rules,
Contending wits become the sport of fools:
But still the worst with most regret commend,
For each ill Author is as bad a Friend.
To what base ends, and by what abject ways,
Are mortals urg'd thro' sacred lust of praise!
Ah ne'er so dire a thirst of glory boast,
Nor in the Critic let the Man be lost.
Good-nature and good sense must ever join;
To err is human, to forgive, divine.

chans redoutent , & que les gens de bien évitent ; les Sots le laissent ; & la plupart des Grands sont bien aises de le laisser mourir de faim.

Puisque le Bel-Esprit est si fort exposé aux traits de l'ignorance , qu'au moins le Savoir ne se déclare point son ennemi. Autrefois non-seulement quiconque excelloit étoit sûr d'être récompensé ; mais même un généreux effort n'étoit jamais sans quelque éloge. Quoique l'honneur du triomphe ne fût que pour les Généraux , il y avoit cependant des couronnes réservées pour les Soldats. Aujourd'hui ceux qui ont atteint le sommet du Parnasse , tâchent d'en précipiter les autres ; gouvernés par l'amour-propre , en proie à la jalousie , les Beaux-Esprits par leurs débats deviennent le jouet des Sots. N'allez pas non plus vous intéresser en faveur d'un méchant Ecrivain ; car d'ordinaire un mauvais Auteur est un mauvais Ami. De combien de vues basses , d'indignes moyens , l'insatiable soif de la louange ne rend-elle pas les Mortels coupables ? Ne vous faites point honneur d'être si âpres à la poursuite d'une vaine gloire ; que le Critique n'anéantisse point l'Homme ; le bon cœur & le bon-sens doivent être inséparables. Errer est l'appanage de la Nature humaine ; pardonner est une chose divine.

But if in noble minds some dregs remain
Not yet purg'd off, of spleen and four disdain;
Discharge that rage on more provoking crimes,
Nor fear a dearth in these flagitious times.
No pardon vile obscenity should find,
Tho' wit and art conspire to move your mind;
But Dulness with Obscenity must prove
As shameful sure as Impotence in love.
In the fat age of pleasure, wealth, and ease,
Sprung the rank weed, and thriv'd with large increase;
When love was all an easy Monarch's care;
Seldom at council, never in a war:
Jilts rul'd the state, and statesmen farces writ:
Nay wits had pensions, and young Lords had wit:
The Fair fate panting at a Courtier's play,
And not a Mask went unimprov'd away:
The modest fan was lifted up no more,
And Virgins smil'd at what they blush'd before;

Mais si une ame généreuse conserve encore quelque levain , si elle n'est point entièrement épurée de bile & d'aigreur , qu'elle déchaîne sa fureur contre des crimes plus dignes de son courroux , & qu'elle ne craigne point une disette de Sujets dans un siècle si corrompu. La vile obscénité ne doit point trouver d'indulgence , quels que puissent être les efforts réunis de l'Esprit & de l'Art pour plaire & pour émouvoir ; jointe à la grossièreté , elle est aussi honteuse que l'impuissance l'est en amour. C'est une ivraie qui a germé & qui s'est multipliée avec abondance dans le champ fertile du plaisir , des richesses & du repos , lorsque l'Amour faisoit tous les soins d'un Monarque indolent , rarement au Conseil , jamais à la Guerre. Les Courtisannes gouvernoient l'Etat ; & les Ministres composoient des farces ; les Beaux-Esprits avoient même des pensions ; & les jeunes Seigneurs avoient de l'esprit. A la représentation de la Pièce d'un Homme de Cour , le cœur des Belles palpitoit en liberté ; un Masque ne s'en retournoit point sans avoir appris quelque chose de nouveau (1) : l'éventail discret n'étoit plus ap-

(1) Sous Charles II. les Filles de joie alloient masquées aux Spectacles : son règne est fameux pour l'esprit & la débauche ;

The following licence of a Foreign reign
Did all the dregs of bold Socinus drain ;
Then unbelieving Priests reform'd the nation ,
And taught more pleasant methods of salvation ;
Where Heav'n's free subjects might their rights dispute ,
Left God himself should seem too absolute :
Pulpits their sacred satire learn'd to spare ,
And Vice admir'd to find a flatt'rer there !
Encourag'd thus , Wit's Titans brav'd the skies ,
And the press groan'd with licens'd blasphemies.
These monsters , Critics ! with your darts engage ,
Here point your thunder , and exhaust your rage !
Yet shun their fault , who , scandalously nice ,

pellé au secours de la modestie ; les Dames fourioient de ce qui les auroit autrefois fait rougir. Ensuite la licence d'un règne étranger inonda le Pays des opinions corrompues du hardi Socin. Des Prêtres sans foi réformèrent la Religion ; ils enseignèrent des méthodes plus agréables de se sauver ; la Créature en Sujet libre du Ciel , disputoit ses droits , de crainte que Dieu même ne parût un Souverain trop absolu. Les Chaires Sacrées épargnèrent leur sainte Satyre ; & le Vice fut surpris d'y trouver des Flatteurs. Encouragés par-là , des Esprits - forts , nouveaux Titans , bravèrent les Cieux ; & des volumes de blasphêmes autorisés firent gémir la Presse (1). Voilà , Critiques , les Monstres contre lesquels vous devez lancer vos traits , faire éclater vos tonnerres , épuiser votre rage. Évitez cependant de heurter le même écueil , vous qui , par une subtilité scandaleuse , voulez abso-

ce qui suit se rapporte à celui de Guillaume III , Prince d'Orange. L'esprit de liberté passa de la Politique jusques dans la Religion ; & il fut porté à l'excès : le Socianisme fit alors de grands progrès en Angleterre.

(1) Toute cette tirade prouve clairement , que l'Auteur auroit mieux aimé que Guillaume III fut resté en Hollande , & que la Religion Catholique , Apostolique & Romaine eût été rétablie en Angleterre.

144 ESSAY ON CRITICISM.

Will needs mistake an author into vice ;
All seems infected that th' infected spy ,
As all looks yellow to the jaundic'd eye.



lument interpréter mal un Auteur , afin de le trouver en défaut. Tout paroît infecté à celui qui l'est , de même que tout paroît jaune à l'œil ictérique (1).

(1) Terme de Médecine , qui se dit d'une personne qui a la jaunisse.



P A R T I I I.

LEARN then what Morals Critics ought to show,
For 'tis but half a Judge's task, to know.
'Tis not enough, taste, judgment, learning, join;
In all you speak, let truth and candour shine:
That not alone what to your sense is due
All may allow; but seek your friendship too.

Be silent always, when you doubt your sense;
And speak, tho' sure, with seeming diffidence:
Some positive, persisting fops we know,
Who if once wrong, will needs be always so;
But you, with pleasure own your errors past,
And make each day a Critique on the last.

'Tis not enough your counsel still be true;
Blunt truths more mischief than nice falsehoods do;
Men must be taught as if you taught them not,
And things unknown propos'd, as things forgot.

TROISIÈME PARTIE.

APPRENEZ donc quel doit être le caractère moral du Critique ; car le savoir n'est qu'une partie des qualités requises dans un Juge. Ce n'est point assez de réunir l'Esprit, l'Art & la Science ; la Candeur & la Vérité doivent encore éclater dans tous vos discours. Ce n'est pas assez que l'on puisse rendre à vos lumières la justice qui leur est dûe ; il faut encore rendre votre amitié digne d'être recherchée.

Quand vous avez quelque défiance de votre opinion , prenez le parti du silence ; & quand vous en êtes sûr , ne la proposez que comme un doute. Nous connoissons plus d'un Fat , décisif & opiniâtre , qui n'embrasse jamais de parti , fût-il mauvais , qu'il n'y persévère constamment. Mais vous , reconnoissez avec plaisir vos fautes passées ; & faites chaque jour la critique du jour qui a précédé.

Il ne suffit pas que vos avis soient vrais ; une vérité brusque fait plus de mal qu'un mensonge adroit. Les Hommes veulent qu'on les instruisse

Without Good-Breeding, truth is disapprov'd ;
That only makes superior sense below'd.

Be niggards of advice on no pretence ;
For the worst avarice is that of sense.
With mean complacence ne'er betray your trust ;
Nor be so civil as to prove unjust.
Fear not the anger of the wise to raise ;
Those best can bear reproof, who merit praise.

'Twere well might Critics still this freedom take ;
But Appius reddens at each word you speak,
And stares, tremendous, with a threat'ning eye,
Like some fierce tyrant in old tapestry.
Fear most to tax an honourable fool,
Whose right it is, uncensur'd, to be dull ;
Such, without wit, are Poets when they please ;
As without learning they can take Degrees.
Leave dang'rous truths to unsuccessful Satires,
And flattery to fulsome Dedicators,

sans qu'on paroisse le faire ; & il ne faut leur proposer ce qu'ils ignorent , que comme des choses qu'ils ont oubliées. La Vérité sans Politesse déplaît ; & ce n'est que par elle , qu'un Génie supérieur peut se faire aimer.

Ne soyez point avare de vos conseils sous quelque prétexte que ce soit ; car de tous les Avarés , les plus odieux sont ceux qui le sont de leurs lumières. Qu'une vile complaisance ne vous fasse jamais trahir la confiance de personne ; & que votre civilité ne déroge jamais à votre justice. Ne craignez point d'irriter un Homme habile ; ceux qui méritent d'être loués , sont ceux qui souffrent le plus volontiers d'être repris.

Ce seroit un bonheur si les Critiques pouvoient toujours user de cette liberté ; mais Appius s'enflamme à chaque mot que vous proférez ; il tressaillit , il tremble , il lance des regards menaçans , semblable à ces Tyrans hagards & farouches , tels qu'on en voit dans de vieilles haute-lices. Craignez sur-tout de critiquer un Sot de qualité , qui a droit d'être sot sans craindre la censure. Il peut , quand il lui plaît , être Poète sans talent , ainsi que Gradué sans savoir. Laissez les dangereuses Vérités à une satire infructueuse , & n'enlevez point les flatteries à de fades Épitres dédicatoires ;

Whom, when they praise, the world believes no more,
Than when they promise to give scribbling o'er.
'Tis best sometimes your censure to restrain,
And charitably let the dull be vain :
Your silence there is better than your spite,
For who can rail so long as they can write ?
Still humming on, their drouzy course they keep,
And lash'd so long, like tops, are lash'd asleep.
False steps but help them to renew the race,
As, after stumbling, Jades will mend their pace.
What crouds of these, impenitently bold,
In sounds and jingling syllables grown old,
Still run on Poets in a raging vein,
Ev'n to the dregs and squeezing of the brain,
Strain out the last dull droppings of their sense,
And rhyme with all the rage of Impotence.

Such shameless Bards we have ; and yet 'tis true,
There are as mad, abandon'd Critics too.
The bookful blockhead ignorantly read,
With loads of learned lumber in his head,
With his own tongue still edifies his ears,
And always list'ning to himself appears.

on croit aussi peu les louanges qu'elles prodiguent, que les promesses que font leurs Auteurs de ne plus écrire. Il vaut mieux quelquefois retenir sa censure, permettre charitablement à un Sot d'être vain & se taire, que de s'échauffer la bile; car qui peut critiquer aussi longtems qu'un Sot peut écrire? Il continue en bourdonnant son assoupissante allure: le railler, c'est fouetter un sabot; plus on le fouette, mieux il dort. Un faux pas l'anime à renouveler sa course, tel qu'un mauvais cheval qui après avoir bronché se relève en doublant le pas. Combien de ces Sots qui, incapables de remords, ont l'audace de vieillir en rimant sans fin des sons vuides, pur cliquetis de syllabes! Dans les accès de leur fureur poétique ils épuisent leur peu de cervelle, & en expriment jusqu'à la lie, rimant avec toute la rage d'une passion impuissante.

Oui nous avons de ces Poètes qui n'ont nulle honte: mais on doit l'avouer, nous avons des Critiques aussi peu réservés, aussi peu sensés qu'eux. Un Sot lettré, qui aura beaucoup lu, sans discernement, sans réflexion; qui aura entassé dans sa tête le docte fatras d'une infinité de Livres, merveilleusement satisfait de lui-même, s'édifie par ses discours, & s'écoute avec un fond

All books he reads, and all he reads affails,
From Dryden's Fables down to Dufey's Tales.
With him most authors steal their works, or buy;
Garth did not write his own Dispensary.
Name a new Play, and he's the Poet's friend,
Nay show'd his faults — but when would Poets mend?
No place so sacred from such fops is barr'd,
Nor is Paul's church more safe than Paul's church yard:
Nay, fly to Altars; there they'll talk you dead;
For Fools rush in where Angels fear to tread.
Distrustful sense with modest caution speaks,
It still looks home, and short excursions makes;
But rattling nonsense in full volleys breaks,

}

inépuisable de complaisance. Il lit tout ; & il attaque tout ce qu'il lit , depuis les Fables de Dryden jusqu'aux Contes de Durfey (1). Selon lui , la plupart des Auteurs ont volé leurs Ouvrages , ou les ont achetés : Garth n'a point fait son *Dispensary* (2). Parle-t-on d'une Pièce nouvelle ? Il est l'Ami de l'Auteur ; & même il lui en a montré les défauts. » Mais où sont les Poètes qui veulent se corriger « ? Il n'est point d'asyle sacré où l'on soit à l'abri d'un tel Fat ; on n'est pas plus en sûreté dans l'Eglise que dans le Parvis : fuyez-vous jusqu'aux Autels ? Il vous y suit , vous y assassine de son babil ; car un Sot profane avec impudence des retraites , dont les Anges mêmes n'approchent qu'en tremblant. Celui qui se défie de ses forces , parle avec une circonspection modeste ; sage & réservé , il ne se perd point dans de longues digressions ; mais un Babillard écervelé vous lâche des bordées entières ; rien ne l'arrête ,

(1) Durfey est connu par des Chançons , dans le goût de celles du Pont-Neuf , & ne l'est guères par le reste de ses Ouvrages , qui sont assez volumineux.

(2) Le *Dispensary* est un Poème très-estimé , dans le goût du *Lutrin*. Le sujet est une dispute de Médecins & d'Apothicaires. A le lire , on ne croiroit pas que Garth étoit lui-même un Médecin.

And never shock'd, and never turn'd aside,
Burst out, resistless, with a thund'ring tide.

But where's the man, who counsel can bestow,
Still pleas'd to teach, and yet not proud to know?
Unbias'd, or by favour, or by spite;
Not dully prepossess'd, nor blindly right;
Tho' learn'd, well-bred; and tho' well-bred, sincere;
Modestly bold, and humanly severe;
Who to a friend his faults can freely show,
And gladly praise the merit of a foe?
Blest with a taste exact, yet unconfin'd;
A knowledge both of books and human kind;
Gen'rous converse; a soul exempt from pride;
And love to praise, with reason on his side?

Such once were Critics; such the happy few,
Athens and Rome in better ages knew.
The mighty Stagirite first left the shore,
Spread all his sails, and durst the deeps explore;
He steer'd securely, and discover'd far,
Led by the light of the Mæonian star.

rien ne le détourne ; c'est un flot à qui rien ne résiste , & qui crève avec un bruit de tonnerre.

Mais où est l'Homme qui peut donner un conseil sans d'autre attrait que le plaisir d'instruire , & sans être orgueilleux de son savoir ; inaccessible à la faveur & à l'envie ; qui ne se prévient point en stupide , & qui n'a point raison en aveugle ; qui unit à la Science la politesse , & à la politesse la sincérité ; hardi avec modestie , & sévère avec humanité ; qui relève avec liberté les fautes d'un Ami , & loue avec plaisir le mérite d'un Ennemi ; d'un goût exact sans être borné , qui connoît également les Livres & les Hommes ; d'un commerce libre & généreux , dont l'ame est exempte de vanité ; & qui se plaît à donner les louanges que la Raïson autorise ?

Tels étoient autrefois les Critiques ; tel en fut le petit nombre qu'Athènes & Rome virent fleurir dans des tems plus heureux. Le génie puissant du Philosophe de Stagire osa le premier reconnoître l'étendue de cette mer ; guidé par l'étoile de Méonie (1) , il quitta le rivage , vogua à pleines voiles , dirigea sa course avec sûreté , & fit

(1) La Méonie ou la Lydie , Province de l'Asie-Mineure , réclame la naissance d'Homère.

Poets, a race long unconfin'd, and free,
Still fond and proud of savage liberty,
Receiv'd his laws; and stood convinc'd 'twas fit,
Who conquer'd Nature, should preside o'er wit.

Horace still charms with graceful negligence;
And without method talks us into sense,
Will, like a friend, familiarly convey
The truest notions in the easiest way.
He, who supreme in judgment, as in wit,
Might boldly censure, as he boldly writ,
Yet judg'd with coolness, tho' he sung with fire;
His Precepts teach but what his works inspire.
Our critics take a contrary extreme,
They judge with fury, but they write with phlegm:
Nor suffers Horace more in wrong Translations
By Wits, than Critics in as wrong Quotations.
See Dionysius Homer's thoughts refine,
And call new beauties forth from ev'ry line!

Fancy and art in gay Petronius please,

de vastes découvertes. Les Poètes, peuple long-tems libre & sans contrainte, toujours épris & fiers d'une sauvage liberté, se soumirent cependant à ses Loix ; convaincus que personne n'avoit plus de droit de présider au Bel-esprit, que celui dont l'esprit avoit fait de si belles conquêtes dans le vaste Empire de la Nature.

Horace fait charmer par une grace négligée & sans trop de méthode ; il parle le langage du bon-sens. C'est un Ami qui nous suggère familièrement les principes les plus certains, de la manière la plus aisée. D'un jugement ainsi que d'un esprit supérieur, il pouvoit critiquer avec autant de hardiesse qu'il écrit ; mais quoique ses Poésies soient remplies de feu, il ne juge qu'avec flègme ; ses préceptes n'enseignent que ce que ses Ouvrages inspirent. Nos Beaux-Esprits, donnant dans l'extrémité contraire, jugent avec chaleur, mais écrivent froidement ; & Horace n'a pas moins à souffrir d'eux que des Critiques, aussi mal traduit par les uns, que mal cité par les autres.

Voyez comme Denis d'Halicarnasse épure les pensées d'Homère, & tire de chaque vers des beautés nouvelles.

L'Art & l'Imagination, l'esprit de l'Homme de

The scholar's learning, with the courtier's ease.

In grave Quintilian's copious work, we find
The justest rules, and clearest method join'd :
Thus useful arms in magazines we place,
All rang'd in order, and dispos'd with grace,
But less to please the eye, than arm the hand,
Still fit for use, and ready at command.

Thee, bold Longinus ! all the Nine inspire,
And bless their Critic with a Poet's fire.
An ardent Judge, who, zealous in his trust,
With warmth gives sentence, yet is always just :
Whose own example strengthens all his laws ;
And is himself that great Sublime he draws.

Thus long succeeding Critics justly reign'd,
Licence repress'd, and useful laws ordain'd.
Learning and Rome alike in empire grew ;
And arts still follow'd where her eagles flew ;
From the same foes, at last, both felt their doom ;
And the same age saw Learning fall and Rome,
With Tyranny, then Superstition join'd,
As that the body, this enslav'd the mind ;

Cour , & la science de l'Homme lettré , se réunissent dans l'agréable Pétrone.

Le grave Quintilien expose dans son riche Ouvrage les règles les plus justes avec la méthode la plus claire. C'est ainsi que dans un arsenal on arrange & l'on dispose des armes avec ordre & avec grace , non-seulement pour plaire aux yeux des curieux , mais encore afin de les trouver avec facilité lorsque le besoin le demande.

Pour toi , hardi Longin , toutes les chastes Filles du Pinde t'inspirent ; & elles animent ta Critique de tout le feu de la Poésie ! C'est un Juge vif , qui fidèle & zélé décide avec chaleur , mais toujours avec justice ; qui donne de la force à ses Loix par son propre exemple , & qui est lui-même cet Auteur sublime dont il peint les traits.

C'est ainsi que régna longtems & successivement l'autorité d'une juste Critique , que la licence fut réprimée , & que d'utiles Loix furent établies. L'Empire des Sciences s'accrut avec celui de Rome ; les Arts suivirent le vol de ses Aigles : mais enfin des Ennemis communs leur firent éprouver le même sort ; le même siècle qui vit périr Rome , vit périr les Sciences. La superstition se joignit à la tyrannie ; celle-ci enchaîna le corps comme l'autre enchaîna l'esprit. On eut beaucoup de foi ,

Much was believ'd, but little understood,
And to be dull was constru'd to be good;
A second deluge Learning thus o'er-run,
And the Monks finish'd what the Goths begun.

At length Erasmus, that great injur'd name,
(The glory of the Priesthood, and the shame!)
Stem'd the wild torrent of a barb'rous age,
And drove those holy Vandals off the stage.

But see! each Muse, in Leo's golden days,
Starts from her trance, and trims her wither'd bays;
Rome's ancient Genius, o'er its ruins spread,
Shakes off the dust, and rears his rev'rend head.
Then sculpture and her sister arts-revive;
Stones leap'd to from, and rocks began to live;
With sweeter notes each rising Temple rung;
A Raphael painted, and a Vida sung.
Immortal Vida: on whose honour'd brow
The Poet's bays and Critic's ivy grow:

peu de lumières ; & l'on caractérisa de bonté ce qui n'étoit que stupidité. Un second déluge détruisit ainsi les belles connoissances ; les Moines achevèrent ce que les Goths avoient commencé.

Enfin Erasme, l'honneur & la honte de ceux de son état , qui fut si grand & si calomnié , arrêta le torrent impétueux de cet âge barbare , & bannit du Théâtre des Lettres ces Vandales enfroqués.

Voyez sous Léon X. briller un nouvel Age d'or, les Muses revenir de leur évanouissement , & recommencer à cultiver leurs lauriers flétris. De dessous les ruines de Rome se releva son ancien génie , & secouant la poussière il fit paroître de nouveau sa tête respectable. On vit renaître la Sculpture & les Beaux-Arts , ses aimables Sœurs ; les pierres prirent une forme ; & des blocs de marbre commencèrent à respirer. Les Temples réédifiés retentirent de sons plus harmonieux : Raphaël peignit ; & Vida écrivit (1). Immortel Vida , sur le

(1) Vida, excellent Poète Latin, vivoit du tems de Léon X. Il a écrit en Vers un *Art Poétique*. Il étoit né à Crémone, qui est peu éloigné de Mantoue, lieu de la naissance de Virgile.

Cremona now shall ever boast thy name ,
As next in place to Mantua , next in fame !

But soon by impious arms from Latium chas'd ,
Their ancient bounds the banish'd Muses pass'd ;
Thence Arts o'er all the northern world advance ,
But Critic-learning flourish'd most in France ;
The rules a nation , born to serve , obeys ;
And Boileau still in right of Horace sways.
But we , brave Britons , foreign laws despis'd ,
And kept unconquer'd , and unciviliz'd ;
Fierce for the liberties of wit , and bold ,
We still defy'd the Romans , as of old.
Yet some there were , among the sounder few
Of those who less presum'd , and better knew ,
Who durst assert the juster ancient cause ,
And here restor'd Wit's fundamental laws.



Bien écrire est le Chef-d'œuvre de la Nature.

front honorable duquel croît le laurier du Poète & le lierre du Critique , Crémone vantera à jamais la gloire de ton nom , aussi peu éloignée de Mantoue , que peu inférieure à sa renommée !

Mais bientôt chassées du *Latium* par des armes impies , les Muses bannies passèrent leurs anciennes bornes , & se réfugièrent vers le Nord. On vit sur-tout fleurir en France une Critique savante ; le François né pour obéir se soumet aux règles ; & Boileau d'accord avec Horace y règne despotiquement. Mais nous , braves Anglois , qui n'avons été ni conquis ni civilisés , nous méprîmes des Loix étrangères. Défenseurs hardis & féroces des libertés de l'esprit , nous osâmes encore , comme autrefois , défier les Romains. Cependant parmi le petit nombre de ceux qui eurent moins de présomption & plus de connoissance , il y en eut qui osèrent prendre en main la juste cause des Anciens , & rétablir les loix fondamentales du Bon-goût. Telle étoit la Muse qui nous dit par ses préceptes comme par ses exemples , *Bien écrire , est le chef-d'œuvre de la Nature* (1).

(1) C'est la traduction d'un vers de l'*Essai sur la Poésie* , par Sheffield , Duc de Buckingham.

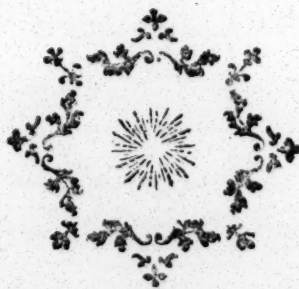
Such was the Muse, whose rules and practice tell,
" Nature's chief Master-piece is writing well "
Such was Roscommon, nor more learn'd than good,
With manners gen'rous as his noble blood;
To him the wit of Greece and Rome was known,
And ev'ry author's merit, but his own.
Such late was Walsh---the Muse's judge and friend,
Who justly knew to blame or to commend;
To failings mild, but zealous for desert;
The clearest head, and the sincerest heart.
This humble praise, lamented shade! receive,
This praise at least a grateful Muse may give:
The Muse whose early voice you taught to sing,
Prescrib'd her heights, and prun'd her tender wing,
(Her guide now lost) no more attempts to rise,
But in low numbers short excursions tries:

Tel étoit Roscommon (1), dont la bonté alloit de pair avec la Science, aussi généreux que noble, à qui le goût & l'esprit de Rome & d'Athènes étoient familiers, & qui connoissoit le mérite de tous les Auteurs hormis le sien. Tel étoit Walsh (2), le juge & l'ami des Muses, qui savoit louer & blâmer avec discernement, plein d'indulgence pour les fautes & de zèle pour le mérite, qui joignit à l'esprit le plus net le cœur le plus sincère. Recevez, Ombre regrettée, l'humble tribut de ces éloges; c'est le moins que puisse vous offrir une Muse reconnoissante, une Muse à qui vous apprîtes de bonne heure à former ses sons, à régler son essor, & dont vous émondâtes les aîles encore tendres. A présent qu'elle a perdu son guide, elle n'ose plus s'élever; mais terre-à-terre elle essaie ses forces par de légères tentatives: contente, si elle peut porter les Ignorans à connoître ce qui leur manque, & les Savans à réfléchir

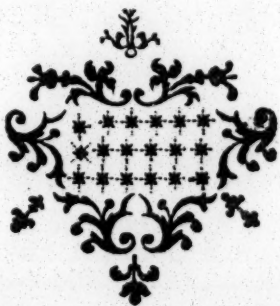
(1) C'est Wentworth Dillon, Comte de Roscommon.

(2) Walsh est Auteur de plusieurs Pièces en Vers & en Prose, qui sont fort estimées. Dryden le regardoit comme le meilleur Critique qu'il y eût de son tems en Angleterre. Il mourut en 1708, l'année avant la publication de cet Essai, dont l'Auteur n'avoit que dix-neuf ans.

Content, if hence th' unlearn'd their wants may view,
The learn'd reflect on what before they knew:
Careless of censure, nor too fond of fame;
Still pleas'd to praise, yet not afraid to blame;
Averse alike to flatter, or offend;
Not free from faults, nor yet too vain to mend.



sur ce qu'ils favent déjà : peu inquiète de la censure , & n'étant point trop avide de gloire ; louant avec plaisir comme elle blâme fans crainte ; également ennemie de la flatterie & de la médifance ; n'étant ni exemte de fautes , ni assez présomptueufe pour ne fe point corriger.



les cristaux sont les : par induction de la cour-
bure, la surface peut être mise de travers ; lorsque
la surface est plane, les cristaux sont droits ; ces
cristaux sont de la même espèce, et de la même
nature, et sont en même temps, inaltérables.



LES PRINCIPES
DU GÔÛT,
OU
ESSAI
SUR LA CRITIQUE;

*Traduit en vers par M. DURESNEL, Abbé de
Sept-Fontaines, de l'Académie Française, & de
celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

IL semble que le goût pour les Romans, les Histoires, les Contes & semblables Ouvrages, soit presque devenu le goût général de notre siècle. Le mérite d'être amusant est non-seulement aujourd'hui le grand mérite des Hommes, mais encore celui des Ouvrages qui ont cours parmi ce qu'on appelle le monde poli. Nos Auteurs n'oseroient presque avouer qu'ils se proposent d'être utiles, & se croient obligés de faire sérieusement des excuses au Public, lorsqu'ils travaillent à l'instruire. C'est donc une résolution courageuse, que de lui présenter tout à la fois deux Ouvrages, dont l'un rempli de vérités profondes & sévères, combat directement cette Morale frivole & voluptueuse que quelques Ecrivains modernes s'efforcent d'ac-

créditer (1) ; & dont l'autre contient des règles & des maximes sur le Goût , presque toutes opposées à celui qui s'empare insensiblement de la plûpart de nos Auteurs & de ceux qui les lisent.

Je fis imprimer en 1730 la Traduction en Vers de l'*Essai sur la Critique* de M. Pope. De tous ses Ouvrages , c'étoit celui qui jusqu'alors lui avoit fait le plus d'honneur , & le seul , si on excepte l'*Essai sur l'Homme* , que les Critiques de sa Nation aient épargné. J'ai entre les mains une vingtaine de Brochures faites contre les Ecrits de cet illustre Poète. Dans ces Pièces , où il est attaqué sans aucun ménagement , & avec toute la fureur que l'envie inspire aux Ames foibles contre les talens supérieurs , on ne parle de l'*Essai sur la Critique* qu'avec éloge , & que comme nous parlons en France de l'Art Poétique de M. Despréaux. Le seul endroit par lequel ce Poème mérite le nom d'*Essai* , c'est que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit susceptible ; plus excusable en cela qu'Aristote & qu'Horace dans leurs Poétiques , parce que son titre ne promet rien d'achevé. Je crus qu'un morceau de cette nature méritoit de

(1) L'*Essai sur l'Homme* ; voyez le Tome III , pag. 167.

passer dans notre Langue; & le favorable accueil que le Public a fait à ma Traduction, m'a donné lieu de croire qu'il y avoit trouvé une partie de ce que je m'étois promis de lui donner.

Mais comme les qualités de l'esprit ne font, pour ainsi dire, que la moitié de l'Homme, qu'elles ne servent même souvent qu'à le dégrader, si elles ne sont jointes aux qualités du cœur, on m'a persuadé de joindre à l'*Essai sur la Critique*, l'*Essai sur l'Homme*, autre Poème de M. Pope, & qui est regardé par les Anglois comme un des plus beaux morceaux de Poésie qu'ils aient en leur Langue. Des personnes aussi distinguées par leur esprit que respectables par leur vertu, m'ont engagé à surmonter les dégoûts d'un semblable travail, & m'ont fait espérer que ces deux Ouvrages ainsi réunis, ne feroient pas inutiles pour former l'esprit & le cœur, le goût & les mœurs d'une infinité de Gens, qui n'ont ni le loisir, ni les connoissances nécessaires pour étudier à fond la Morale & les Belles-Lettres (1).

(1) L'Abbé Duresnel donna ces deux Poèmes, réunis en un même Recueil; on les a séparés dans cette Édition pour suivre l'ordre chronologique; mais on a laissé subsister en entier le Discours Préliminaire, placé à la tête de l'*Essai sur*

On trouvera dans l'*Essai sur l'Homme* un court exposé de ce que la Métaphysique a de plus certain pour nous conduire à la connoissance de nous-mêmes, & la Morale la plus nécessaire, pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport aux Hommes.

» On regarde assez communément la Poésie &
» la Métaphysique comme deux genres incompatibles ; & ce jugement est fondé sur l'expérience.
» L'enthousiasme de la première & ses écarts, ne
» peuvent que très-difficilement s'allier avec le
» flegme & la précision de la seconde. Peu de Génies ont été assez hardis pour essayer cet accord,
» & moins encore ont eu la gloire d'y réussir. Il
» étoit réservé dans ces derniers tems à M. Pope
» plus qu'à tout autre, de s'ouvrir cette carrière
» & de la parcourir avec l'applaudissement des
» vrais Connoisseurs « (1).

la Critique, dans lequel néanmoins il est beaucoup plus parlé de l'*Essai sur l'Homme*, qui ne parut que long-tems après. L'ordre chronologique, qui demandoit qu'on séparât les deux Ouvrages, n'exigeoit pas qu'on divisât le Discours Préliminaire, dans lequel on n'a pas cru devoir faire ici de changement.

(1) *Mémoires de Trévoux*, Extrait de la Traduction de l'*Essai sur l'Homme*, par M. de Silhouette ; Juin 1736.

Il se fert d'abord des seules lumières de la Raïson pour examiner la nature de l'Homme. Selon M. Pope , la Raïson nous apprend que l'Homme est créé pour habiter ce Monde ; & de ce principe , joint à l'idée que nous avons de la sagesse & de la bonté de l'Être Suprême , notre Poète conclut que chaque Homme a toutes les perfections qui conviennent à son état de Créature , & au rapport qu'il a non-seulement avec ses Semblables , mais encore avec toutes les parties qui composent cet Univers. Comme nous ne connoissons point ce rapport dans toute son étendue , nous ne pouvons point aussi connoître parfaitement jusqu'où va la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme ; mais il nous suffit de savoir que l'Homme est un être fini & limité , pour n'être plus surpris de le voir si imparfait dans l'ame & dans le corps.

La sagesse & la bonté de Dieu éclatent jusques dans les misères & dans les foiblesses qui sont le partage de l'Homme , & les tournent même quelquefois à son avantage. Les passions sont bonnes en elles-mêmes : de leur bon ou mauvais usage dépend le bonheur de chaque Homme en particulier , & de la Société en général. La source des erreurs de l'Homme , & de l'injustice de ses plaintes contre la Providence , vient de ce qu'il

croit que tout est fait pour lui , au lieu qu'il est certain que l'Homme est fait pour l'avantage du tout.

Envain donc l'Homme essayeroit-il de se faire un bonheur indépendant des autres : il ne peut , & il ne doit être heureux , qu'autant qu'il contribue au bonheur réciproque de tout l'Univers ; bonheur qui est le principal & le grand objet du Créateur. Or, la vertu seule peut mettre les Hommes dans cette heureuse disposition ; & à mesure qu'elle se forme dans leur cœur, ils avancent dans l'unique voie qui conduit au bonheur.

L'Auteur ne se contente pas d'inspirer à ses Lecteurs cet esprit d'équité, de bonté, & de droite raison qui constitue l'Honnête-homme. Par les vertus morales & naturelles, il les conduit de degrés en degrés jusqu'à la connoissance des vertus surnaturelles. Quoique le Chrétien suppose nécessairement l'Honnête-Homme, il y a encore loin de l'un à l'autre. C'est à la Foi à perfectionner ce que toute la Raison Humaine ne pourra jamais qu'ébaucher.

Ainsi tout Homme qui veut dans cette vie se rendre aussi heureux que son état le comporte , & dans l'autre s'assurer un bonheur éternel , doit absolument remonter à des principes plus élevés que ceux que la Raison lui fournit ; il doit recourir aux lumières de la Religion. En un
mot ,

mot , il doit établir son bonheur sur le fondement d'une foi vive, d'une espérance ferme, & d'une charité ardente.

Tel est en peu de mots le dessein général de ce Poème , qui ne tend qu'à inspirer une grande idée de Dieu , une soumission parfaite à sa volonté , l'amour de ce sage & bienfaisant Créateur, & l'amour de tous les Hommes. Je ne puis donc assez m'étonner que quelques Lecteurs , sur une Traduction , qui de leur propre aveu leur a paru intelligible en plusieurs endroits , aient prétendu y découvrir un venin caché , & toutes les absurdités du Spinosisme. Je ne m'arrêterai point à réfuter une accusation si peu fondée , & qui n'a fait impression que sur un petit nombre de Personnes peu instruites , ou assez à plaindre pour souhaiter d'y trouver leurs propres sentimens. Je me contenterai de renvoyer là-dessus au Journal des Savans (1) , aux Mémoires de Trévoux (2) , aux Observations sur les Ecrits Modernes (3) , &c. La seule réputation de M. Pope auroit dû mettre ce Poème à l'abri d'un soupçon si odieux. Né & élevé dans le sein de la

(1) Avril 1736.

(2) Juin 1736.

(3) Tome IV. Lettre 47.

Religion Catholique , il en a toujours fait profession ouverte , & dans un Pays , où ce qu'il en coute à ceux qui se déclarent contre la Religion dominante , est un sûr garant de l'intime persuasion de leur cœur. Les Ennemis que le seul éclat de son mérite lui a faits parmi ses Compatriotes , doutent si peu de sa Catholicité , qu'ils lui en font , dans leurs Libelles , une espèce de crime , & prétendent ridiculement que son Papisme gâte ses Ouvrages , & lui ôte cette hardiesse & cette liberté d'esprit , qu'ils regardent comme l'ame de la Poésie.

Il est cependant de l'équité , en lisant ce Poème , d'en avoir toujours le titre devant les yeux , & de n'oublier jamais , que ce n'est point un Traité complet , mais un simple Essai. On doit le considérer , pour me servir des termes mêmes de l'Auteur , comme » une Carte générale , qui ne marque » que les endroits les plus considérables , leur étendue , leurs limites & leur connexion. Il donnera , » ajoute-il , dans la suite des Cartes particulières , » qui entreront dans un plus grand détail «. Son dessein n'a pas été de rassembler ici tout ce qui peut se dire sur une matière si vaste , mais simplement de poser les principes généraux , sur lesquels la Morale est fondée. Il faut toujours se souvenir que M. Pope écrit en Philosophe , & non en Théologien ;

mais en Philosophe Chrétien , qui , par les lumières de la Raïson , dispose les Esprits à recevoir favorablement les lumières de la Foi , & qui finit précisément où le Théologien doit commencer.

Je me suis donc flatté de rendre quelque service au Public , en lui donnant un Ouvrage unique en ce genre ; trop court pour effrayer la paresse des Lecteurs , assez étendu cependant pour les instruire ; trop judicieux & trop vrai pour frapper par la nouveauté ou par la singularité des pensées , mais néanmoins écrit & pensé de manière , à donner un air de nouveauté aux vérités & aux maximes les plus communes ; trop orné pour jamais paroître sec ou ennuyeux , mais en même-tems assez solide , pour attacher encore plus par le fond des choses , & par la suite du raisonnement , que par les graces de l'expression , ou par la variété des images. » Il en est , » disoit M. de Fenelon (1) , de la Poésie comme » de l'Architecture ; il faut que les morceaux nécessaires se changent en ornemens naturels ; mais » tout ornement qui n'est qu'ornement , est de » trop «. Il semble que M. Pope ait toujours eu ce principe devant les yeux. La seule espérance de mettre plus de précision dans ses idées , l'a déter-

(1) Lettre à l'Académie Française.

miné à préférer les Vers à la Prose. On fait d'ailleurs, que les maximes & les préceptes mis en vers, en acquièrent une nouvelle force, & que frappant d'abord plus vivement l'esprit, ils s'impriment ensuite plus profondément dans la mémoire.

Le Comte de Roscomon, dans son Poème sur la manière de traduire en Vers, prétend que pour y réussir, il est à propos de choisir son Auteur comme on choisit un Ami, par la sympathie, & par le rapport du goût & des inclinations (1). Ce fera le moyen, dit-il, qu'il vous devienne familier. Vous vous unirez avec lui de pensées, d'expressions, de style & d'esprit. Bientôt vous cesserez d'être Traducteur; & vous deviendrez un autre lui-même. Je voudrois pouvoir me flatter de ne devoir cet Ouvrage, qu'à l'heureuse conformité de ma façon de penser avec celle de mon Auteur : mais qui ose-

(1) Je suis obligé d'avertir, que dans la première Édition de ma Traduction de l'*Essai sur la Critique*, qui parut en 1730, j'ai fait usage de cette pensée, & des deux passages de M. de Roscomon, qu'on trouve cités ici.

And chuse an author as you chuse a friend,
United by this sympathetick bond,
You grow familiar, intimate, and fond,
Your Thoughts, your stiles, your souls agree,
No longer his interpreter, but he.

roit le traduire , si pour y réussir il falloit lui ressembler ?

A l'exception de Madame Dacier , peut-être trop intéressée sur cette matière pour qu'on doive s'arrêter à son témoignage , il me paroît que les Savans conviennent assez , qu'on ne peut traduire les Poètes qu'en vers. La seule expérience suffit pour nous en convaincre. Je m'étendrai d'autant moins là-dessus , qu'un Homme célèbre , qui nous rappelle ces savans Magistrats qui parurent à la renaissance des Lettres , vient dans un Ouvrage nouveau , de prouver par de solides raisons , & même par son propre exemple , que les Vers seuls peuvent nous rendre une partie du génie & du caractère de ceux qui ont écrit en Vers (1). Mais ce qui me semble vrai des Poètes en général , je le crois principalement vrai des Poètes Anglois. A peine notre Poésie pourroit-elle , en certaines occasions , trouver des couleurs assez fortes , pour rendre la hardiesse des pensées & des expressions qu'ils hazardent dans leur Prose. Comment donc , si nous ne nous servions de tout l'avantage que nous donne la liberté & l'élevation du tour Poétique , com-

(1) Voyez la Préface & la Traduction en Vers du Poème de Pétrone , sur la Guerre Civile , par M. le Président Bouhier.

ment feroit-il possible de donner quelque idée de leur Versification , qui renchérit encore de beaucoup sur la Prose ?

De l'aveu de tous ceux qui l'entendent , il n'y a rien de si concis que la Langue Angloise. C'est en cela que les Ecrivains de ce Pays font principalement consister sa beauté , & ce qui les détermine à lui donner la préférence sur la nôtre. L'illustre Auteur que j'ai déjà cité , & qui est regardé comme un des grands Critiques de sa Nation , avoue que la Langue Françoisse est abondante , fleurie , agréable à l'oreille ; il ajoute qu'elle a peut-être même plus de douceur que l'Angloise : mais en récompense , il défie qu'on lui montre jamais , dans aucun de nos Ouvrages , cette force & cette énergie Angloise , qui en peu de mots comprend tant de choses. Un trait , dit-il ; une pensée que nous renfermons dans une ligne , suffiroit à un François pour briller dans des pages entières (1).

(1) 'Tis Copious, florid, pleasing to your ear,
With softness more perhaps than ours can bear.
But Who did ever in French Authors see
The comprehensive English energy?
The Weighty bullion of one sterling line
Drawn to Franchwire, wou'd through whole page shine.
Roscom. Ibid.

On diroit que M. Pope a affecté de soutenir la gloire de sa Nation sur ce point. Je ne dissimulerai pas même, qu'il est accusé d'avoir voulu la porter un peu trop loin. Je ne connois point d'Auteur, parmi les Anciens ou les Modernes, qu'on puisse lui comparer pour la brièveté du style, ni qui renferme tant de choses en si peu de mots. Aussi faut-il avouer qu'il fait quelquefois un peu trop d'honneur à la pénétration de ses Lecteurs. Il en est par cette raison, de plusieurs morceaux de *l'Essai sur l'Homme*, comme de ces desseins des grands Maîtres, qui ne sont qu'au premier trait. Ils ont un caractère de force & de hardiesse qui charme les Connoisseurs, mais qui échappe au commun des Hommes. Des traits que les premiers trouvent admirables, ne paroissent que durs & grossiers aux seconds : ils ne peuvent s'empêcher de croire que les Curieux voient dans ces esquisses beaucoup au-delà de ce qui y est réellement. S'il y a de tems en tems dans les deux Poèmes que j'ai traduits, quelques phrases qu'on en pourroit retrancher comme superflues, ou même comme répétées, il est impossible de trouver un seul mot d'inutile dans ces phrases. Car, pour le dire en passant, il faut bien distinguer la précision des pensées d'avec la précision des mots. Nos Critiques ne

disputeront pas la seconde aux Anglois ; mais je doute qu'ils leur accordent la première-

Quoi qu'il en soit, la Poésie, dont le tour est plus pressé, plus indépendant des liaisons, & moins asservi aux contraintes de la construction, m'a paru seule capable de répondre en quelque sorte à cette brièveté. J'aurois désiré qu'il m'eût été permis de ne prendre, dans ces Traductions, que les libertés que l'Auteur eût été obligé de prendre, s'il avoit voulu lui-même se traduire en François ; mais l'avis unanime de ceux que j'ai consultés, & même de plusieurs Anglois qui savent parfaitement leur Langue & la nôtre, m'a forcé d'en user autrement. Quelque belles que soient les choses, nous y voulons absolument de l'ordre. C'est même ce qui distingue nos Ouvrages de ceux de tous nos Voisins, & presque le seul talent qu'ils ne nous disputent pas. J'ai déjà averti que M. Pope n'avoit pas cru devoir s'y astreindre dans l'Essai sur la Critique. Je me suis donc trouvé dans la nécessité de diviser ce Poème en IV Chants, de rapprocher des idées trop éloignées, & de recoudre certains morceaux qui paroissent détachés de leur tout.

Dans l'Essai sur l'Homme, il y a au fond plus d'ordre, quoiqu'il ne paroisse pas d'abord extrêmement sensible à ceux qui sont accoutumés à la ré-

gularité méthodique de nos Traités en Prose : mais on fait que la Poésie n'admet point un arrangement trop compassé de divisions, de preuves, d'objections & de réponses. Cet assujettissement la feroit languir, lui ôteroit sa vivacité, & sur-tout cet air de liberté qui caractérise les Poètes. Mais s'il leur est permis de passer d'une idée à l'autre sans recourir aux transitions, s'il n'est pas nécessaire que leurs pensées soient toujours liées entre elles par la force de l'expression, il faut du moins qu'elles le soient par la force du sens, & par l'enchaînement des matières. Ainsi dans les occasions où il m'a paru que M. Pope s'écartoit un peu trop de ce principe, sans examiner si les Etrangers ont tort de nous reprocher que nous sommes des Enfans qu'il faut mener par la main, je me suis cru obligé de m'accommoder sur ce point, ou à notre foiblesse, ou à notre exactitude. Mais pour mettre dans ces deux Poèmes toute la méthode que nous y souhaiterions, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & les refondre entièrement. Cependant, c'est encore moins la manière dont les Anglois expriment & arrangent leurs idées, qui m'a obligé d'y faire plusieurs changemens assez considérables, que la diversité qui se trouve entre leur façon de concevoir les choses & la nôtre.

Ce qui vient des Etrangers, dit Aristote dans sa Rhétorique, paroît admirable; & tout ce qui paroît admirable, plaît & réjouit. Cette pensée, si elle est vraie, ne peut trouver son application parmi nous. Soit amour de Nation, ou, comme il nous plaît de l'appeller, amour du bon Goût, on nous accuse de vouloir tout ramener au nôtre; & il faut avouer que l'air étranger, loin de nous plaire, est souvent un fâcheux préjugé contre tout ce qui en porte le caractère. Comme en cela nous nous laissons plutôt conduire par sentiment que par raison, il n'y a guère que le tems & l'habitude qui puissent effacer ces impressions; mais l'un & l'autre agissent lentement, & presque toujours sans que nous nous en appercevions.

Depuis la dernière Paix nous commençons, il est vrai, à nous familiariser avec les Anglois. La plupart de ceux qui se piquent de bel-esprit ou de science, se croient à présent obligés d'apprendre leur Langue. Leurs illustres Ecrivains ne nous sont plus inconnus; & si quelques-uns de nos Auteurs pouvoient être soupçonnés de les entendre, on feroit tenté de croire que ce feroit d'eux qu'ils auroient appris à faire un usage commun des mots les plus extraordinaires, à raffiner sur les sentimens du cœur, à mettre dans tous ses mouvemens des

différences imperceptibles , & à former de tout cela un jargon presque aussi métaphysique , & aussi intelligible que celui de l'Ecole. Mais cette espèce de liaison est encore trop récente , pour me persuader que nous soyons bien disposés à sympathiser ensemble ; & il est étonnant qu'étant si voisins , nous soyons si éloignés de goût & de sentimens. Nous nous accommoderions encore mieux du caractère des Italiens. Les uns & les autres ont à la vérité , par rapport à nous , quelque chose de très-singulier dans leur façon de penser ; mais avec de grandes différences , qu'il n'est pas inutile de remarquer , pour mettre le Lecteur plus au fait des Ecrivains Anglois.

L'Italien , emporté par le feu & par la vivacité de son imagination , s'évapore pour ainsi dire , & nous donne comme la fleur de son esprit. L'Anglois rentre en lui-même , & tire tout de la profondeur de son génie. Les pensées du premier ne paroissent qu'ingénieuses ; celles du second ne paroissent que solides. Les unes perdent à l'examen ; les autres y gagnent communément. Les pensées des uns surprennent par leur nouveauté ; mais il semble en même tems qu'on auroit pu les imaginer aisément. Celles des Anglois ont je ne fais quoi de si extraordinaire & de si abstrait , qu'on a

peine à comprendre comment elles ont pu se présenter à leur esprit. Tous deux tombent souvent dans le bas & dans le puéril ; mais vous diriez que l'Italien s'y l'aisse aller par légèreté , & que l'Anglois s'y précipite par réflexion. L'Italien ne peut s'empêcher de mêler quelque chose de comique & de burlesque dans son sérieux ; l'Anglois au contraire conserve toujours un certain air rêveur & sérieux jusques dans son comique. Le premier vous éblouit d'abord ; mais lorsqu'on le regarde de près , on n'y trouve souvent que du faux , ou , comme on l'a dit , du clinquant. Le second vous donne réellement de l'or , mais de l'or tel qu'il sort de la Mine , sans couleur , sans éclat , & mêlé de beaucoup de matières étrangères. Enfin , l'Italien réjouit & amuse agréablement l'imagination ; mais il est rare qu'il instruisse. L'Anglois veut toujours instruire ; il y réussit même assez souvent ; mais il occupe & fatigue si fort l'esprit , qu'on sort de sa lecture , comme de la compagnie de ces Savans réservés & sententieux , qui gênent & qui lassent dans le tems même qu'on les admire.

Tels sont , suivant nos idées , les rapports & les différences qui se trouvent , en matière d'esprit , dans ces deux Nations. Il suffit que la peinture que je viens d'en faire , convienne au plus grand nombre

de leurs Auteurs , pour que les Particuliers qui se sont élevés au-dessus du génie qui règne parmi eux , n'aient pas lieu de s'en plaindre. Comme tous ceux d'une Nation ne peuvent pas se flatter d'avoir les avantages qu'on lui attribue , de même il seroit injuste de prétendre que tous en eussent les défauts. De semblables portraits sont toujours sujets à de grandes exceptions. C'est avec la même précaution que je souhaite qu'on lise ce que la nécessité où je me suis trouvé de toucher à plusieurs endroits de mon Auteur , m'oblige de dire encore sur le goût des Anglois en opposition avec le nôtre.

Ils aiment à donner à penser jusques dans leurs moindres Ecrits , & croient faire plaisir au Lecteur , de lui laisser toujours quelque chose à deviner. Nous voulons qu'on nous épargne la peine de la recherche , & trouver tout , sans qu'il en coûte rien à notre empressement. Ils imitent très-heureusement la Nature : mais semblables aux Peintres Flamands , peu délicats sur le choix de la Nature , tout ce qui la représente dans le Vrai , leur plaît. Nous y souhaitons du choix ; & malgré la finesse & la correction du pinceau , nous blâmons l'Ouvrier , si son sujet n'est pas noble & grand. Plus attentifs au fond des choses qu'à la manière de les exprimer , pourvu que leurs pensées soient rendues avec force

& avec netteté, ils prétendent qu'on doit être satisfait. Pour nous, accoutumés à confondre la beauté du sens, nous donnons souvent plus d'attention au tour de la pensée, qu'à la pensée même. Ce qu'ils appellent simple, naïf & familier, est presque toujours regardé, parmi nous, comme bas, grossier & trivial. Ils conviennent que nous parlons & que nous écrivons bien; mais en même-tems ils soutiennent que nous ne savons pas penser. De notre côté, nous leur reprochons que leurs pensées sont si alambiquées, tirées de si loin & si subtiles, qu'elles ne font qu'embarrasser l'esprit sans l'éclairer. Ils assurent que nous n'avons aucune des parties qui forment le Poète (1), & disent nettement que nous ne pouvons prétendre à la gloire de l'être (2). Nous convenons qu'ils ont du feu, mais un feu

(1) C'est le sentiment du célèbre Waller, dont j'aurai occasion de parler ailleurs. Il n'en exceptoit que Corneille, comme on le peut voir dans une Lettre de S. Evremond au même Corneille. Et en général, si les Anglois lisent & pillent même souvent Racine, Molière, La Fontaine, Reginer, Despreaux, &c; il est certain qu'ils les regardent plutôt comme de grands Ecrivains, que comme de grands Poètes.

(2) Nos Compatriotes, dit le Comte de Bolingbroke, écrivant au Sieur Prior, sont aussi mauvais Politiques, que les François sont mauvais Poètes. *Report of the committee appointed for*, &c. pag. 339.

sombre , qui répand plus de fumée que de lumière ; qu'ils ont de l'imagination , mais de cette imagination qui tient plus des noires rêveries d'un mélancolique , que des vives faillies d'un Génie heureux & fécond ; que leur style est fort & élevé jusqu'à l'enthousiasme ; mais aussi nous leur appliquons ce mot de Pétrone : vous parlez plus en Poète qu'en Homme , *plus poëtice quam humanè locutus es* ; & nous disons d'eux en particulier , ce que le Duc de Buckingham dit de tous les Poètes en général , » pour un seul inspiré , dix mille se-
» ront possédés (1) «.

Le Chevalier Temple , dans ses Essais , empruntant le langage de la Médecine , appelle l'Angleterre la Région de la Rate ; & M. Addison avoue que ses Compatriotes sont naturellement imaginatifs. » Ce tempéramment sombre & atrabilaire ,
» dit-il , qui est si commun dans notre Nation , nous
» jette dans une infinité de visions & d'idées bizar-
» res , auxquelles les autres Nations ne sont pas si
» sujettes (2) ». De-là vient , selon ce grand Génie ,

(1) For ten inspir'd , ten thousand are possess. *Essay upon Poetry.*

(2) English are naturally fanciful , and very disposed by that gloominess and melancholy of temper which is so frequent in our Nation to many wild notions , and visions to which others are not so liable. *Spec.* 419.

le goût qu'ils ont pour les allégories ; & rien ne nous empêche aussi d'y rapporter cette multitude de comparaisons, justes à la vérité, mais trop recherchées, qu'ils entassent dans leurs Ouvrages, de quelque nature qu'ils soient. Mais le François, né vif & impétueux, s'impatiente de tout ce qui l'arrête dans sa course : il tend toujours à son objet, & traite d'importun & de frivole tout ce qui paroît l'en éloigner. L'Anglois, qui joint à un génie vaste & profond une facilité surprenante pour l'invention, ne peut se captiver dans les bornes d'une juste exactitude ; il hazarde souvent des choses qui n'ont ni règle ni mesure, & tient pour maxime, qu'un Poète ne doit reconnoître d'autre Maître qu'Apollon, c'est-à-dire, en bon François, son imagination. Pour nous, qui pensons qu'il est moins honteux à l'Homme de se laisser conduire que de s'égarer, nous prenons volontiers les Anciens pour guides ; & comme nous nous croyons obligés de nous soumettre aux règles, il n'est pas facile de nous persuader qu'il y ait dans le monde aucune Nation assez privilégiée, pour être en droit de s'en dispenser.

Il ne m'appartient point de décider sur ce qu'il y a de juste ou d'outré dans ces accusations, encore moins de vouloir balancer les avantages que nous prétendons

prétendons avoir sur nos Voisins , non plus que ceux par lesquels ils se glorifient de l'emporter sur nous. Je ne fais même s'il y a personne qui puisse se flatter d'être assez affranchi des impressions de l'habitude & des préjugés de l'éducation , pour oser le faire. Mais qu'on prouve , si l'on veut , que souvent la sagesse & la circonspection de nos Auteurs dégénère en timidité ; que ce qui nous paroît téméraire , n'est que hardi ; que nous appellons licence , ce qui mérite le nom de généreuse liberté ; & que cette extrême retenue que nous nous imposons sur les idées & les expressions communes & ordinaires , vient d'une fausse délicatesse qui énerve nos Ecrits , loin de les embellir. Quand tout cela seroit évidemment prouvé , nos Ecrivains n'en concluront jamais , qu'il leur soit permis de blesser ouvertement les loix qu'ils trouvent établies. C'est à eux de s'y conformer jusqu'à un certain point , & de conserver ce qu'elles peuvent avoir de bon , sans chercher à plaire par ce qu'elles ont de défectueux. S'il est permis de flatter les Hommes sur leurs faiblesses , ce ne peut être qu'en vue de les en guérir , & de les ramener au bon-sens. Notre Langue ne manque point de force ; c'est nous seuls qui en manquons , & qui ne savons pas la faire valoir. L'air mâle & nerveux , les heureuses hardiesses , les tours

vifs & énergiques, & cette vigueur de pensées que les Etrangers admirent avec nous dans Montagne, la Bruyère, & sur-tout dans feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, le prouvent invinciblement. Cependant, quoique ce soit par pure foiblesse qu'un Malade ait certains dégoûts & certaines répugnances, sur lesquels il semble qu'il ne puisse se vaincre aussi long-tems que dure l'indisposition qui les produit, il y a de la folie & de la dureté à n'y point avoir égard; mais il y en auroit encore davantage, à les entretenir par une condescendance excessive.

C'est M. Pope lui-même qui m'a fourni ce principe. Il fera donc assez généreux, pour me pardonner de m'en être servi quelquefois contre lui. Au reste, s'il m'est arrivé de diminuer la grandeur de ses pensées, c'étoit uniquement pour les mettre à la portée de nos esprits. Si je n'ai pas craint d'exprimer naturellement ce qu'il relevoit par une métaphore, ni de retrancher plusieurs de ses images & de ses comparaisons, je déclare que c'est beaucoup moins parce qu'elles m'ont paru répréhensibles, que par l'impossibilité où je me suis trouvé de les faire goûter au commun de nos Lecteurs.

Pour en donner un exemple, qui mérite peut-être quelque attention, à cause des conséquences qu'on en peut tirer, dans le dessein de jeter plus

de ridicule sur certains Critiques , qui déchirent impitoyablement les Poètes , après avoir travaillé sans succès à le devenir, l'Auteur, dans l'Essai sur la Critique , emploie cette comparaison. » Ainsi , » dit-il, de notre tems les Apothicaires , à force de » voir les ordonnance des Médecins , apprennent » l'Art d'en jouer le rôle , & mettent hardiment » en pratique des maximes qu'ils prennent mal : » ils décident , & traitent ensuite leurs Maîtres » d'ignorans (1)«. Cette image plaît aux Anglois ; tous les François que j'ai consultés la trouvent choquante. Il est bon de remarquer cependant que le mot Anglois *Apothecary* est tiré du Grec , comme notre mot François Apothicaire, & qu'à l'exception de la terminaison , il sonne précisément de la même manière. Cela supposé , il n'y a pas moyen de dire qu'il soit moins noble , ou plus propre dans l'une ou dans l'autre Langue , à réveiller certaines idées dégoûtantes , que le Vulgaire attache à cette Profession. Reste donc que la différence vienne de la diversité du caractère des deux Nations , dont l'une

(1) So Modern' Pothecaries taught the art
 By Doctor's bills to play the Doctor's part ,
 Bold in the practice of mistaken rules ,
 Prescribe , apply , and call their masters fools.

regarde comme noble , ou du moins comme indifférent tout ce qui entre dans le commerce de la vie, dès qu'il a quelque utilité , & qu'il n'a rien de contraire aux premières impressions de la nature : au lieu que l'autre s'est accoutumée à considérer comme basse , toute expression destinée à signifier des actions ou des emplois , qui ne conviennent point en public à des personnes d'un rang distingué.

Et c'est-là , s'il m'est permis de le dire , la seule véritable raison pour laquelle Homère a pu , sans rien perdre de sa dignité , descendre dans des détails qui rendroient aujourd'hui nos Poètes ridicules. Puisque de son tems , comme dans celui des Patriarches , les Rois & les Princes tuoient les animaux qu'ils devoient manger , & préparoient eux-mêmes leurs repas ; qu'ils atteloient leurs chevaux à leur char ; que leurs Fils gardoient les troupeaux ; & que de leurs propres mains les Princesses lavoient leur linge , & alloient puiser de l'eau aux Fontaines publiques , les termes dont on usoit pour peindre ces actions , & le nom des divers instrumens qu'on y employoit , n'avoient alors rien de bas , parce qu'ils participoient en quelque façon à la noblesse des Personnes qui s'en servoient. Mais au contraire , la bassesse de la plûpart de ceux qui exercent aujourd'hui parmi nous les Arts Mécaniques ,

fait que nous attachons insensiblement des idées basses aux mots François qui les expriment. Il n'est donc pas étonnant que les Savans ne joignent pas les mêmes idées à des expressions Grecques & Latines, que non-seulement ils n'entendent jamais prononcer dans les rues & dans les boutiques par des Personnes de la lie du Peuple, mais qu'ils ne rencontrent encore que dans des Livres anciens & respectés. On peut dire cependant que chez les Anciens, ces mots ont quelque chose de plus sonore & de plus harmonieux, que dans la plûpart des Langues vivantes; mais cet avantage ne peut servir qu'à rendre le style plus doux ou plus nombreux. Un Vers, dont la cadence frappe agréablement l'oreille, peut d'abord séduire l'esprit; mais cette illusion se dissipe bientôt; & quelque belle qu'on suppose une Langue, il est impossible, comme certains Critiques ont voulu nous le persuader, qu'elle donne jamais par elle-même de l'agrément & de la noblesse aux plus petites choses.

Cette réflexion prouve évidemment que ce n'est point la faute de notre Langue, mais plutôt la nôtre; ou, si les Etrangers veulent nous en croire sur notre parole, l'élevation & la délicatesse de notre génie, qui bannit de tous les Ouvrages polis une infinité de choses, qui fournissoient aux Grecs &

aux Latins des descriptions si variées & si touchantes, & que nous lisons encore avec plaisir chez la plupart de tous nos Voisins.

Chaque Nation se croit en possession de la meilleure manière d'écrire, & s'estime souvent par les mêmes raisons qui font que les autres la méprisent. Toutes ont du moins, lorsqu'on les attaque vivement, une réponse qui sembleroit devoir arrêter le Censeur le plus déterminé, c'est de dire qu'on ne les entend point. L'Abbé Fontanini (1), moins estimable encore par sa vaste érudition, que par la justesse de son goût, bien loin de souscrire à la censure que le P. Bouhours, dans sa Manière de penser, a faite des Auteurs Italiens, soutient qu'il ne les condamne que parce qu'il les connoît mal; & il ne craint point d'assurer que tout Etranger est incapable de juger des autres Etrangers, parce qu'il est élevé dans une haute opinion des choses de son Pays, & qu'il n'a qu'une connoissance très-imparfaite de celles des autres (2).

(1) Depuis nommé Archevêque Titulaire d'Ancyre, mort à Rome en 1736.

(2) Ogni forestiere non è atto a giudicar degli altri stranieri, perche egli è nudrito dell' altera opinione delle cose proprie, e del conto leggierissimo delle altrui. *Lettera sulla Eloquenza Italiana*.

On ne peut se dissimuler que ce principe ne soit vrai jusqu'à un certain point. Mais si l'équité nous défend quelquefois de juger des Etrangers , parce qu'étant éloignés d'eux , nous ne les connoissons pas assez , ne pourroit-on pas dire qu'il ne nous est pas plus permis de prononcer sur nos propres Auteurs , par la seule raison que nous vivons au milieu d'eux ? Quand on est trop loin d'un objet , on ne le voit que confusément , & rarement tout entier. Quand on est trop près , on ne voit que lui ; il offusque la vue ; & dès-lors on ne peut le comparer avec les autres. Qu'on m'assigne donc un juste milieu , où l'on n'ait à craindre aucun de ces deux inconvéniens , lorsqu'il sera question de juger entre les Etrangers & nous.

D'une autre côté , le même orgueil qui aveugle chaque Homme en particulier , fascine en général les yeux de toute la Nation. Chacun se croit obligé d'en soutenir la gloire ; un intérêt secret se met de la partie , & nous persuade aisément que le Pays où nous sommes nés l'emporte sur tous les autres. On le croit de bonne foi ; & le préjugé devient si fort , qu'on ne peut plus le distinguer de la raison. C'est envain que ceux d'un avis contraire , après s'être épuisés en raisonnemens , en appellent au sentiment ; l'opinion vient à bout , avec le tems ,

de prendre chez nous la place de la nature. Ce que les autres ne peuvent lire sans peine dans nos Ouvrages , nous donne un véritable plaisir ; parce que nous sommes assez heureux pour en trouver à tout ce que nous voulons. Ainsi , quand on aime une chose , il est toujours vrai de dire , qu'on sent qu'elle est aimable ; mais d'en conclure qu'elle le soit réellement , ce seroit renoncer à toutes les lumières du bon-sens & de l'expérience.

Où trouver donc un arbitre assez impartial , pour prononcer entre la raison & l'amour-propre ? Personne ne peut être juge dans sa propre cause , encore moins en matière de bel-esprit , où il est plus aisé de faire illusion que dans toute autre. Rien d'ailleurs de plus équivoque , que ce qu'on appelle goût : la distinction du nécessaire & de l'arbitraire sur ce point , échappe aux Génies les plus pénétrants. Ne fait-on pas que dans tous les tems , les plus grands Critiques ont porté des jugemens entièrement opposés ? Cicéron , quelque excellent Connoisseur qu'il fût d'ailleurs , regarde Plaute comme le modèle de la fine plaisanterie , & lui trouve une délicatesse particulière pour les rencontres ingénieuses (1). D'un autre côté , Horace , qui semble

(1) *Duplex est jocandi genus alterum elegans , urba-*

avoir recueilli tout le bon goût du siècle d'Auguste, avance sans crainte d'en être défavoué, que ses Ancêtres avoient été assez bons, ou plutôt assez sots, pour applaudir aux pointes de ce Comique (1). Un Ancien avoit dit qu'il n'étoit pas étonnant que le fameux Temple d'Ephèse eût été brûlé la même nuit qu'Alexandre vint au monde, parce que Diane étoit pour lors occupée à veiller sur la Mere de ce Prince. Le même Cicéron, qui rapporte ce mot, ajoute qu'il le trouve très-agréable, *concinne ut multa Timæus &c* (2). Si l'on en croit Plutarque, de tous les Historiens le plus judicieux, cette pensée est si froide, qu'elle eût été capable d'éteindre l'incendie.

Il est vrai que tous les hommes estiment Virgi-

*num, ingeniosum, facetum, quo genere Plautus noster re-
fer-
tus est. Cic. Off. L. 1.*

(1) *At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stultè mirati, si modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto.*

Horat. Art. Poet.

(2) *Qui cum in historiâ dixisset quâ nocte natus esset Ale-
xander Diana Ephesiâ Templum deflagrâvisse, adjunxit id
minimè esse mirandum, quod Diana, cum in partu Olym-
piadis adesse voluisset, abfuisset domo. Cic. L. 2. de Nat.
Deor.*

le , Horace , Cicéron , Tite-Live , Saluste , Tacite , &c. Les Italiens admirateurs du Tasse , & les Anglois partisans de Milton , se réunissent à aimer l'Illiade & l'Enéïde. Mais d'un autre côté , il est constant que cette approbation , toute générale qu'elle paroît d'abord , tombe beaucoup moins sur les divers morceaux qui composent ces excellens Ouvrages , que sur le tout qui en résulte. C'est en ce point seul , que conviennent tous les hommes : mais rien de plus étrange , & souvent de plus contradictoire , que les jugemens qu'ils portent en particulier , les uns sur le style , & les autres sur les pensées de ces célèbres Auteurs. Ajoutez à cela , que pour la plûpart ils n'ont pas été tout d'un coup en possession de cette haute réputation dont ils jouissent à présent. Il leur a fallu des siècles entiers pour vaincre le mauvais goût ou l'envie de leurs Contemporains. Le tems seul a pu mettre le sceau à la bonté de leurs Ecrits. Sans parler des Anciens , les assauts que le Tasse eut à soutenir de la part des Critiques dans son propre Pays , & l'obscurité où le Poème de Milton , aujourd'hui si fameux , a été long-tems enseveli parmi les Anglois mêmes , ne sont que des preuves trop convaincantes de la foiblesse de l'esprit humain , & de l'incertitude de ses jugemens.

En faut-il davantage après les exemples qu'on vient de voir, pour apprendre aux Hommes à suspendre leur sentiment, non-seulement sur les Auteurs que la nature semble avoir mis hors des bornes de leur juridiction, mais même sur leurs propres Compatriotes, qui paroissent plus de leur compétence? En attendant qu'il s'élève quelque Génie extraordinaire, dont l'autorité soit si bien établie parmi toutes les Nations, que ses avis soient des loix dont il ne soit plus permis d'appeller, le parti le plus sage & le plus équitable ne feroit-il point d'en user avec les Etrangers, comme Quintilien veut que les Modernes en usent avec les Anciens (1)? Si nous n'avons point de titre incontestable qui nous assure le premier rang dans la République des Lettres, ils sont aussi dans l'impuissance d'en alléguer aucun qui nous force à le leur céder. Ils ont sans doute leurs perfections & leurs défauts, comme nous avons les nôtres, & peut-être dans un mélange égal. Rien ne nous empêche d'en dire notre sentiment; mais on ne sauroit le faire avec trop de réserve ni trop de retenue, de peur qu'il

(1) *Modestè tamen & circumspècto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt.*

n'arrive quelquefois de les condamner , ou même de les approuver , parce qu'on ne les entend pas. Le bon-sens ne voudroit-il pas encore , que dans ces occasions on s'attachât plutôt au dessein & à la composition de tout l'Ouvrage , qui doivent être les mêmes en tout tems & en tout Pays , qu'aux ornemens de chaque partie , qui ne sont point fondés sur des principes invariables , & qu'on pourroit comparer à des modes indifférentes en elles-mêmes , qui n'obligent que ceux parmi lesquels elles sont reçues ?

A l'égard de nos propres Auteurs , si le torrent de la coutume ne doit jamais les contraindre à forcer leur style & leur esprit , pour surprendre le Lecteur par des Épithetes rares & imprévues , ou pour semer leurs Écrits d'Antithèses , dont toute la beauté consisteroit dans le choix & dans l'arrangement des mots , quoiqu'ils doivent encore moins s'assujettir à quitter le solide pour le brillant , l'utile pour l'agréable , & le vrai pour le spécieux , on ne peut disconvenir cependant , qu'ils ne soient dans l'obligation de se conformer en quelque façon au goût de la Nation qui doit les juger. La seule précaution qu'ils aient à prendre , est de s'en approcher assez , pour qu'on ne puisse pas les accuser de s'en trop éloigner.

Et comme malgré toute sa raison , l'Homme se trouve souvent dans la malheureuse nécessité de se conduire par préjugé , & que toute sa sagesse ne va communément qu'à choisir entre les bons & les mauvais , il paroît qu'il n'en est point de plus raisonnable , ni de moins honteux , que le préjugé de tous les Ages & de toutes les Nations , qui nous porte à regarder les grands Auteurs de l'Antiquité , comme les seuls modèles qu'on doivent se proposer. Ce respect ne doit point aller jusqu'à nous persuader que tout soit de la même force & de la même beauté dans leurs Écrits ; mais si par un principe de reconnoissance , on ne se croit pas permis de les accuser du moindre défaut , il est , selon M. de la Motte , un moyen de conserver leur réputation sans faire tort à la sienne : c'est de suivre l'exemple de leurs plus grands Défenseurs , qui se gardent bien de les imiter en certaines choses , quoiqu'ils trouvent toujours des raisons ingénieuses pour les justifier de tout ce qu'on leur reproche (1).

Si quelqu'un , meilleur François sans doute que Critique , s'imaginoit que dans ce que je viens de dire , je n'ai pas assez soutenu la gloire de la Na-

(1) Discours sur la Poésie.

tion, je lui répondrois avec M. de Voltaire, „ que
„ le véritable Amour de la Patrie consiste à se
„ montrer fidèles Sujets & bons Citoyens ; mais
„ que disputer seulement sur les Auteurs de no-
„ tre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de
„ meilleurs Poètes que nos Voisins, ce seroit plu-
„ tôt sot amour de nous mêmes, qu'amour de
„ notre Pays “ (1).

On sent qu'il reste encore beaucoup de choses à dire sur des matières si importantes, & sur lesquelles il est si difficile de fixer les esprits. Peut-être que je pourrai un jour les développer avec plus d'étendue ; mais je crois en avoir assez dit, pour mettre le Lecteur en état de profiter de l'Ouvrage que je lui présente, & sur-tout pour me justifier de ne m'être point renfermé dans les bornes d'une Traduction régulière.

Je conviens qu'il seroit ordinairement à souhaiter que les Traducteurs se regardassent comme ayant les mains liées ; que sans égard à leur goût & à leurs préjugés particuliers, ils s'attachassent à nous faire connoître un Ouvrage tel qu'il est ; en un mot, qu'ils cherchassent moins à plaire, qu'à nous faire connoître ce qui plaît à la Nation pour

(1) Traduction de son Essai sur le Poème Epique.

laquelle leur Auteur a travaillé. Ces sortes de Traductions auroient leur utilité, en ce qu'elles ne déguiseroient point le goût ni le caractère des Écrivains étrangers, & qu'elles conserveroient à chaque Auteur son air propre & naturel, & jusqu'à ses défauts mêmes (1).

Rien ne feroit plus utile, ou du moins plus curieux, je l'avoue : mais, s'il faut le dire, rien ne me paroît moins possible, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un Poète tel que celui dont il est ici question. L'expression n'est-elle pas l'ame de la Poésie ? Et faites-vous connoître le Poète, si vous ne faites connoître son expression ? Vous ne pouvez même souvent rendre ses pensées ; ne tiennent-elles pas presque toujours à l'expression ? Changez-la dans les pensées de nos meilleurs Poètes François, vous leur ôtez ce qu'ils ont de sublime & de frappant : je n'y vois plus que des vérités triviales que j'approuve, il est vrai, mais que je ne puis admirer : vous me présentez le squelette du Poète ; mais vous ne me donnez pas le Poète même.

La Prose, dit un célèbre Critique, peut rendre exactement le fond de la pensée ; mais elle ne

(1) Voyez le Journal des Savans, sur la Traduction de l'Essai sur l'Homme, par M. de Silhouette, Avril 1736.

peut exprimer, ni l'énergie, ni les agrémens qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la mesure, de la cadence, de l'harmonie; & il soutient qu'il est aussi impossible à un Traducteur François de nous mettre en état d'apprécier le mérite d'Homère & de Virgile en qualité de Poètes, qu'à un Graveur de nous donner, dans une estampe, une juste idée du talent que Le Titien ou Le Carrache avoient pour la Peinture.

Ce que l'Auteur des Observations sur les Écrits Modernes dit des Poètes Grecs & Latins (1), il l'eût dit à plus forte raison des Poètes Anglois; puisqu'il y a plus loin de leur façon de penser & de s'exprimer à la nôtre, qu'il n'y a loin de la nôtre à celle des Grecs ou des Latins. Aussi, quelque estimables que soient les Traductions que M. de Silhouette nous a données de l'Essai sur l'Homme & de l'Essai sur la Critique, ceux qui entendent également l'Anglois & le François, disent ouvertement qu'il est impossible d'y reconnoître M. Pope. S'ils y retrouvent le Philosophe, ils n'y retrouvent presque jamais le Poète.

Mais fera-t-on plus en droit de décider sur ma Traduction, du goût & du caractère particulier

(1) Tom. III. Lettre 40.

qui règne dans la Poésie de M. Pope ? C'est ce que je suis bien éloigné de penser. Je suis persuadé au contraire qu'une partie de ce que j'ai avancé contre les Traducteurs en Prose , peut retomber sur les Traductions en Vers. Je veux que celles-ci puissent, jusqu'à un certain point , nous rendre l'esprit , le feu , la hardiesse , la force & l'imagination qui feront admirer l'Original. Mais quels sont les traits particuliers qui caractérisent cet esprit , ce feu , cette hardiesse , cette force , cette imagination ? C'est ce que la seule connoissance de la Langue dans laquelle il est écrit peut apprendre , & ce qu'on ne peut raisonnablement exiger d'aucun Traducteur.

Il a paru en 1717 , un Poème en cinq Chants , imprimé à Londres & à Amsterdam , sous le titre d'Essai sur la Critique , imité de M. Pope : mais le Sieur Robeton , Conseiller & Secrétaire-Privé du feu Roi d'Angleterre qui en est l'Auteur , s'est si fort approprié les pensées de son Modèle , & les a tellement habillées à la Françoisé , ou plutôt à sa manière , qu'elles n'y sont presque plus reconnoissables. Il est même étonnant qu'avec de si excellens matériaux , ce qui est la moindre louange qu'on puisse donner à l'Essai de M. Pope , il n'ait rien fait de plus juste ni de plus achevé. Il a tous

les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rarement les beautés. » On
» ne peut juger, disent les Journalistes de Tré-
» voux (1), si ce Poème est fait pour apprendre
» l'Art de composer une Pièce d'esprit sans dé-
» fauts, ou l'Art de Critiquer une Pièce d'esprit.
» Il jette au hasard, continuent-ils, quelques ré-
» flexions sur les Auteurs & sur les Critiques de
» toutes les Nations, mais sur-tout de la sienne.
» Il le fait cependant quelquefois avec esprit, mais
» jamais avec ordre & avec jugement ». Si un Essai
en Vers ne demande pas autant de méthode qu'un
Traité en Prose, rien ne dispense au moins de
mettre de la liaison & de la justesse dans ses pen-
sées; & c'est par là qu'on trouvera peut-être ma
Traduction aussi différente de l'Ouvrage du Sieur
Robeton, que son Poème l'est de celui de M. Pope.

Au reste, je crois qu'il est inutile d'avertir qu'on
ne doit point s'attendre à trouver dans mes Vers
la pompe & l'élevation propres au Poème Épique,
& aux autres Sujets qui tiennent du merveilleux.
La simplicité, la précision & la clarté, font le ca-
ractère du genre Didactique; il y est question de
raisonner, non de peindre. Le Poète, si des Ou-
vrages de cette nature suffisent pour mériter ce

(1) Août 1717.

nom , le Poète , dis-je , y doit parler beaucoup plus au jugement qu'à l'imagination , & par conséquent il ne lui est pas possible d'y donner l'effort à son génie. Cette vérité a toujours paru si constante , que les Critiques ont prétendu qu'Horace dans ses Épitres , & sur-tout dans son Art Poétique , avoit exprès rabaisé son style pour donner plus de poids à ses préceptes , & pour faire voir que ce n'étoit pas sur de grands mots , ni sur des expressions superbes , mais uniquement sur le vrai , qu'il vouloit établir la solidité de ses maximes (1).

Après tout , le Genre Didactique ne laisse pas d'avoir ses ornemens & ses beautés ; mais il semble que sa nature soit d'être beaucoup plus instructif qu'agréable ; & quoique M. Pope soit le plus poli & le plus insinuant de tous les Maîtres , c'est toujours un Maître ; & cette qualité entraîne avec soi quelque chose de rebutant. Il remonte jusqu'aux premiers principes. Loin de chercher à dissiper l'esprit , son but est de l'appliquer. Pour mieux inculquer ses maximes , il est quelquefois contraint de les répéter & de revenir sur ses pas. Il est vrai qu'il a su y faire entrer quelques digressions , comme pour servir de repos au Lecteur ; mais bien

(1) Voyez les Jugemens des Savans , par M. Baillet , à l'Article d'Horace.

des Gens n'aiment point à se fatiguer, dans l'espérance de se reposer. La Satyre est encore d'une grande ressource dans ces sortes d'Ouvrages : mais si l'on y en trouve quelques traits, ils ne flattent pas beaucoup la malignité du cœur, parce qu'ils sont, pour la plupart, jettés en général, ou qu'ils tombent sur des Particuliers qui nous sont inconnus. Il faudra donc se résoudre à l'écouter par raison : mais tout ce qu'on fait de la sorte, coûte toujours un peu, même aux Sages.

Ces deux Poèmes ne conviennent donc pas aux personnes qui lisent beaucoup, moins pour s'instruire, que pour s'entretenir dans une douce oisiveté. Mais à l'égard de celles qui d'un esprit plus solide & plus étendu, ne craignent point la peine de la réflexion, & qui ne trouvent un Livre bon, que lorsqu'il demande à être lu plus d'une fois, j'ose assurer que la lecture ne leur en fera point désagréable.

Qui essayeroit de lire les Maximes de M. de la Rochefoucault, aussi rapidement qu'on lit une Comédie, ou des Mémoires Historiques, s'y ennuyeroit immanquablement. Il en est à-peu-près de même de ces Essais : ce n'est qu'un enchaînement de pensées qui chargeroient l'esprit sans le nourrir, si on ne se donnoit le tems de les digérer, & d'en chercher en soi-même l'application.

Pour rendre la Traduction de l'Essai sur la Critique plus complète & plus utile , sur-tout aux Jeunes Gens qui veulent se former le goût , & se remplir de principes solides & féconds , qui les mettent en état de juger non-seulement de la Poésie , mais encore de tous les Beaux-Arts ; j'ai tâché , dans des remarques particulières insérées au bas de la page , d'en développer davantage certaines pensées , soit par mes propres réflexions , soit par celles des meilleurs Auteurs , anciens ou modernes. Je me suis encore trouvé dans l'obligation d'y joindre quelques Notes absolument nécessaires pour le commun des Lecteurs. J'ai cru aussi qu'on y verroit avec plaisir les endroits que M. Pope a imité des autres. Loin de vouloir par-là rien diminuer de sa gloire , je me suis flatté au contraire d'y contribuer. Je me souviens d'avoir ouï dire à un Homme d'esprit du premier ordre (1) , & qui se faisoit honneur de le compter parmi ses Amis , qu'il n'y avoit point de Célèbre Ecrivain qui n'eût trouvé le secret de faire passer dans ses Ouvrages les beautés de ceux qui l'avoient précédé , & que jamais on n'imiteroit un Auteur qui feroit profession de n'imiter personne.

(1) Le Docteur Atterbury , Evêque de Rochester.

S O M M A I R E.

LES mauvais Critiques ne sont pas moins communs que les mauvais Ecrivains , & sont plus dangereux. Il faut être né avec le don de bien juger , comme avec le don de bien écrire. Le vrai goût est aussi rare que le vrai génie. Tous les Hommes sont nés avec quelque goût ; mais de mauvaises études l'altèrent insensiblement. Diverses causes de la corruption du goût. Tout bon Critique doit connoître exactement la portée de son esprit , & posséder à fond les matières dont il entreprend de juger. Dangers de ne savoir qu'à demi. Nos jugemens ne peuvent être sûrs , qu'autant qu'ils sont puisés dans la Nature. Elle est tout à la fois la source , la fin & la règle de l'Art. Combien il est difficile & cependant nécessaire d'accorder entre eux l'esprit & le jugement. L'Art n'est que la Nature réduite en règles. Les règles ont été tirées de la pratique des Anciens. Utilité de la Critique. Abus qu'on en fait. Un des meilleurs moyens d'éviter ces abus , est l'étude des Anciens , & principalement d'Homère & de Virgile. Eloge des Anciens.



ESSAI SUR LA CRITIQUE,

Traduction de l'Abbé DURESNEL.

CHANT PREMIER.

Il est sur l'Hélicon deux sommets différens ,
Où chacun à l'envi brigue les premiers rangs.
L'un, courageux Auteur, prétend, par ses Ouvrages ,
Du Public dédaigneux entraîner les suffrages ;
Et l'autre du bon goût rigide Défenseur ,
Réforme le Parnasse , & s'érige en Censeur.
Qui des deux risque plus ; & qui pourroit me dire ,
S'il est plus dangereux de juger que d'écrire ?
Mais, si le froid Auteur est toujours ennuyeux ,
Un injuste Critique est-il moins odieux ?
Je pardonne sans peine à l'Écrivain vulgaire ,
Dont la Muse m'endort en cherchant à me plaire ;

Mais ce guide trompeur, qui prompt à censurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus, qu'il me commande en Maître.
Tout n'est pas Despréaux; & chacun prétend l'être.
Chacun content de foi, fuit sa foible raison,
Et des Arts qu'il ignore, ose donner leçon.
Cet âge si fécond en Pédans didactiques,
A moins de fots Auteurs que d'ignorans Critiques.
Le jugement, le goût, grands mots mal entendus,
Sont par-tout prononcés & par-tout confondus :
Mais ce goût, cet instinct, cette lumière sûre (1),
Que l'Art ingénieux puise dans la Nature,
Cette flamme qui brûle au sein des grands Auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les Censeurs.
Il faut également que le Ciel les inspire,
Les uns pour critiquer, les autres pour écrire.

(1) *Mais ce goût, cet instinct, cette lumière sûre.* Un Ouvrage où les règles essentielles sont violées, ne sauroit plaire. Mais ce n'est point en raisonnant sur ces règles, dit Quintilien, qu'on juge des Ouvrages dont le but est de toucher & de plaire : on en juge par sentiment, par impression, par un mouvement intérieur qu'on ne peut expliquer. C'est pour cette raison que la plupart des Critiques de profession, qui suppléent par la connoissance des règles à la finesse du sentiment qui leur manque quelquefois, ne jugent pas aussi sainement des Ouvrages excellens, que les Esprits du premier ordre en jugent assez souvent sans rien entendre aux règles de l'Art. *Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture, Tom. II. pag. 305.*

L'Homme le plus grossier n'est point sans jugement ;
Il discerne le vrai , du moins par sentiment.
Dans l'esprit le moins clair l'équitable Nature
Répand avec bonté quelque lumière obscure ,
Y grave d'heureux traits , quoiqu'à demi touchés ;
Tels sont de Raphaël les desseins ébauchés.
Mais irai-je altérer leurs empreintes légères
Par un amas confus de couleurs étrangères ,
Charger mon foible sens du poids d'un faux savoir ,
Étouffer ma raison , m'aveugler pour mieux voir ?
Tel est devenu fat à force de lecture (1) ,
Qui n'eût été que sot en suivant la Nature.
Ceux-ci du merveilleux insensés Partisans ,
Pour courir à l'esprit s'écartent du bon-sens ;
Mais lassés d'être en bute aux traits des Satyriques ,
L'espoir de se venger les transforme en Critiques ,
Trop foibles pour jamais égaler leurs Rivaux ,
Assez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux.
Quelques-uns dévorés d'une impuissante envie ,
A rimer pour eux seuls passent leur triste vie :
Qu'en dépit d'Apollon Mævius ait écrit ,
S'il compose sans verve , ils jugent sans esprit.

(1) *Tel est devenu fat à force de lecture.* La science , comme les voyages , perfectionne les bons Esprits , & met le comble à l'impertinence des Sots ; la multitude des choses qu'ils ont vues ou apprises , leur donne la confiance de parler de tout , quoiqu'ils ne puissent juger de rien.

D'autres , à la faveur de quelques chanfonnettes ,
 Passent pour Beaux-Esprits , & bientôt pour Poètes ;
 Le Beau-Sexe sur eux forme ses jugemens ,
 Et les voit comme Amis , & souvent comme Amans.
 Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques ?
 On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques (1).
 Que ces Demi-Savans sont communs parmi nous !
 Telle on voit près du Nil , dans un tems calme & doux ,
 D'Insectes mal formés une engeance inutile ,
 Couvrir de leurs essaims la campagne fertile :
 Oubli de la Nature , Animaux imparfaits ,
 Ils n'ont point de vrais noms , n'ayant point de vrais traits.
 Pour les désigner tous il me faudroit vingt pages ,
 Et j'ennuyerois peut-être autant que leurs Ouvrages.
 Vous donc qui de Critique osant porter le nom ,
 Voulez , plein d'un beau feu que guide la Raison ,
 Donner & mériter une gloire suprême ,
 Connoissez vos talens , connoissez-vous vous-même :
 Envain en croyons-nous une sotte fierté ;

(1) *On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques.* L'exacétude avec laquelle le célèbre Aristarque , Gouverneur de Ptolomée Evergete , revit les Poësies d'Homère , & l'approbation que toute l'Antiquité a donnée à l'édition qu'il en publia , a fait que son nom est devenu un éloge , & qu'on l'a employé dans la suite pour exprimer un Critique judicieux & éclairé. Horace s'en sert dans le même sens ,

*Arguet ambiguè dictum , mutanda notat it ,
 Fiet Aristarchus.*

Le plus vaste génie est toujours limité.
Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage (1) ;
Mais chacun a le sien (2) : qui le connoît est sage.
Quand la mer sur nos bords se répand à grands flots ,
Le rivage opposé voit décroître ses eaux :
Si d'un Savant altier la mémoire fidelle ,
Obéit à l'instant que son orgueil l'appelle ,
Son esprit surchargé d'un immense trésor ,
Est pauvre en sa richesse , & prend envain l'effor.
Si prompt à s'enflammer , trop vive , ou trop féconde ,
L'imagination en mille objets abonde ,
Le jugement languit , & se laisse emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.

Présumptueux Mortels ! une seule Science
Épuise votre vie & votre intelligence ;
Tant l'Art est étendu , tant l'esprit est borné (3) !
Le sublime Damon pour le Tragique né ,

(1) *Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.* Non omnia possumus omnes. VIRG. *Eglog.* VIII.

(2) *Mais chacun a le sien.* Les hommes sans aucun esprit sont aussi rares que les monstres , dit Quintilien. La Nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses Enfans ; mais elle n'a voulu déshériter personne ; elle a choisi les uns pour leur donner les dispositions nécessaires pour réussir dans certaines choses impossibles aux autres ; & ces derniers en ont reçu pour des choses différentes , une facilité qu'elle a refusée aux premiers. L'Homme entièrement dépourvu de toute espèce de talens , est aussi rare qu'un génie universel. *Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture , Tom. II. pag. 9.*

(3) *Tant l'esprit est borné.* Ce qu'on appelle un génie étendu , n'est

A vu sur le Comique expirer son génie (1).

N'allez pas imiter la funeste manie (2)

De ces Rois qui , jaloux d'enrichir leurs États ,
Perdent en un seul jour le fruit de cent combats.

Pourquoi courir après une gloire étrangère ,
Tandis que vous pouvez régner en votre sphère ?

Des aveugles Humains , éternel séducteur ,
L'Orgueil , ce consolant , mais dangereux flatteur ,
Est des petits esprits le vice inséparable.

Inégale en ses dons , la Nature équitable (3),

qu'un génie resserré dans des bornes moins étroites que celui des autres. L'Art enseigne à les cacher , ces limites ; mais il ne peut pas les reculer. *Optimus ille est qui minimis urgetur.*

(1) *A vu sur le Comique expirer son génie.* Tel Poète demeure confondu dans la foule , qui seroit au rang des Poètes illustres , s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation aveugle ; & si , content de briller dans les genres de Poésie pour lesquels il étoit propre , il eût pû résister à la vanité de s'appliquer à des genres de Poésie pour lesquels la Nature ne l'avoit point formé. *Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture , Tom. II. pag. 68.*

(2) *N'allez pas imiter la funeste manie.* L'envie d'être réputé un génie universel , dégrade bien des gens d'esprit. Quand il est question d'apprécier un Auteur en général , on fait autant d'attention à ses Ouvrages médiocres qu'à ses bons Ouvrages : il court risque d'être défini comme l'Auteur des premiers , & par conséquent comme un médiocre Auteur. *Ibid.*

(3) *Inégale en ses dons , la Nature équitable.* Il semble que la Nature , qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux , nous ait aussi donné l'Orgueil , pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections. *Réflexions Morales.*

Pour faire à peu de frais tous les hommes contens ,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.
De même dans les corps qui manquent de substance ,
Du sang & des esprits le vent remplit l'absence.
Des sentimens d'orgueil sans cesse renaissans
Occupent chez les Sots la place du Bon-Sens.
Mais au premier instant qu'à travers ce nuage ,
La pure vérité peut s'ouvrir un passage ,
L'Orgueil jette le masque , & fuit à son aspect.

Tout Auteur pour soi-même est un juge suspect.
Envain sur vos défauts un Ami vous éclaire (1) ;
Un Ennemi jaloux est un mal nécessaire (2).

C'est peu d'être savant , si vous n'êtes profond :
Renoncez aux Beaux-Arts , ou sachez-les à fond.
Qu'un desir passager jamais ne vous entraîne
Sur les bords dangereux qu'arrose l'Hypocrène :

(1) *En vain sur vos défauts un ami vous éclaire.* La beauté & la bonté d'un Ouvrage consistent en tant d'excellentes parties , qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelques-unes qui soient défectueuses ; & par conséquent tout Ecrivain a toujours besoin d'aides & de réformateurs. Mais il est quelquefois dangereux d'emprunter pour cela le secours de ses Amis. L'amitié est souvent aussi ingénieuse à les aveugler sur nos fautes , que l'amour-propre est habile à nous fermer les yeux sur nos propres défauts.

(2) *Un ennemi jaloux est un mal nécessaire.* C'est une vérité reconnue , que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu , que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte , & d'apprêter à rire à leurs Ennemis. *Sentimens de l'Académie sur le Cid.*

Ses subtiles vapeurs enivrent le cerveau ;
Mais la raison revient quand on boit en pleine eau.
Dans les premiers transports d'une vive jeunesse ,
Ébloui par l'éclat des Nymphes du Permesse ,
Et flatté par l'espoir d'attirer leurs regards ,
On se livre sans crainte au plus noble des Arts.
Sa grandeur le dérobe à notre foible vue.
L'esprit est trop borné pour sa vaste étendue.
Après de longs travaux on est surpris de voir
Que plus on fait , & plus il en reste à savoir.
Sans craindre leur hauteur , & plein de confiance ,
Vers les Alpes ainsi le Voyageur s'avance.
Les Cieux semblent d'abord s'abaisser sous ses pas.
Mais quel lointain affreux ! des neiges , des frimats ,
Des rochers escarpés : Ses yeux confus se troublent.
Et les Monts entassés sur les Monts se redoublent !

La même en tous les tems , toujours brillante aux yeux ,
La Nature répand un éclat radieux ;
C'est de nos jugemens la seule règle sûre ;
Pour qui fait l'écouter , sa voix n'est pas obscure :
C'est la règle , la fin , le principe de l'Art :
Sans elle tout est faux ; tout brillant n'est que fard :
Point de génie heureux que celui qu'elle inspire (1) :

(1) *Point de génie heureux que celui qu'elle inspire.* L'Art ne sauroit faire autre chose que de perfectionner les talens & les heureuses dispositions que nous avons reçues en naissant ; mais l'Art ne sauroit

Avec elle tout plaît, tout vit, & tout respire.
L'Art de ce riche fond a droit de s'effortir :
Il ordonne, il fait tout sans se faire sentir ;
Il se cache toujours ; & toujours il domine (1) ;
Telle dans un beau corps, cette flamme divine,
L'ame en secret fournit les esprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur ;
Sans paroître au-dehors par ses effets sensible,
Aux seuls yeux de l'esprit elle se rend visible.
Loin d'ici tout Auteur qui sur ses vains écrits
Prétend fixer le goût, & régler les esprits.
La plus commune route est toujours la plus sûre ;
Les préceptes de l'Art sont ceux de la Nature ;
Son pouvoir absolu, comme celui des Rois,
Ne peut être restraint que par ses propres loix.

La Grèce pour les Arts fut du Ciel inspirée :
Par ses doctes leçons votre Muse éclairée,
Saura quand il convient de voler jusqu'aux Cieux,
Quand il faut ralentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choisis des plus fameux modèles,

nous donner le talent que la Nature nous a refusé. L'Art ajoute beaucoup aux talens naturels, mais c'est quand on étudie un Art pour lequel on est né. *Caput est artis docere quod facias. Ita neque sine arte, neque totum arte tradi potest*, dit Quintilien.

(1) *Il se cache toujours, & toujours il domine.* C'est la pensée du Tasse dans la Description du Palais d'Armide, Chant XVI. *L'arte è che tutto fà, e nullà si scopre.*

Sa sagesse forma ses règles immortelles,
 Et pour guide assuré dans le Sacré Vallon,
 Envoya la Critique aux Enfans d'Apollon :
 Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
 Et dans leurs jugemens fit régner la justice.

La Muse par ses soins vit croître sa beauté,
 Et ne se para plus d'un éclat emprunté.
 Dans les siècles suivans des Hommes sans génie,
 Qu'agitoit de rimer l'incurable manie,
 Piqués de voir la Muse insensible à leurs feux,
 A la Critique enfin adressèrent leurs vœux.
 Dès lors pour assouvir leurs vengeances secrètes,
 Ils s'unirent entr'eux pour perdre les Poètes ;
 Et de l'Abeille active indignement jaloux,
 L'inutile Frelon lui fit sentir ses coups.

Qu'on ne s'étonne plus si le nom de Critique
 Est aujourd'hui l'objet de la haine publique ;
 C'est la faute de l'Homme, & non celle de l'Art ;
 C'est que loin de le suivre, on décide au hasard.

O ! combien de Censeurs, conduits par le caprice,
 Paroîtroient sans esprit, s'ils étoient sans malice !
 Sur le vrai, sur le faux, souvent indifférens,
 Scrupuleux & chagrins, plutôt que pénétrans,
 Habiles à railler, incapables d'instruire (1),

(1) *Habiles à railler, incapables d'instruire.* Un esprit né caustique, reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent fa-

Ils n'établissent rien; leur but est de détruire.

Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux (1),
 Et pour les corriger les mettent en lambeaux;
 C'est envain que le tems respecte leurs Ouvrages;
 Leurs sacrilèges mains en mutilent les pages.
 D'autres sans se connoître en nobles fictions,
 Débitent sèchement leurs froides visions,
 Et du Poème Épique enseignent la recette.
 Ceux-ci pour étaler leur science indiscrete,
 Par un vain Commentaire énervent un Auteur,
 Et le font méconnoître à l'habile Lecteur.
 De préjugés confus leurs ames possédées

vori, & fort souvent il censure un passage, non parce qu'il est défectueux, mais parce qu'il lui fournit un bon mot. Il est si facile de réussir en cela, que souvent des Génies médiocres, dès qu'il paroît un nouveau Poème, se trouvent assez d'esprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers passages, & quelquefois même assez heureusement. Quoique le Lecteur judicieux n'en soit pas la dupe, ils ne laissent pas de faire impression sur l'esprit du Public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui est tourné en ridicule avec quelque esprit, est absurde. *Remarques de M. Addisson sur Milton, num. 291.*

(1) *Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux.* Pope attaque ici ces Auteurs qui, comme les Burmans, les Bentleys, & tant d'autres, font disparaître le texte sur lequel ils travaillent, pour y substituer des conjectures plus ingénieuses que solides, changent des mots, souvent des phrases entières, & transposent les périodes, sans apporter d'autre raison de la liberté qu'ils se donnent, si ce n'est que le sens en seroit meilleur & plus intelligible, ou le tour & l'expression plus conforme au tems, & au génie des Auteurs dont ils parlent.

Ne se forment jamais que d'injustes idées :
 Critiquer, selon eux, c'est ne pardonner rien,
 Grossir toujours le mal, & déguiser le bien.

Vous, qui sur cette mer si fameuse en orage,
 Redoutez sagement la honte du naufrage,
 De ces premiers Auteurs qu'admire l'Univers,
 Connoissez le génie & les talens divers ;
 Leur fable, leur sujet, & les mœurs de leur âge ;
 Leur culte, leur Pays, mais sur-tout leur langage.
 Si de vos jeunes ans les travaux journaliers
 Ne vous ont point rendu ces objets familiers,
 Vous m'égayez envain par vos traits satyriques :
 Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques (1).
 Concevez pour Homère un véritable amour (2) ;
 Méditez-le la nuit ; lisez-le tout le jour :
 Lui seul peut vous conduire à ces grottes sacrées,
 Où sont, loin des Mortels, les Muses retirées.

(1) *Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.* On ne peut mettre de ce nombre tout homme qui n'est habile que dans une seule Science, parce que le goût ne se forme que par une connoissance très-étendue, & qu'il y a d'ailleurs peu de Livres, dans lesquels il n'y ait qu'une seule espece de choses à examiner. *Omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quâdam inter se continentur.* Cicero pro Archiâ Poetâ.

(2) *Concevez pour Homère un véritable amour.* L'émulation des Modernes seroit dangereuse, dit M. de Fenelon, si elle se tournoit à mépriser les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher

Quand on fait bien l'entendre , on fait bien l'admirer.

Lui-même avec lui-même il faut le comparer ;

Et que le seul Virgile en soit le commentaire.

Un jour qu'il prétendit , en jeune téméraire ,
Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats (1),
Apollon l'avertit de prendre un ton plus bas.
Sans le secours de l'Art , guidé par la Nature ,
Il vouloit que l'esprit lui tint lieu de lecture.
Mais enfin plus instruit , & moins ambitieux ,
Il vit , quand la raison eut defillé ses yeux ,
Qu'Homère & la Nature étoient la même chose.
Jaloux de l'imiter , d'abord il se propose
De former sur son goût ses durables écrits ;
Bientôt il osera leur disputer le prix.
Suivre les Anciens , c'est suivre la Nature :
Qui respecte leurs loix , ne craint point la censure.
Voyez sur leurs Autels les lauriers encor verts
Braver également l'envie & les hivers.

de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle Nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre tems , que j'honore & que j'estime le plus ,

. *Vos exemplaria Græca*

Nocturnâ versate manu , versate diurnâ. Hor. de Art. Poët.
Lettre à l'Académie Françoisse.

(1) Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats. Ce trait est tiré de Virgile.

*Cum canerem reges & prælia , Cynthia aurem
Vellit.* Eglog. VI.

Voyez tous les Savans leur rendre un juste hommage,
 Et vanter leurs travaux en différent langage.
 Que leurs vains ennemis à leur char enchaînés
 Soumettent à leurs loix leurs esprits obstinés ;
 Héritiers immortels d'une gloire constante,
 Poètes triomphans, souffrez que je vous chante.
 Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems (1),
 Le respect qu'on vous doit, s'augmente avec les ans :
 Comme on voit les ruisseaux dans une longue course
 S'étendre, & se grossir, en fuyant de leur source ;
 Des Nations à naître, & des Mondes nouveaux,
 Célébreront un jour vos noms & vos travaux.
 De votre feu divin qu'une seule étincelle
 M'inspire tout-à-coup une force nouvelle :
 Sans redouter les traits de mille vains esprits,
 Je combattois pour vous armé de vos Écrits ;
 Et réduisant l'orgueil à garder le silence,
 Je préviendrois du goût l'entière décadence (2).

(1) *Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems.* Virgile avoit dit,

Magnanimi Heroës nati melioribus annis.

(2) *Je préviendrois du goût l'entière décadence.* Il est à craindre, selon M. Rollin, que les jeux d'esprit, les pensées brillantes, & ces especes de pointes qui sont aujourd'hui si à la mode, ne soient comme les avant-coureurs du mauvais goût. Il est vrai qu'elles sont soutenues dans quelques-uns de nos Ecrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & par la suite du discours,

& par une beauté de génie qui leur est naturelle : mais comme ces dernières qualités sont rares , leurs Imitateurs courent risque de ne prendre de leur style que ce qu'il a de moins estimable , comme firent ceux de Senèque , qui n'ayant pris que ses défauts , se trouvèrent , dit Quintilien , autant au-dessous de leur modèle , que Senèque lui-même étoit au-dessous de l'esprit des Anciens. *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres. Tom. II. p. 407.*



S O M M A I R E.

DES Licences , & de l'usage qu'en ont fait les Anciens. Avec quelle retenue les Modernes doivent en user. Un beau désordre est quelquefois un effet de l'Art. La grande règle est de plaire. Trop d'attachement aux règles étouffe le génie. De grandes beautés , quoique mêlées de quelques défauts , sont préférables à une froide & sèche régularité. Les Génies bornés sont sujets à s'attacher à des minuties , qui les empêchent de trouver ou de sentir le beau & le grand. Ils font dépendre le tout d'une de ses parties. Apologue à ce sujet. Des graces du style , de l'expression , des traits ingénieux , des Ouvrages modernes , écrits en vieux langage , du choix des mots , de la cadence , de l'harmonie. En quoi consiste la beauté particulière à chacune de ces choses. Quels sont les principaux défauts qui les rendent vicieuses , & contraires à l'effet pour lequel elles ont été inventées. En parlant de l'harmonie , le Poète essaye tout à la fois de donner le précepte avec l'exemple. Pouvoir de l'harmonie sur le cœur des Hommes.

CHANT II.

IL est des agrémens qu'on ne doit point à l'Art ;
 On les tient du génie , & d'un heureux hafard (1).
 Quelquefois dans les Vers , comme dans la Musique ,
 Ce qui va droit au cœur , un trait brillant qui pique ,
 Est un je ne fai quoi qui ne peut s'expliquer ,
 Mais que les Maîtres seuls favent bien remarquer.

Les règles n'ont été par les Savans tracées (2) ,
 Que pour donner de l'ordre & du jour aux pensées.
 Si donc il arrivoit qu'à les suivre obstiné ,
 Votre Ouvrage parût languissant , ou gêné ,
 D'une licence heureuse usez avec prudence ;
 C'est une règle alors , & non une licence :
 Ce n'est qu'en s'éloignant des chemins fréquentés ,
 Que l'esprit peut trouver de sublimes beautés.

(1) *On les tient du génie , & d'un heureux hafard.* Si cela est vrai , il faut dire d'une pensée fine & délicate , ce que M. de Tourreil disoit de la devise : que c'est une bonne fortune , mais qui n'arrive jamais qu'à un Homme d'esprit.

(2) *Les règles n'ont été par les Savans tracées.* C'est l'avis de Quintilien : *Neque tam sancta sunt ista præcepta ; sed hoc , quidquid est , utilitas excogitavit. Non negabo autem sic utile esse plerumque ; verum , si eadem illa nobis aliud suadebit utilitas , hanc , relictis Magistrorum autoritatibus , sequamur.* L. II. c. 13.

Je vois les favoris des Filles de Mémoire ,
 Confondant le Critique étonné de leur gloire ,
 Loin des bornes de l'Art saisir ces heureux traits ,
 Que de vulgaires yeux n'aperçurent jamais :
 Leur Censeur obstiné blâmant ce qu'il ignore ,
 Les perd soudain de vue , & les condamne encore ;
 Tandis que sans souscrire à ce faux jugement ,
 Le Public entraîné les suit par sentiment (1).

Ce qui charme souvent dans une perspective ,
 C'est parmi les rochers une onde fugitive ,
 Une caverne informe , un précipice affreux ,
 Que la Nature a fait par un caprice heureux.
 J'aime dans le Poète un aimable délire ,
 Pourvu que la raison le conduise & l'inspire.
 Laissez les Anciens à l'exemple des Rois ,
 Législateurs heureux , braver leurs propres Loix.
 Un Moderne éclairé , que conduit la prudence ,
 N'attend point du Public la même complaisance :
 Ne l'exigez jamais sans un juste sujet ;
 En violant la Loi , respectez en l'objet ,

(1) *Le Public entraîné les suit par sentiment.* L'esprit d'invention , le feu Poétique , l'enthousiasme , la fierté & la hardiesse des Peintures , nous forcent d'admirer dans le tems même que nous désapprouvons , & font sur l'esprit la même impression que la lumière du Soleil fait sur les yeux. Nous ne sommes frappés que de sa splendeur , & le brillant éclat qui l'environne , ne nous laisse point appercevoir ses taches.

Et qu'un autre avant vous ait pris cette licence.

Si vous n'allèguez point ces motifs de défense,

Aux termes de la Loi vous êtes criminel ;

Et le Censeur malin vous juge fans appel.

Je fai qu'il est souvent de timides génies ,
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.

Si vous considérez un Colosse de près ,

Trop voisin de l'objet , vous confondez ses traits :

Mais lorsque dans son jour par degrés on se place ,

On y trouve d'accord la force avec la grace.

Un Guerrier en rangeant ses Bataillons épars ,

Ne s'astreint pas aux Loix de l'*École de Mars* (1) ;

Mais selon son terrain il change de méthode ;

A ses projets , aux tems , aux lieux il s'accommode ;

Un stratagème heureux , qui le rendra vainqueur ,

Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur :

D'un désordre apparent naîtront mille merveilles :

Homère ne dort pas ; c'est toi seul qui sommeilles (2).

(1) C'est le titre d'un Livre qu'on met ordinairement entre les mains des jeunes gens qui se destinent à la Guerre. Cet Ouvrage traite de tout ce qui regarde l'Art Militaire , des Campemens , de l'Ordre des Batailles , &c.

(2) *Homère ne dort pas ; c'est toi seul qui sommeilles.* Voudroit-on cependant , par une prévention manifeste , donner à l'Antiquité plus qu'elle ne demande , & condamner Horace pour soutenir , contre l'évidence du fait , qu'Homère n'a jamais aucune inégalité ?

Quandoque bonus dormitat Homerus. Art. Poet. M. de Fenelon , Lettre à l'Académie Française.

Tout Poème qui plaît, n'est jamais mal écrit;
 Rarement sur le goût le cœur trompa l'esprit.
 Sophiste pointilleux, je ris de ta censure (1);
 Je ne t'écoute point où parle la Nature.
 J'aime mieux un Auteur sublime & véhément,
 Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement,
 Que ces Rimeurs craintifs, gênés dans leur justesse,
 Où, si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse (2):
 Pour écouter leurs chants je fais de vains efforts;
 Et sans les critiquer, je bâille, & je m'endors.

(1) *Sophiste pointilleux, je ris de ta censure.* Pour moi, disoit Longin, je tiens qu'une grandeur au-dessus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du médiocre. Il en est du sublime comme d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Un esprit qui ne s'étudie qu'au grand, ne peut pas s'arrêter aux petites choses. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris; mais le grand se fait admirer. Un seul de ces beaux traits & des pensées célèbres, peut payer tous leurs défauts.

(2) *Où, si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse.* Plin le jeune, parlant d'un Orateur de son tems qui avoit beaucoup de justesse & d'exactitude, mais peu d'élévation & de feu, dit qu'il n'a qu'un défaut, c'est de n'en point avoir. L'Orateur, ajoute-t-il, & à plus forte raison le Poète, doit s'élever, prendre l'essor, quelquefois entrer en fureur, & s'abandonner, souvent même cotoyer le précipice. Il n'est ordinairement rien de haut & d'élevé qui ne soit près d'un abyme; le chemin est plus sûr par les plaines; mais il est plus bas & plus obscur. Ceux qui rampent ne risquent point de tomber comme ceux qui courent; mais il n'y a pour ceux-là nulle gloire à ne tomber pas; ceux-ci en acquièrent même en tombant. *L. IX. Ep. 26.*

Dans les efforts de l'Art, dans ceux de Nature,
Quelques traits excellens semés à l'aventure (1),
N'excitent point en nous ce vif ravissement,
Que la beauté parfaite inspire en un moment.
Est-ce une joue, un œil, une lèvre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante ?
Non : mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de Rome & de l'Architecture,
Ce Dôme (*), si hardi dans sa rare structure,
Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui fait charmer les yeux.
On n'admire d'abord ni sa vaste étendue,
Ni ses murs si vantés, qui percent dans la nue ;
De l'Édifice entier le juste assortiment
Plaît en chaque partie, & brille également.

(1) *Quelques traits excellens semés à l'aventure.* La beauté du style ne consiste ni dans les mots, ni dans l'arrangement de chaque phrase prise en particulier ; mais dans un certain air du discours, où tout est naturel, où tout coule de source, où rien n'est affecté, & cependant où tout plaît, où les grandes & les petites choses sont dites avec une grace égale, quoique différentes, où règne un certain sel & un assaisonnement qui en relève le goût, qui ne laisse rien d'insipide, qui se fait par-tout sentir au Lecteur, qui pique sa curiosité, & qui, pour ainsi dire, excite sa soif, *ut non tam sit in singulis dictis, quam in toto colore dicendi.* Quintilien *apud* Rollin. *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres.*

* Le Dôme de Saint-Pierre.

Ne vous réglez jamais que sur les grands modèles ;
 Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles ,
 Qu'un Critique de mots débite hardiment (1) :
 Combien de faux Esprits , entêtés sottement
 D'imaginations toujours mal assorties ,
 Font dépendre le tout d'une de ses parties (2) !
 Ils parlent en Savans des préceptes de l'Art ,
 Et dans leurs vains Écrits les laissent à l'écart :
 Ils font de leur raison un honteux sacrifice ,
 Et décident toujours au gré de leur caprice.

(1) *Qu'un Critique de mots débite hardiment.* Un Grammairien auroit mauvaise grace de chicaner ce beau Vers de Racine ,

Je t'aimois inconstant ; qu'eussai-je fait fidelle ?

parce qu'à la rigueur il faudroit dire , *Je t'aimois lors même que tu étois inconstant ; qu'eussai-je fait , si tu avois été fidelle ?* Cela se soutient sans peine ; & ces sortes de petites licences de construction , bien loin d'être des fautes , font souvent un des plus grands charmes de la Poésie. Il est donc d'un habile Critique , selon la pensée de Quintilien , d'ignorer , ou plutôt de paroître ignorer de semblables minuties. *Inter virtutes Grammatici habebitur aliqua nescire.*

(2) *Font dépendre le tout d'une de ses parties.* Le sort des gens sans génie , comme l'a remarqué l'Auteur des *Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture* , est de s'attacher principalement à quelques parties de l'Art qu'ils professent , & de penser après y avoir fait du progrès , quelle est la seule partie importante de l'Art. Le Poète , dont le talent est de rimer richement , regarde comme médiocre tout Poème dont les rimes sont négligées , quoiqu'il soit quelquefois admirable par l'invention & par la nouveauté des pensées. Tous les hommes veulent que le genre de mérite qu'ils ont reçu du Ciel , soit le genre de mérite le plus important dans la Société. *Tom. II. p. 350 & 351.*

Le fameux Chevalier que la Manche a produit,
Par son humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poète autrefois fit l'heureuse rencontre :
Habile en ce métier aussi-tôt il se montre,
Parle d'un air rassis, en termes pleins de sens,
Des Règles du Théâtre, & des Pièces du tems ;
Soutient que s'écarter des règles d'Aristote (1),
C'est parmi les écueils naviguer sans Pilote.
D'un sujet qu'au Théâtre il prétendoit donner,
Notre Auteur avec lui se mit à raisonner ;
Trop heureux s'il pouvoit mériter le suffrage,
Et suivre les avis d'un si grand personnage :
De sa Pièce il fit voir la sage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action :
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance ;
Une chose déplut : le Rimeur par prudence
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ clos.
Supprimer un combat ! s'écria le Héros. —

(1) *Soutient que s'écarter des règles d'Aristote.* Si dans ces derniers tems on a contesté à Aristote la qualité de Prince des Philosophes, on s'accorde assez à le reconnoître pour le Prince des Critiques. Le P. Rapin, dans ses Parallèles, avoit dit avant notre Auteur, que sa Poétique n'est, à proprement parler, que la Nature mise en méthode, & le Bon-Sens réduit en principes. Il n'a cependant jamais été Poète ; & si les Vers que Diogène Laërce lui attribue, sont véritablement de lui, ils ne peuvent lui en mériter la réputation. Pope l'appelle en deux endroits de ce Poème le *Stagirite*, parce qu'il étoit né à Stagire, petite Ville de Macédoine, nommée aujourd'hui Lyba-Nova.

Oui sans difficulté , quand on prétend écrire
 Suivant les sages loix du Censeur de Stagire.
 Non , dit le Chevalier ; non de par tous les Dieux !
 Aristote écrivoit & pensoit beaucoup mieux :
 Chevaliers , Écuyers , leurs Courfiers & leurs Armes ,
 Embellissent la scène & lui prêtent des charmes. —
 Quel Théâtre assez grand pour un tel appareil ? —
 Vous jouerez en plein champ , à l'aspect du Soleil.
 C'est ainsi qu'un Censeur , épris de sa chimère ,
 Se sert pour s'égayer du savoir qui l'éclaire.

Le style chez les uns tient toujours lieu d'esprit (1) ;
 Pourvu qu'on paye en mots , du reste ils font crédit.
 C'est par la diction qu'ils jugent d'un Ouvrage ;
 Pour vanter un Écrit ils n'ont que ce langage :
 Le style est merveilleux ; mais à l'égard du sens ,
 Sur la foi de l'Auteur ils s'en tiennent contens.

(1) *Le style chez les uns tient toujours lieu d'esprit.* Quand vous voyez , disoit Senèque , un Ouvrage poli avec tant de soin & tant d'inquiétude , vous en pouvez conclure qu'il part d'un Esprit médiocre & occupé de petites choses. Un Ecrivain qui a l'esprit grand & élevé , ne s'arrête point à de telles minuties ; il parle & il pense avec plus de grandeur ; & l'on voit dans tout ce qu'il dit un air aisé & naturel , qui marque un homme riche de son propre fond , & qui ne cherche point à le paroître. N'attendez rien de grand ni de solide de ces jeunes gens si frisés & si poudrés , *totos de pixide* , qui sont toujours devant le miroir & à la toilette. Il en est de même de tout Auteur qui donne trop d'attention à la beauté du style , au choix & à l'arrangement des mots. *Ep.* 115.

Tout Écrit qui de mots offre un vain étalage ,
 Est un Arbre étouffé sous un épais feuillage :
 Le Jardinier avide y cherche envain du fruit.
 Un frivole Écrivain , dont le brillant séduit ,
 Par ses fausses couleurs , au Prisme assez semblable ,
 Pour vouloir tout orner , rend tout désagréable (1) ;
 La Nature n'est plus reconnoissable aux yeux ;
 Tout est également riant & gracieux.
 Comme on voit du Soleil la féconde lumière
 Répandre des beautés sur la Nature entière ,
 Et sans les altérer dorer tous les objets ,
 Il faut orner ainsi jusqu'aux moindres sujets (2).

(1) *Pour vouloir tout orner , rend tout désagréable.* Quintilien a dit de Senèque, qu'il étoit rempli de défauts agréables , *abundat dulcibus vitiis* ; mais on pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés désagréables par leur multitude , & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne rien dire simplement , & de tourner tout en forme de pointe. Il est impossible , dit le P. Jouvençy , qu'il n'échappe une infinité de choses froides & puériles à tout homme qui affecte de donner un tour fin & délicat à tout ce qu'il écrit , & qu'il ne lui arrive enfin de perdre , par un grand nombre de traits forcés & insipides , la réputation de Bel-Esprit , qu'une ou deux pensées rares & ingénieuses lui avoient acquises. *Nicole , Traité de l'Education d'un Prince , 2. Part. & Jouvençy , de Arte discendi & docendi.*

(2) *Il faut orner ainsi jusqu'aux moindres sujets.* Pour la Poésie , comme pour l'Architecture , il faut que tous les morceaux nécessaires se changent en ornemens naturels. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement , est de trop. Retranchez-le , il n'y manque rien ; il n'y a que la vanité qui en souffre. *Fenelon , Lettre à l'Académie Française.*

Mais un Génie outré dans ses fougues altières
 Admet les faux brillans pour de vives lumières ;
 De ce qui peut frapper uniquement épris,
 De traits vifs & nouveaux il sème ses Écrits :
 C'est un cahos luisant , un amas de pensées (1),
 Et sans ordre , & sans choix , & sans goût entassées.
 Vous voyez le Poète & le Peintre ignorant ,
 Incapables du vrai , donner dans l'apparent ;
 S'il faut avec douceur peindre les Graces nues ,
 Et présenter sans fard leurs beautés ingénues ,
 Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans (2),
 Et cachent leur peu d'art sous de faux ornemens.

Ce que j'appelle esprit , c'est la vive peinture (3)
 Des naïves beautés qu'étale la Nature ;

(1) *C'est un cahos luisant , un amas de pensées.* Un Ouvrage qui est par-tout ajusté & peigné sans mélange & sans variété, où tout frappe, où tout brille, un tel Ouvrage cause plutôt une espèce d'éblouissement, qu'une véritable admiration. Il lasse & il fatigue par trop d'ornemens ; & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut, dit Cicéron, dans les Ouvrages d'esprit, comme dans la Peinture, des ombres pour donner du relief ; & tout ne doit pas être lumière. *De Oratore apud Rollin.*

(2) *Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans.* L'Auteur fait ici allusion à ce que les Anciens rapportent d'un jeune Peintre, qui ne pouvant exprimer les traits & les charmes d'Hélène, s'avisa de lui donner une draperie toute brillante d'or & de pierreries ; ce qui fit dire à son Maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pu faire belle.

(3) *Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture.* Dans les Ouvrages d'esprit il est deux sortes de beautés. L'une consiste dans les pen-

Qui fait que d'un coup d'œil le Lecteur apperçoit
Un objet tout entier , & tel qu'il le conçoit.

L'ombre parmi les jours sagement répandue ,
Anime la Peinture , & trompe mieux la vue.
De même un style uni dans sa simplicité (1)
Des traits ingénieux fait sentir la beauté.
Comme trop de sang nuit , & cause la mort même ,
Trop d'esprit quelquefois dépare un bon Poème.
O trop heureux Damis , si ton esprit fécond

tées belles & solides , mais extraordinaires & surprenantes : Lucain , Senèque , Tacite & Pline le jeune , sont pleins de ces sortes de beautés. L'autre , au contraire , ne consiste nullement dans les pensées rares , mais dans un certain air naturel , dans une simplicité facile , élégante & délicate , qui ne fatigue point l'esprit ; qui ne lui présente que ces images communes , mais vivés & agréables ; qui ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet tous les objets qui peuvent le toucher , & d'exprimer toutes les passions & tous les mouvemens qui sont une suite naturelle des choses qu'elles représentent : cette beauté est celle de TERENCE , de Virgile , de Cicéron , de Tite-Live. Et comme il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ceux-là , il est aisé de voir qu'elle est encore plus difficile que l'autre. *Nicole , Traité de l'E-ducation d'un Prince , II. Part.*

(1) *De même un style uni dans sa simplicité.* On doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité , la perfection de tout Ouvrage , & l'embellissement , si j'ose ainsi parler , de la beauté même. Horace nous a donné cet avis , lorsqu'il veut que la manière de s'exprimer paroisse si naturelle , que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour ; & qu'il n'y ait que la réflexion sur ce qu'elle a de fin & de délicat , qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur. *St.-Evremond.*

Étoit accompagné d'un jugement profond ;
 Si dans tes vifs transports souvent trop d'abondance
 De tes brillans Tableaux ne gâtoit l'ordonnance !
 Faut-il donc que l'esprit ne puisse s'accorder
 Avec le jugement qui doit le seconder ?
 Pégase dans son vol n'a que trop de vitesse ;
 C'est à régler son feu que consiste l'adresse.
 Ainsi d'un fier Courfier plus on retient l'ardeur ,
 Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.
 Que votre expression , naturelle & sensée (1) ,
 Par un juste rapport s'unisse à la pensée.
 Orner un trait commun de mots majestueux ,
 C'est parer un Faquin d'ornemens somptueux.
 Selon votre sujet il faut changer de style ,
 Prendre un autre air aux Champs , un autre air à la Ville.
 En formant de vieux mots un bizarre jargon ,
 D'autres se sont flattés d'acquérir du renom ;
 Anciens seulement dans leurs phrases usées ,
 Modernes dans le tour de leurs froides pensées.
 Des riens si travaillés déshonorent l'esprit ;
 Le Sot en est la dupe , & le Savant en rit.

(1) *Que votre expression , naturelle & sensée.* Comme les mots sont destinés pour exprimer les pensées , c'est d'elles qu'ils doivent naître. Les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes , & les suivent comme l'ombre suit le corps. *Cicero de Oratore , Lib. II.*

Je m'imagine voir un Cadet de Province
Étaler à la Cour, d'un air content & mince,
Des habits hors de mode achetés de hafard.
Ces froids Imitateurs des défauts de Ronfard,
Paroissent anciens, comme un Singe comique
Ressemble à nos Ayeux, dans un pourpoint antique.

Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots (1);
Ils plaissent rarement trop vieux, ou trop nouveaux;
Imitez sur ce point la prudente méthode,
Dont le Sage se sert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.

Qu'il est de vains Lecteurs, dont l'étrange manie
Ne décide des Vers que par leur harmonie (2)!

(1) *Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots.* En général on doit être fort en garde contre les nouveaux mots. L'abondance n'est pas toujours une marque de la perfection des Langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on prend de choisir les termes propres & usités, & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce que l'on veut sans avoir égard à l'usage ni au génie de la Langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche du tems de Domitien & de Trajan, que sous les premiers Empereurs. *Bouhours, Entretiens d'Ariste & d'Eugène sur la Langue Française.*

(2) *Ne décide des Vers que par leur harmonie.* On ne peut nier que l'harmonie n'ait un pouvoir merveilleux pour plaire, même pour faire impression sur les Esprits. Il n'est guère possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est

Sont-ils doux & coulans ? dès-lors ils sont parfaits.
 Ont-ils quelque rudesse ? ils les trouvent mauvais.
 De mille attraits divers envain brille une Muse ;
 Sa voix , sa seule voix leur plaît & les amuse.
 Apollon n'est pour eux que le Dieu des beaux Airs ;
 Peu touchés des leçons qu'il mêle dans ses Vers ,
 Leur esprit tout entier passe dans leur oreille.
 Esclaves de leurs sens par une erreur pareille ,
 Au lieu de profiter d'un Cantique touchant ,
 Ils ne sont occupés que des beautés du chant.
 Frivoles Amateurs d'une vaine cadence ,
 L'art de coudre des mots fait toute leur science (1).
 Leurs Vers vuides de sens , montés au même ton ,
 Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vain son.
 Jamais de tours nouveaux , jamais de traits sublimes ,
 Mêmes expressions , & toujours mêmes rimes (2).

comme l'entrée. Au contraire , l'Homme écoute volontiers ce qui plaît ; & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit. *Voluptate ad fidem ducimur* , dit Quintilien.

(1) *L'art de coudre des mots fait toute leur science.* Les mots ne sont que pour les choses. Les expressions les plus choisies & les plus brillantes , si elles sont dépourvues de sens , ne doivent être regardées que comme un sens vuide & méprisable , qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Au contraire , ajoute Quintilien , il faut faire cas des raisons & des pensées solides , quoique dépourvues de tout ornement , parce que la vérité par elle-même , de quelque manière qu'elle se montre , est toujours aimable.

(2) *Mêmes expressions , & toujours mêmes rimes.* Tout ce morceau est emprunté de M. de St.-Evremond , dans la Lettre au Maréchal de Crequy.

Par-tout où vous voyez couler de clairs ruisseaux,
Il faut vous préparer au doux chant des oiseaux.
On aperçoit toujours une jeune Bergère
Assise mollement sur la tendre fougère.
Entendez-vous les eaux murmurer & frémir,
Vous n'êtes pas envain menacé de dormir.
Et pour finir des Vers dont la rime est usée,
Vient un je ne sais quoi, qu'ils appellent pensée (1);
Un rien embarrassé dans un tissu de mots,
Un certain feu follet qui contente les Sots.

Pour vous, abandonnez à leur monotonie
Ceux qui n'aiment en Vers qu'une froide harmonie;
Distinguez avec soin une mâle douceur,
D'avec un style mou qui fait languir le cœur.
Par des secrets cachés aux Poètes vulgaires,
Unissez dans vos Vers les qualités contraires:

(1) *Vient un je ne sais quoi, qu'ils appellent pensée.* Quoique certains Auteurs, dit M. Rollin, mettent une grande diversité dans leurs pensées, il y règne cependant un certain tour un peu trop uniforme, qui termine la pensée par un trait court & vif en forme de sentence, & qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de toute autre. Ces sortes de traits étoient, selon Senèque même, inconnus à l'Antiquité, & semblent, par leur affectation étudiée, placés dans la seule vûe de mendier l'applaudissement. Ils ne laissent pas cependant de donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, pourvu qu'on les y emploie avec retenue & avec discernement. *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, Tom. III.*

Aussi doux que Waller (1), aussi fort que Denham (2)

Soyez tout à la fois, & nerveux, & touchant.

Que votre Poésie, & forte & naturelle (3),

Me soit de la Tamise un image fidèle ;

Soyez profond, mais clair, soyez doux sans lenteur,

Plein sans vous déborder, rapide sans fureur.

La danse met en œuvre & la force & l'adresse,

Et fait donner au corps la grace & la souplesse.

(1) *Aussi doux que Waller.* Ce Poète s'est fait généralement admirer par la délicatesse & par l'élévation de son génie. Ses Vers ont une douceur & une harmonie qui lui est particulière. Il étoit fort lié avec la Duchesse de Mazarin, & avec M. de St.-Evremond. M. de la Fontaine, qui entretenoit aussi commerce avec lui, l'appelle l'*Anacréon d'Angleterre*. Voluptueux comme ce Poète, l'amour qu'il avoit pour le plaisir ne lui permit jamais de faire de longs Ouvrages. Il sembloit qu'il n'écrivît que pour son amusement, celui de sa Maîtresse & de ses Amis. Les Anglois le comptent parmi les Poètes lyriques, & le regardent en ce genre comme un des meilleurs de leur Nation. Il fit cependant sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un Poème sur l'Amour Divin, en six Chants, & quelques autres Poésies pieuses. *Extrait de l'Abrégé de sa Vie, qui se trouve à la tête de ses Œuvres.*

(2) *Aussi fort que Denham.* Denham s'est rendu célèbre par un Poème intitulé, *Cooper's hill*. C'est la description des bords de la Tamise aux environs de Londres, qu'on découvre du haut de la Montagne dont le Poème tire son nom. Quelques Critiques en trouvent le style dur & raboteux ; mais tous conviennent que les pensées en sont d'une force & d'une élévation surprenantes. Ses autres Poésies ne sont pas de la même beauté.

(3) *Que votre Poésie, & forte & naturelle.* Ces quatre Vers sont de ce même Denham, & sont cités par M. de Voltaire dans son *Essai sur le Poème Epique*. Ils m'ont paru si beaux, que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de les retrouver ici.

De même un style aisé ne vient point du hasard

Un bon esprit le doit aux préceptes de l'Art (1).

Mais c'est peu dans un Vers que de fuir la rudesse ;

Il faut que le son même, avec délicatesse ,

Fasse entendre au Lecteur l'action qu'on décrit ,

Et que l'expression soit l'écho de l'esprit (2).

Que le style soit doux , lorsqu'un tendre Zéphire ,

A travers les Forêts s'insinue , & soupire.

Qu'il coule avec lenteur , quand de petits ruisseaux

Roulent tranquillement leur languissantes eaux.

Mais les vents en fureur , la mer pleine de rage ,

Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage ?

(1) *Un bon esprit le doit aux préceptes de l'Art.* C'est proprement pour l'élocution, dit Quintilien, que l'Art est nécessaire ; car le reste dépend plus de la Nature. Mais quand on a étudié à fond la Langue dans laquelle on écrit ; que par une lecture exacte & sérieuse des bons Auteurs, on s'est fait un fond de riches expressions ; mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit des connoissances nécessaires à son sujet, la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est alors des mots comme des Domestiques dans une maison bien réglée ; ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. *L. VIII. & Cic. de Oratore, L. III.*

(2) *Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.* *Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente aequè audientem exhorrescere.* D'où il est aisé de voir, comme le remarque ailleurs Quintilien, de qui j'ai tiré ce passage, qu'il n'y a point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une habile main, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. *L. IX. c. 4.*

Le Vers, comme un torrent, en grondant doit marcher,
 Qu'Ajax soulève & lance un énorme rocher ;
 Le Vers appesanti tombe avec cette masse.
 Voyez-vous des Épis effleurant la surface,
 Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air (1) ?
 La Muse fuit Camille, & part comme un éclair.

Par les divers accens du fameux Timothée (2),
 Admirez comme l'ame émue, & transportée,
 Quitte & prend tout à coup de nouveaux sentimens ;
 Quand il change de ton, différens mouvemens
 Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexandre :
 Il s'anime, s'irrite, il veut tout entreprendre :
 Implacable Guerrier, foible Amant tour à tour,
 La gloire dans son cœur combat avec l'amour :
 Avec transport tantôt il demande ses armes ;
 Et tantôt il soupire, & se baigne de larmes.

(1) *Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air.* Pope a tiré cette idée de Virgile.

*Illa vel intacta segetis per summa volaret
 Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.* *Æneid.* L. 7. v. 808.

(2) *Par les divers accens du fameux Timothée.* Il étoit Milésien, fils de Terfandre, aussi célèbre Musicien. Il ajouta à la Harpe la dixième & la onzième corde. Ce que Pope dit ici du pouvoir de la Musique sur le cœur d'Alexandre, est confirmé par les anciens Auteurs. Ils en rapportent encore plusieurs autres exemples qui semblent si bien prouvés, qu'il n'y a que les Musiciens de nos jours qui aient intérêt de les révoquer en doute.

Un Grec fut triompher du Vainqueur des Persans ;

Et le Maître du Monde obéit à ses chants.

Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie ;

Quand avec de beaux Vers sa force est réunie !



S O M M A I R E.

DEUX excès également à éviter pour un Critique , la flatterie & la malignité. Règle qu'il doit suivre pour tenir un juste milieu entre un dégoût chagrin que rien ne contente , & une facilité outrée qui approuve tout. Détail des divers préjugés qui corrompent les jugemens des Critiques. Prévention, soit en faveur des Anciens , soit en faveur des Modernes , ou même des Ecrivains d'une certaine Nation. Il est des Critiques qui règlent leurs jugemens sur ceux des autres , sur le nom de l'Auteur , sur leurs craintes ou sur leurs espérances , sur le goût de leur siècle , &c. De l'esprit de parti. De l'Envie : combien elle est funeste , & cependant utile à ceux qui en sont l'objet. Vanité & misère de ce qu'on appelle Bel-esprit. La Jaloufie est la maladie & le fléau ordinaire des Poètes. On ne rend ordinairement justice aux Grands-Hommes qu'après leur mort. Jusqu'où va l'acharnement & l'animosité des mauvais Auteurs contre les bons. On déplore cette fureur ; & on exhorte les Critiques à tourner plutôt leurs armes contre l'Obscénité & contre l'Irréligion. Peinture de l'excès où ces deux vices furent portés en Angleterre , sous le Règne de Charles II.

CHANT III.

ENVAIN contre l'erreur s'arme-t-on de science:

Le Savant doit payer tribut à l'ignorance ;

Toujours quelque défaut obscurcit ses Écrits ;

Tel est le triste sort des plus rares Esprits.

Consultez donc le but qu'un Auteur se propose.

S'il tient ce qu'il promet, que faut-il autre chose ?

Si son dessein est bon, s'il est exécuté,

Si le style est correct & plein de netteté,

N'effacez point son nom du Temple de Mémoire ;

Quelques traits négligés n'ôtent rien à sa gloire.

Évitez tout excès en parlant d'un Auteur.

J'abhore un Envieux, je méprise un Flatteur (1).

Condamner un Écrit sur une minutie (2),

(1) *J'abhore un Envieux, je méprise un Flatteur.* Soyez ou plus, ou moins, ou aussi habile, écrivoit Pline le jeune à un de ses Amis; vous avez également intérêt à louer celui qui vous surpasse, que vous surpassez, ou qui vous égale: celui qui vous surpasse, puisque vous ne pouvez mériter de louanges, s'il n'en est pas digne: celui que vous surpassez ou qui vous égale, puisque la gloire qui lui revient, rehausse nécessairement la vôtre. *L. IV. Ep. 17.*

(2) *Condamner un Écrit sur une minutie.* Virgile en est-il moins admirable pour être tombé dans quelques méprises, comme lorsqu'il met des cedres en Italie, des cerfs en Afrique, & des crins sur le cou des Serpens; aussi-bien que ce qu'il dit du sacrifice de Didon suivant l'usa-

C'est négliger le fond pour la superficie.
 Voyez le tout en gros : que le plaisir malin
 De répandre avec art un dangereux venin ,
 Ne vous dérobe pas ce plaisir si louable ,
 Que donne aux bons Esprits un Ouvrage admirable.
 Mais aussi n'allez point , par un autre défaut ,
 Au moindre trait d'esprit vous récrier trop haut.
 Un Sot sans cesse admire ; un Homme Sage approuve.
 A travers un brouillard , le Voyageur éprouve
 Que les objets confus en paroissent plus grands :
 Tout s'aggrandit de même aux yeux des Ignorans (1).
 Différens préjugés entés sur la Nature (2),
 Du jugement humain corrompent la droiture.

ge des Romains , ou de l'immolation d'un Taureau à Jupiter ? De semblables fautes n'échappent aux bons Auteurs , dit le P. Rapin , que parce que leur esprit , occupé de grandes idées , ne peut descendre jusqu'aux petites.

(1) *Tout s'aggrandit de même aux yeux des Ignorans.* Les merveilles , dit un Auteur , fuyent devant des yeux savans.

(2) *Différens préjugés entés sur la Nature.* Les différentes passions des Hommes , leur condition , leurs emplois , leurs qualités , leurs inclinations , leurs liaisons , leurs études , leur patrie , & leurs engagements , mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choses , & leur font souvent penser aujourd'hui de très-bonne-foi le contraire de ce qu'ils pensoient hier. Il est donc de la sagesse de bien connoître le caractère , la profession , & sur-tout les intérêts d'un Auteur , pour faire le discernement de ce qu'on peut attribuer à ces différens préjugés , d'avec ce que la liberté & le dégagement d'esprit lui eût dicté en d'autres circonstances & dans d'autres situations. *Jugemens des Savans , Tom. I.*

Les uns pour nos Auteurs affectent du mépris ;
Les autres des François rejettent les Écrits.
Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence (1) ;
Ceux-là des Anciens adorent l'excellence.
Toute Secte prétend avoir seule la Foi ;
Tout Peuple sur le goût veut seul donner la loi.
On voudroit que le Ciel du bon-sens trop avare ,
En eût fait aux Humains un don encor plus rare ;
Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaisans ,
Cet Astre moins fécond eût borné ses présens.
Les Peuples du Midi , vantés pour leur science ,
Ne ressentent pas seuls sa bénigne influence ;
Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord ,
Leur esprit moins bouillant est plus mûr & plus fort.
C'est le même flambeau qui luit dans tous les âges ;
Il donne à notre tems des Savans & des Sages ;
Il en prépare encor pour les siècles futurs.

(1) *Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence.* Les uns, pleins de chagrin contre leur siècle, mettent les Anciens bien haut, uniquement pour rabaisser leurs Contemporains. C'est, d'ailleurs, un moyen assuré de faire éclater son érudition. Les louanges qu'on donne aux célèbres Auteurs de l'Antiquité, supposent qu'on les entend parfaitement. Les autres, au contraire, plus jaloux de la réputation de Bel-Esprit que de celle de Savant, croiroient faire tort à leur propre gloire, s'ils accorderoient aux Anciens quelque supériorité sur les Modernes ; & c'est ainsi que le même amour-propre jette les Hommes dans des partis entièrement opposés. Voyez Fontenelle , *Digression sur les Anciens & les Modernes* , & *la Recherche sur la Vérité. I. Part.*

Les jours tantôt plus clairs, & tantôt plus obscurs,
 Des choses d'ici-bas éprouvant l'inconstance,
 Ont leurs accroissemens comme leur décadence.
 Tous les siècles ainsi plus ou moins éclairés (1),
 Par de rares Esprits ne font pas illustrés.
 Réglez sur le vrai seul votre juste suffrage;
 Et sans chercher leur nom, leur pays, ou leur âge,
 Prifez les bons Auteurs, & blâmez les mauvais.

D'eux-mêmes quelques-uns ne prononcent jamais :
 Actifs à ramasser ce que pense la Ville,
 Chez eux le jugement est un meuble inutile :
 Tout faux raisonnement est par eux adopté ;
 Ils en font les honneurs sans l'avoir inventé.
 Et d'autres plus légers sans chercher davantage,
 Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage (2).

(1) *Tous les siècles ainsi plus ou moins éclairés.* Un Auteur a remarqué que dans tous les siècles, les Grands-Hommes ont presque tous été contemporains, & que les Arts & les Sciences y sont arrivés à leur plus grande splendeur par un progrès subit, & qu'ils ne se sont soutenus dans cet état florissant, que pendant un petit nombre d'années. Non-seulement les plus grands Peintres de toutes les Ecoles ont vécu dans le même tems ; mais ils ont été les contemporains des grands Poètes leurs Compatriotes. Les tems où les Arts ont fleuri, se sont encore trouvés féconds en grands Sujets dans toutes les Religions. *Voyez Velleius Paterculus, Lib. I. & l'Auteur des Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture. Tome II. Sect. III.*

(2) *Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage.* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par celui qu'on s'est déjà acquis. *La Bruyère, Caractères de ce Siècle.*

C'est donc telle Personne , & non pas tel Écrivain ,
 Que leur censure approuve , ou bien qu'elle proscrie.
 Mais je hais encor plus l'insipide arrogance
 D'un homme né sans goût & plein de suffisance ,
 Qu'on souffre dans le monde à titre de Savant ,
 Critique infatigable à la table d'un Grand :
 Il doit compte à Mylord des doctes bagatelles ,
 Dont les jolis Esprits amusent les ruelles.
 Oh ! que ce Madrigal seroit de bas alloi ,
 S'il étoit d'un Auteur tel que Silvandre ou moi !
 Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père (1) ,
 Il devient un chef-d'œuvre , on loue , on exagère :
 Le tour en est charmant , & le style épuré ;
 Tout défaut disparoît devant son nom sacré.

Le préjugé conduit le crédule Vulgaire :
 Mais les Savans trompés par un abus contraire ,
 Combattent la raison pour être singuliers ,
 Et se piquent d'avoir leurs goûts particuliers :
 Ils ont , pour la plupart , vieilli dans l'habitude
 De chercher le bon-sens loin de la multitude ;

(1) *Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père.* L'idée qu'on a des Grands , de l'élévation de leurs sentimens , & sur-tout de leur éducation , en impose souvent sur leurs Ouvrages : mais ce préjugé ne dure que pendant leur vie. La mort les remet dans l'égalité commune ; & les Critiques ne les épargnent pas plus que les autres , dès qu'ils n'ont plus rien à craindre ou à espérer d'eux.

Et si par un hasard le Peuple pensoit bien,
 Ils raisonneroient mal pour ne le suivre en rien.
 De même en s'éloignant du simple Catholique,
 Par un excès d'esprit se perd le Schismatique.

D'autres toujours changeans, flottent dans leur savoir,
 Et blâment le matin ce qu'ils vantent le soir :
 Ils traitent une Muse ainsi qu'une Maîtresse ;
 Tantôt son fol Amant l'adore & la caresse ;
 Et tantôt il l'outrage aux yeux de ses Rivaux.
 Ils tiennent tour à tour pour le vrai , pour le faux :
 A présent vos Amis , bientôt vos Adversaires ,
 Le même jour les voit dans deux partis contraires.
 Du siècle où nous vivons aveugles Partisans ,
 C'est le seul , selon nous , où régna le bon-sens :
 Nos Pères étoient bons , mais sans goût , sans finesse ;
 Nos Enfans héritiers de la même foiblesse ,
 Prétendront à leur tour en savoir plus que nous (1) ,
 Et se croiront en droit de nous traiter de fous.

Notre Isle , de tout tems féconde en Fanatiques ,
 Autrefois fourmilla de fougueux Scholastiques (2) :

(1) *Nos Enfans héritiers de la même foiblesse.* Il n'y a personne , dit M. de Fontenelle , qui n'entre tout neuf dans le monde ; & les sottises des Pères sont perdues pour les Enfans.

(2) *Autrefois fourmilla de fougueux Scholastiques.* Les Anglois se glorifioient autrefois d'avoir seuls fourni plus de Commentaires sur le *Maître des Sentences* , que tout le reste de l'Europe. Un de leurs Ecrivains soutient que la Scholastique étoit en usage parmi eux long-tems

La science des mots faisoit tout leur savoir ;
 Il sembloit que la Foi soumise à leur pouvoir (1),
 Ne fût que pour fournir aux combats de l'École
 De chicanes sans fin la matière frivole :
 Chacun d'eux à couvert dans sa subtilité ,
 Montrôit trop peu de sens pour être réfuté.
 Et Scotiste , & Thomiste , aujourd'hui sont tranquiles ;
 La raison a mis fin à leurs guerres civiles.

Si donc selon les tems , quoique la même en foi ,
 Sous différens dehors on a montré la Foi ,
 Faudra-t-il s'étonner que l'esprit s'accommode
 Au bisarre pouvoir de l'inconstante mode ?
 Souvent du naturel les Auteurs s'écartans ,
 Sont forcés d'obéir au mauvais goût du tems.
 Le bon-sens les contraint de suivre la Folie ,
 Qui malgré la Raïson s'est enfin établie :
 Trop satisfait de voir leurs Ouvrages durer

avant qu'elle fût connue dans l'Université de Paris , & qu'ils l'avoient
 emporté sur toutes les autres Nations par la subtilité de leurs raisonne-
 mens , & par l'artifice de leurs disputes. Heureusement nous n'avons
 plus aucun intérêt de leur disputer une prééminence qu'ils font aujour-
 d'hui gloire d'abandonner. *Voyez les Jugemens des Savans.*

(1) *Il sembloit que la Foi soumise à leur pouvoir.* Si la Théologie
 souffrit pendant plusieurs siècles des vaines subtilités de la Logique , &
 du défaut de méthode si justement reproché aux Sectateurs d'Aristote ,
 n'a-t elle rien à craindre aujourd'hui de cet esprit de Système , de Mé-
 taphysique , & même de Géométrie , que la Philosophie de Descartes a
 introduit parmi quelques-uns de nos Théologiens ?

Tant qu'il plaît à des Sots de lire & d'admirer.

Tout Homme de parti n'estime d'ordinaire (1),
 Que ceux de son état, ou de son caractère;
 Et s'arroe le droit d'obliger l'Univers
 A suivre aveuglément ses caprices divers.
 On croit aimer les Bons; hélas! dans d'autres Hommes,
 C'est nous que nous aimons, aveugles que nous sommes.

Les Savans divisés en partis différens,
 Sont doublement aigris contre leurs Concurrrens.

Sur l'illustre Dryden l'Orgueil & la Malice (2)
 Épuisèrent long-tems leur amère injustice;

(1) *Tout Homme de parti n'estime d'ordinaire.* Ces sortes de jugemens se font souvent de bonne-foi. On n'y pense pas, dit l'Auteur de la *Recherche de la Vérité*; mais l'amour-propre y pense pour nous, & sans que nous nous en appercevions. Car il en est de cet amour-propre, comme de la chaleur qui est dans le cœur de l'Homme, & qui ne se sent pas, quoiqu'elle donne le mouvement à toutes les parties du corps.

(2) *Sur l'illustre Dryden...* Dryden est regardé comme le plus grand Poète d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de Vers qui sont sortis de sa plume. On l'accuse d'avoir quelquefois abusé de sa facilité. Il est plein d'inégalités. Mais dans ceux de ses Ouvrages où il s'est le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un Homme d'esprit de son pays; mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques Tragédies, & un grand nombre de Comédies. Il a traduit en Vers plusieurs Poètes Latins. Sa Traduction de Virgile lui a fait un honneur infini dans sa Nation. Il avoit eu des pensions considérables de la Cour; mais sur la fin de sa vie, les cabales de ses Ennemis, peut-être même sa mauvaise conduite, les lui firent retrancher; & il est mort dans la misère. Ses Ouvrages sont trois volumes in-folio, sans compter les Fables qui sont in-8°. & qui sont très-estimées.

Son bon-sens triompha de leurs fades bons mots ;
Et Dryden à son char enchaîna ses Rivaux.
Le vrai mérite enfin l'emporte sur l'envie :
Si par un coup du Ciel il reprenoit la vie ,
Des Milbournes jaloux (1), des Blakmores nouveaux (2),
Armeroient pour le perdre Ennemis & Rivaux.
Qu'Homère renaissant vienne chanter Achile ,
Les Enfers irrités vomiront un Zoïle (3).
Comme l'ombre fait voir la vérité du corps ,
Ainsi la pâle Envie , avec ses vains efforts ,

(1) *Des Milbournes jaloux.* L'Auteur des Remarques sur la Dunciade de Pope , l'appelle le plus généreux de tous les Critiques , parce que s'étant avisé d'écrire contre la Traduction de Virgile par Dryden , il fit la justice à ce grand Poète d'en publier en même tems une autre de sa façon : elle fut trouvée si pitoyable , qu'elle ne servit qu'à faire éclater la gloire de Dryden , & la honte de son Critique.

(2) *Des Blakmores nouveaux.* Le Chevalier Richard Blakmore est le Scudery d'Angleterre. Il a écrit plusieurs Romans en Vers sous le titre de Poème Epique. Il enfante , dit-on , tous les ans un gros volume. On prétend cependant qu'il a fait un Poème sur la Création , qui mérite d'être lû. C'est un Ouvrage Philosophique dans le goût de Lucrèce , mais dont les principes n'ont rien de conforme à ceux du Poète Epicurien.

(3) *Les Enfers irrités vomiront un Zoïle.* La mémoire de Zoïle a été si odieuse , par cette fureur avec laquelle il s'acharna sur les plus fameux Auteurs , tels que Platon , Isocrate , mais sur-tout Homère , que personne ne s'est soucié de conserver ni ses Ouvrages , ni l'Histoire de sa Vie. On fait seulement que sa mort a été violente , & ce qu'il y a de plus étonnant , une punition des injustes emportemens de sa Critique.

Au mérite éclatant ajoute un nouveau lustre :
Tout Auteur envié devient bientôt illustre.
A peine le Soleil paroît sous l'horison ,
Qu'aussi-tôt de vapeurs s'élève un tourbillon :
Mais ses rayons puissans en forment des nuages ,
Dont les vives couleurs , les bisarres images ,
Augmentent la splendeur de son char radieux ,
Et d'un jour plus brillant embellissent les Cieux.

Montrez-vous le premier à louer le mérite :
Si-tôt qu'à l'applaudir le Public vous invite ,
Votre éloge tardif a perdu tout son prix.
Hélas ! tel est le sort des plus fameux Écrits :
Sont-ils victorieux des efforts de l'Envie ?
Leur beauté par le tems leur est bientôt ravie.
Un langage correct au tems de nos Ayeux (1)

(1) *Un langage correct au tems de nos Ayeux.* Cela ne peut être vrai que par rapport aux Langues qui n'ont pas encore acquis toute leur perfection. Dans les tems même où les Langues Grecque & Latine ont été plus corrompues , les Ecrivains qui avoient composé dans l'âge où elles étoient dans toute leur force & leur pureté , ont toujours été admirés. Quoiqu'aujourd'hui le style des Italiens soit fort différent de celui de Machiavel & de Guichardin , les bons Auteurs du siècle de Léon X. ne sont point vieillis pour eux ; & l'Abbé Fontanini nous assure , que tous les gens de bon goût de la Nation les préfèrent à leurs Contemporains. On peut dire , par la même raison , que quand la Langue Françoisé viendroit à se corrompre , les illustres Ecrivains du siècle de Louis le Grand feroient toujours l'admiration de ceux-là même qui ne pourroient les imiter. *Voyez les Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture*, Vol. 2. p. 406. & *Fontanini Lettera sulla Eloquenza Italiana*.

Est aujourd'hui pour nous un jargon ennuyeux.
Dryden, à qui le style a coûté tant de veilles,
Bientôt comme Chaucer blessera nos oreilles (1).
Au bout de soixante ans, à l'oubli condamné,
L'Écrivain le plus pur paroîtra suranné.
Ainsi que le pinceau, dans la main des grands Maîtres,
Sur la toile à leur gré forme de nouveaux êtres;
Que toujours attentive & prompte à leurs souhaits,
La Nature s'empresse à conduire leurs traits:
Envain de leurs couleurs la brillante harmonie
Devient avec le tems plus douce & plus unie;
Envain chaque figure en sa perfection,
Semble remplie aux yeux de vie & d'action:
Les fragiles couleurs par degrés se ternissent;
Et tant d'objets vivans avec elles périssent.

Ah que du Bel-Esprit le sort est malheureux!
De tous les dons du Ciel c'est le plus dangereux.
Compense-t-il jamais les maux que fait l'Envie?
Par ses trompeurs attraites la Jeunesse éblouie,

(1) *Bientôt comme Chaucer blessera nos oreilles.* Chaucer vivoit dans le quatorzième siècle. Son langage a tellement vieilli, que les Anglois aujourd'hui ne l'entendent presque plus. Il a composé un assez grand nombre de Contes en Vers. C'est l'Arioste des Anglois, un esprit riant & fécond, mais peu réglé. Ses Compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ses narrations; mais il les égaye souvent aux dépens des Moines, & quelquefois même aux dépens de la pudeur.

S'enivre d'un encens dont le parfum flatteur
 Se dissipe à l'instant , peu durable imposteur ;
 C'est une tendre fleur que le Printemps fait naître ,
 Qui meurt dans le moment qu'elle vient de paroître.
 Qu'est-ce donc que l'Esprit dont on fait tant de cas ?
 Une Coquette aimable , & brillante d'appas ,
 Qui prodiguant ailleurs sa joie & sa tendresse ,
 Ne porte à son Epoux qu'une froide tristesse.
 S'il nous donne le pas sur de foibles Rivaux ,
 Il faut pour le garder redoubler ses travaux.
 Plus on donne au Public , plus le Public exige (1).
 Nuit & jour un Auteur médite , écrit , corrige ;
 Et dans l'espoir d'un nom travaille incessamment ;
 Il l'obtient avec peine , & le perd aisément (2).
 Sûr d'être critiqué , mais incertain de plaire ,
 Hâï des Vicieux , & suspect au Vulgaire ,

(1) *Plus on donne au Public , plus le Public exige.* C'est ce que M. de St.-Evremond exprime admirablement bien en parlant de Corneille. Il est , dit-il , si admirable en quelques-unes de ses Pièces , qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocrement. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais , moins pour être mal , que pour n'avoir pas la perfection qu'il a dû donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement , il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits , ils employeront leurs lumières à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même ; & pour nous avoir plu trop souvent , il s'est imposé la loi de le faire toujours.

(2) *Il l'obtient avec peine , & le perd aisément.* On ne feroit pas tant de cas de la réputation , si on faisoit réflexion sur l'injustice des Hommes à l'établir ou à la détruire.

Abandonné des Bons , attaqué par les Sots ,
Il succombe souvent sous leurs lâches complots.

Si l'Esprit souffre tant de la folle Ignorance ,
Qu'il trouve un sûr asyle auprès de la Science.
Autrefois dans leur art les Hommes excellens
Voyoient récompenser leurs soins & leurs talens.
Que dis-je ! un noble effort avoit aussi sa gloire.
Si l'honneur du triomphe , après une victoire ,
N'étoit qu'au Général par les loix décerné ,
Le Soldat à son rang y marchoit couronné.
Dans ce siècle envieux les Maîtres du Parnasse ,
Jaloux d'occuper seuls cette éclatante place ,
Font de honteux efforts pour en précipiter
Les Poètes naissans qui tentent d'y monter.
Tandis que chaque Auteur plein d'une bile amère ,
Dans ses jaloux transports déchire son Confrère ,
Les Beaux-Esprits aux mains sont le jouet des Sots.
Toujours mauvais Amis ; s'ils vantent leurs Rivaux ,
C'est grimace affectée , & pure bienfiance.
Tout Auteur peu loué , loue avec répugnance (1).
Est-il lâche moyen , est-il honteux détour ,
Que ne suggère pas l'insatiable amour

(1) *Tout Auteur peu loué , loue avec répugnance.* Nous ne louons ordinairement de bon cœur , que ceux qui nous admirent.

De ce rien séduisant, qu'on nomme Renommée (1)?
 Ah! qu'une telle soif dans votre ame allumée,
 Ne vous inspire pas cette horrible noirceur;
 Qu'on retrouve toujours l'Homme dans le Censeur.
 Le bon-sens, du bon cœur doit être inséparable;
 Un grand & noble Esprit est indulgent, affable.
 Errer tient du mortel, pardonner est divin.
 Mais si d'un cœur outré l'impétueux levain
 Vous force d'exhaler sa brûlante furie,
 Portez le zèle ardent d'une colère aigrie
 Sur mille autres excès plus noirs & plus crians;
 On n'en trouve que trop en ces coupables tems.

Point de grace sur-tout à ces infames rimes (2),
 Dont les traits libertins autorisent les crimes:

(1) *De ce rien séduisant, qu'on nomme Renommée.* Qu'est-ce donc en général que cette estime & cette réputation, dont on est si follement jaloux? Dans ceux qui nous l'accordent, un jugement fondé sur la vue d'une petite partie de nous-mêmes, & sur l'ignorance de tout le reste. Dans nous-mêmes, ce n'est qu'un sentiment de joie confus & injuste, qui nous fait oublier toutes nos faiblesses & nos imperfections, pour ne nous laisser voir que par le seul endroit par lequel nous avons surpris l'estime du Public.

(2) *Point de grace sur-tout à ces infames rimes.* J'ai été obligé de changer ici trois ou quatre Vers, dans lesquels l'Auteur, du moins au jugement de toutes les personnes que j'ai consultées, en condamnant l'obscénité, sembloit tomber dans le défaut même qu'il blâmoit. Mais aussi faut-il convenir qu'il n'y a rien de plus chaste que la Langue Française: cette même raison m'a obligé de retrancher encore ailleurs deux comparaisons.

Rejettez tout Auteur qui , dans l'obscénité ,
Cherche un honteux remède à sa stérilité.
Mais un esprit poli qui rend le vice aimable ,
S'il est moins odieux , en est-il moins coupable ?

Au milieu des douceurs de la prospérité ,
D'obscènes Écrivains le Royaume infecté ,
Vit régner dans nos Vers une affreuse licence.
Le Monarque endormi dans sa molle indolence (1) ,
Se livroit tout entier aux charmes de l'amour.
Une Maîtresse alors régloit tout à la Cour ,
Vendoit à prix d'argent ou la Paix ou la Guerre ,
Et du Prince à son gré gouvernoit le Tonnerre.
Le Ministre-d'État , bravant le Spectateur (2) ,
D'une Pièce sans mœurs se déclaroit l'Auteur.
Les Belles , sans rougir d'un spectacle lubrique ,
Écouteient hardiment un Poète Cynique ;
D'un modeste éventail on ne se couvroit plus ,
Pour goûter en secret les endroits dissolus ;

(1) *Le Monarque endormi dans sa molle indolence.* L'Auteur parle ici de Charles II. dont le caractère est assez connu. Le Vicomte de Rochester disoit de lui , qu'il n'avoit jamais rien dit de mal , ni jamais fait rien de bien.

(2) *Le Ministre d'Etat , bravant le Spectateur.* Pope parle apparemment ici de Villiers Duc de Buckingham , connu pour être l'Auteur de deux Comédies admirablement bien écrites. Le sujet de l'une est tiré des Nouvelles de Cervantes. L'autre intitulée *le Rebersal* , est une Parodie très-ingénieuse des Pièces de Théâtre qui avoient paru de son tems.

Et des Filles osoient approuver d'un sourire,
Des traits qu'avant ce tems elles n'auroient pu lire
Sans montrer sur le front une chaste pudeur.
L'esprit régnoit alors, mais aux dépens du cœur ;
Un savoir éclatant tenoit lieu de naissance ;
Quoique jeune, un Seigneur cachoit son ignorance ;
La Cour par ses présens flattoit les Beaux-Esprits ;
Et tous avec ardeur polissoient leurs Écrits.

Sous le Règne suivant vint une autre licence :
Un Monarque étranger, du lieu de sa naissance (1),
Apporta parmi nous les dogmes de Socin ;
On but avidement son dangereux venin.

A l'Église, à l'État une étoile fatale (2)
Nous fit des Hollandois adopter la morale ;
Ils prirent tout notre Or, nous leur Religion.
Des Prédicans sans foi parmi la Nation,

(1) *Un Monarque étranger.* Guillaume III. Prince d'Orange, étoit d'un caractère tout opposé à celui de son Prédecesseur. Elevé dans le bruit des armes, son oreille, dit un Historien Anglois, n'étoit sensible à d'autre harmonie qu'à celle des tambours & des trompettes. Il ne montra jamais de goût pour les Beaux-Arts, ni d'estime pour ceux qui s'y distinguoient. *History of England in two vol.*

(2) *A l'Eglise, à l'Etat une étoile fatale.* Dans la crainte que ceux qui ignorent jusqu'où va la liberté Angloise, ne soient tentés de croire que j'aurois peut-être un peu chargé ce portrait, je ne puis m'empêcher d'avertir que j'ai suivi, depuis le Vers 228 jusqu'au 280, l'Anglois mot pour mot.

Vinrent par intérêt annoncer la Réforme ;
Aux panchans de leurs cœurs leur doctrine conforme ,
Nous fournit des moyens de salut plus aisés ;
Les Humains par le Ciel leur parurent lésés ;
Et dans leurs libertés , & dans leur conscience ,
Ils devoient plus user de leur indépendance ,
Dans la crainte que Dieu , sans égard pour leurs droits ,
D'un joug trop absolu ne fit sentir le poids.
La Chaire devenue aux Pécheurs complaisante ,
Ne fit plus retentir qu'une voix nonchalante :
Le Vice fut surpris d'y trouver des Fauteurs ;
Et rendu moins timide à l'abri des Flatteurs ,
De modernes Titans , par d'horribles blasphèmes ,
Osèrent sans remords attaquer les Cieux mêmes.
La presse nous transmit leurs funestes Écrits ;
Et la contagion gagna tous les Esprits (1).

Contre ces Corrupteurs , contre ces Frénétiques ,
Tournez votre fureur , vifs & bouillans Critiques :
Percez-les de vos traits ; qu'ils tombent sous vos coups :
Je ne condamne point un si juste courroux.
Mais n'allez pas aussi , vainement ridicules (2) ,

(1) *Et la contagion gagna tous les Esprits.* Les Anglois prétendent que le grand nombre de Libertins qui se trouvent parmi eux , ne doit pas faire déshonneur à leur Nation , puisqu'il n'y a , disent-ils , que ceux-là mêmes qui seroient hypocrites ailleurs , qui soient libertins en Angleterre.

(2) *Mais n'allez pas aussi , vainement ridicules.* Un Auteur sérieux

Méditer un Auteur avec trop de scrupules ,
Et soupçonner par-tout quelque venin caché.
Tout semble également de pustules taché :
Une simple rougeur est un charbon funeste ,
Au gré du Médecin qui veille sur la peste.

n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances , de toutes les saletés , de tous les mauvais mots que l'on peut dire , & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son Ouvrage , & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que , quelque scrupuleuse exactitude qu'on ait dans la manière d'écrire , la raillerie froide des mauvais Plaisans , ou l'injustice des Gens mal-intentionnés , est un mal inévitable , & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire dire une sottise. *La Bruyere , Caractères de ce Siècle.*



S O M M A I R E.

QUALITÉS du cœur qui sont essentielles au Critique , amour de la vérité , politesse , modestie , &c. Il doit dire avec liberté son avis aux grands Auteurs , & avec circonspection aux médiocres. Il y en a de si sottement amoureux d'eux-mêmes , & de si incorrigibles , que c'est perdre le tems , & se déshonorer soi-même , que de critiquer leurs Ouvrages. Présomption , caractère des petits Génies. Défiance de soi-même , caractère des Génies élevés. Portrait d'un Critique parfait. Histoire de la Critique ; ses différentes révolutions ; de ceux qui se sont distingués dans cet Art parmi les Anciens ; d'Aristote , d'Horace , de Denys d'Halicarnasse , de Pétrone , de Quintilien & de Longin. La destruction de l'Empire Romain , & l'inondation des Barbares , firent insensiblement disparoître la Critique. Elle se remontra sous le Pontificat de Léon X. Renaissance des Arts , la Poésie , la Musique , la Sculpture , la Peinture , &c. Les Arts passent du Midi au Nord. Le François se distingue par la Critique. A l'exception de quelques Esprits du premier ordre , dont

on donne le caractère , la plûpart des Anglois refusent de se soumettre aux Loix de la Critique. L'éloge d'un illustre Poète Anglois , dans lequel l'Auteur fait entrer plusieurs particularités qui le regardent lui-même , termine ce quatrième & dernier Chant.



C H A N T I V.

DU sage & vrai Critique apprenez la morale.
 Qu'à travers les détours d'un frauduleux Dédale,
 Un savant Magistrat trouve la vérité,
 En jugera-t-il mieux, s'il manque d'équité ?
 Ce n'est donc pas assez que, plein d'intelligence,
 Le Critique possède une vaste science ;
 Que la Nature & l'Art, unissant leurs efforts,
 Daignent verser sur lui leurs plus riches trésors :
 Dans ses décisions qu'une candeur aimable
 Aux dures vérités donne un tour agréable.
 C'est peu par votre esprit de vous faire estimer,
 Je veux que le Public s'empresse à vous aimer.
 Envain votre Critique est savante & sincère ;
 De brusques vérités, un langage sévère,
 Font souvent plus de mal, qu'un mensonge poli (1).
 Pour se faire écouter un Critique accompli,

(1) *Font souvent plus de mal qu'un mensonge poli.* L'incivilité peut quelquefois passer à la faveur de la vérité, mais jamais le mensonge à la faveur de la politesse. Aussi Pope ne veut-il dire autre chose, sinon que lorsqu'on veut guérir l'esprit, c'est très-mal s'y prendre que de blesser le cœur, & que la vérité souffre quelquefois autant de la chaleur de ses Défenseurs, que de la malice de ses Ennemis.

Dépose adroitement l'air & le ton de Maître (1).
 Veut-il être instructif ? il feint de ne pas l'être ;
 Il fait avec douceur entrer dans vos raisons ;
 Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.
 L'austère vérité déplaît sans politesse.
 L'Orgueil n'écoute point un Censeur qui le blesse.
 Je souffre avec chagrin qu'on me fasse la loi ;
 Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi (2).
 Dans le doute jamais ne rompez le silence ;
 Certain d'avoir raison , un air de défiance

(1) *Dépose adroitement l'air & le ton de Maître.* Tout homme qui veut nous apprendre quelque chose que nous ignorons , prétend dès-lors avoir plus de lumières que nous , du moins sur le point dont il est question entre lui & nous. Ainsi il présente en même tems deux idées désagréables à l'amour-propre ; l'une , que nous manquons de lumières ; l'autre , que lui qui nous instruit nous surpasse en intelligence. La première nous humilie ; la seconde irrite & excite notre jalousie. Et cette disposition secrète nous rend tout à la fois odieux & la Vérité qu'on nous enseigne , & le Maître qui voudroit nous l'enseigner. *Nico'e, du moyen de conserver la paix.*

(2) *Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi.* Il y a naturellement dans le cœur de l'Homme je ne fais quoi de grand , de noble & d'élevé , qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est pourquoi nous relevons volontiers , dit Quintilien , ceux que nous trouvons abattus , ou qui s'abaissent eux-mêmes , parce que cela nous donne un air de supériorité , & que cet état d'abaissement ne laissant plus lieu à la jalousie , un sentiment naturel de bonté en prend aussitôt la place. Au contraire , celui qui se fait trop valoir blesse notre orgueil , en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse & nous méprise , & qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même , que faire descendre les autres au-dessous de lui. *Instit. Lib. XI. C. I.*

Fera

Fera mieux recevoir vos modestes avis.
Lorsque dans un travers donnent certains Esprits,
Les plus fortes raisons n'ont plus sur eux d'empire.
Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire (1);
Et sans vous aveugler sur votre grand savoir,
Critiquez le matin les Ouvrages du soir.

En vous quand un Auteur place sa confiance,
Gardez de le trahir par trop de complaisance;
Que dans tous vos avis règne la vérité;
Préférez la justice à la civilité;
Et ne craignez jamais d'allumer la colère
D'un homme que l'esprit distingue du Vulgaire.
Tout Écrivain, vraiment digne d'être admiré,
Écoute avec plaisir un Censeur éclairé.

Mais comment s'expliquer avec force & courage,
Lorsqu'un timide Auteur, en lisant son Ouvrage,
Le ton de voix tremblant, & les yeux égarés,
Frémit à chaque mot que vous y censurez ?

(1) *Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire.* Après avoir manqué la première gloire, qui consiste à suivre toujours la vérité, la seconde est de revenir à la vérité, lorsqu'on reconnoît qu'on s'est trompé. L'aveu de ses erreurs suppose, dans celui qui le fait, un mérite non commun, & une élévation d'ame qui sent bien que ses pertes ne sont point capables de lui faire de tort. Au lieu qu'un petit Esprit, qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hasarder, ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

Critiquer un Seigneur, c'est lui faire une injure (1);
 Il a droit sans esprit de braver la censure,
 Et peut, quand il lui plaît, se donner pour Auteur;
 Comme il peut, sans savoir, être reçu Docteur.

Sincère, mais sans fiel, laissez à la Satyre (2)
 Le dangereux plaisir de mordre & de médire:
 N'allez pas cependant louangeur ennuyeux,
 Lâchement prodiguer l'encens fastidieux (3).
 Qu'un Auteur importun, que la faine embarrasse,
 S'épuise en traits flatteurs dans une Dédicace;
 Ses éloges forcés ne sont pas mieux reçus,
 Que les sermens qu'il fait de ne composer plus.

(1) *Critiquer un Seigneur, c'est lui faire une injure.* Si la vérité défend de flatter les Grands, la prudence permet quelquefois de respecter en silence leurs faiblesses. Car il n'est pas sûr, disoit un Savant en parlant de l'Empereur Adrien, de se commettre avec un Auteur qui a trente Légions sur pied pour se venger ou pour se défendre.

(2) *Sincère, mais sans fiel, laissez à la Satyre.* Comme les Flatteurs se brouillent avec le Public pour vouloir trop plaire à des Particuliers, il arrive aussi que les Faiseurs de Satyres se brouillent quelquefois avec les Particuliers, en voulant trop plaire au Public. *Le P. Rapin.*

(3) *Lâchement prodiguer l'encens fastidieux.* Quelqu'outrées que soient les louanges, il est bien difficile, dit M. de Fontenelle, qu'elles manquent de vraisemblance pour ceux à qui elles s'adressent: on en rabat seulement quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable. Mais de la vérité on n'en rabat guère; & on se fait à soi-même bonne composition. On croit souvent mériter des louanges qu'on ne reçoit pas; & comment ne croiroit-on pas mériter celles qu'on reçoit? *Dialogues des Morts.*

Sur de vils Écrivains le mieux est de se taire.
 Laissez les Sots en paix dans leurs vers se complaire ;
 Leur orgueil enivré de mensonges flatteurs ,
 Se console aisément du mépris des Lecteurs.
 Le savoir ne peut rien contre leur ignorance ;
 L'esprit plein de projets , le cœur plein d'espérance ,
 Sourds aux cris du bon-sens , ils vont toujours leur train ;
 Insensibles aux coups , on les déchire envain :
 C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'agite (1) ;

(1) *C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'agite.* Cette comparaison ne sera pas du goût de tout le monde : mais on ne peut condamner ici l'Auteur , qu'on ne condamne en même tems Virgile , qui s'en est servi pour nous donner une vive idée du trouble & de l'agitation d'une Princesse : c'est au septième Livre de l'Enéide.

*Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo ,
 Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
 Intenti ludo exercent. Ille actus habent
 Curvatis fertur spatiis , stupet inscia turba ,
 Impubesque manus , mirata volubile buxum ;
 Dant animos plagæ . . .*

Mais je n'ai pû m'empêcher de changer les deux Vers suivans. Pope y comparoit les misérables Poètes usés à une *Rosse* , qui ne manque jamais de hausser le pas après avoir bronché. Le mot de *jade* , qu'on ne peut rendre en notre Langue que par celui de *rosse* ou d'*haridelle* , & dont on ne se sert jamais en Anglois que pour exprimer un cheval ruiné , ou une femme méprisable par sa malpropreté ou par ses mœurs , fait une peinture qu'aucun François ne me fera mauvais gré de lui avoir épargnée. Je me flatte d'ailleurs que celle que j'y ai substituée , rend assez bien la pensée de l'Auteur.

Par le mauvais succès leur courage s'irrite.
 Tel on voit un Joueur, que le malheur poursuit,
 S'animer par la perte au jeu qui le séduit.
 Combien en voyez-vous, pleins d'une sombre ivresse,
 Arriver en rimant jusques à la vieillesse ?
 D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans (1),
 Leurs vers secs & glacés n'ont ni feu ni bon-sens ;
 Et dans les noirs accès de leur mélancolie,
 Ils n'ont d'autre Apollon qu'un reste de folie.
 Mais méprisés de tous ils ne font qu'ennuyeux.

Il est d'autres Esprits bien plus pernicieux :

» Un Pédant enivré de sa vaine science (2),
 » Tout hérissé de Grec, & bouffi d'arrogance,
 » Qui, d'excellens Auteurs retenus mot pour mot,
 » Dans sa tête entassés, souvent n'a fait qu'un Sor,
 Croit qu'on pense de lui, comme lui-même en pense,
 Et que tout doit céder à sa docte impudence.

(1) *D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans.* J'ai supprimé encore ici une comparaison, qui a paru contraire à la modestie & à la bienséance de notre Langue.

(2) *Un Pédant enivré de sa vaine science.* Il est une ignorance vuide de choses, beaucoup moins méprisable, que cette ignorance remplie d'erreurs & d'impertinence, que l'on appelle fort souvent science dans le Monde. Au reste ces quatre Vers sont de Despréaux, Sat. IV. Pope les a empruntés presque mot pour mot ; & je ne pouvois mieux faire que de les rendre à leur Auteur.

Jusqu'aux Contes d'Urfey, ce Grand-Homme a tout lu (1);
Et toujours ce qu'il lit, est par lui combattu :
Les Auteurs à l'entendre achettent leurs Ouvrages,
Ou les doivent souvent à de honteux pillages :
Garth du *Dispensary* ne fut jamais l'Auteur..... (2)
Parle-t-on d'un Poème ? il en est l'inventeur ;
Et si l'on eût suivi..... Mais voit-on un Poète,

(1) *Jusqu'aux Contes d'Urfey*. Outre l'Ouvrage dont il est question, Urfey a écrit plusieurs Comédies qui lui ont fait peu d'honneur. On prétend qu'il avoit du génie pour ces espèces de Vaudevilles, que les Anglois appellent Ballades. Il a vécu long-tems, & n'a cessé de rimer qu'en cessant de vivre.

(2) *Garth du Dispensary*. C'est un Poème Héroï-Comique en six Chants, intitulé le *Dispensary*, du nom d'une célèbre Apothicairerie fondée dans le Collège des Médecins de Londres, pour le soulagement des pauvres. Samuel Garth, Docteur en Médecine, entreprit cet Ouvrage, dans le dessein de tourner en ridicule ceux de ses Confrères qui se joignirent aux Apothicaires, pour faire tomber un établissement si utile au Public. Ce Poème est rempli d'une satire très-vive & très-piquante contre les abus de la Médecine, & les prestiges de ses divers Suppôts. Les mauvais Auteurs, & les prétendus Beaux-Esprits de la Nation, n'y sont pas plus épargnés. Rien n'est plus riant ni plus neuf, que ses descriptions; mais on les trouvera peut-être trop chargées à la manière Angloise. Tous les morceaux m'en ont paru parfaits, & finis dans leur genre. Je ne fais cependant s'ils concourent également à la beauté du tout, ou, pour mieux dire, s'ils font un tout. On pourra y trouver plus de finesse & de pensée que dans le *Lutrin*; mais je doute que la composition en paroisse aussi sage & aussi régulière que celle du Poète François. Dans Boileau, l'Héroïque & le Comique sont, pour ainsi dire, entrelassés avec tant d'art, qu'on n'y apperçoit jamais l'un

Corriger les écarts de sa verve indiscrete ?
 Contre ces Discoureurs aucun asyle ouvert,
 L'Église, ou le Parvis, rien n'en met à couvert.
 Fuyez jusqu'aux Autels ; leur auguste présence
 Ne vous défendra point de leur impertinence :
 Car un Sot ridicule osera pénétrer
 Où les Anges du Ciel craignent même d'entrer.

Sagement circonspect, souvent un peu timide,
 Ce n'est qu'avec lenteur que le bon-sens décide :
 Il aime à s'expliquer toujours en peu de mots ;
 On parle rarement, quand on parle à propos.
 Mais par un fol orgueil la Sottise obsédée,
 Se répand en discours, ne suit que son idée ;
 Se parle, se répond, pousse son homme à bout,
 Ne quitte point sa prise, & fait tête par-tout.
 Où trouver un Censeur, dont le juste suffrage
 Soit un garant certain du prix de votre Ouvrage ;
 Toujours prêt à montrer l'exacte vérité ;
 Qui rempli de savoir soit exempt de fierté ;
 Dont l'esprit dégagé de faveur ou de haine,
 Soit du faux & du vrai la mesure certaine ;

sans l'autre, & que deux genres si opposés semblent se prêter réciproquement des grâces mutuelles ; au lieu que le Poète Anglois se jette quelquefois dans des plaisanteries si basses, ou dans des digressions si savantes, qu'on perd à tout moment son dessein de vue, & que tour-à-tour on s'imagine lire un Poème, ou purement comique, ou purement sérieux.

Ferme dans ses avis, mais sans entêtement ;
Sans être scrupuleux, plein de discernement ;
Quoique savant, poli ; quoique poli, sincère ;
Hardi, mais sans hauteur ; & sans rigueur, sévère ;
Assez ami du vrai, pour blâmer son Ami ;
Assez droit, pour louer un Rival ennemi ;
D'un goût exact & fin, de science profonde ;
Sachant également les Livres & le Monde ;
Qui doux, officieux, & civil sans fadeur,
Aux talens de l'esprit joigne les dons du cœur ?

Tels furent autrefois ces illustres Critiques
Dans des tems plus savans modèles presque uniques,
Qu'Athènes & que Rome ont vu jadis fleurir.
Aux contraintes de l'Art, qu'il fut leur découvrir,
Aristote asservit l'audace des Poètes :
Il offrit à leurs yeux mille beautés secrètes,
Que la Nature avare avoit jusques alors,
Loin des foibles Mortels, caché dans ses trésors.
Les Enfans d'Apollon, Peuple fier & sauvage,
Nés dans la liberté, redoutant l'esclavage,
Vaincus par la Raison, qui parloit par sa voix,
En sentirent la force, & reçurent ses loix.

Horace dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse & douce négligence,
Sans trop affecter l'Art, nerveux, vif & pressant,

Est par-tout instructif, partout intéressant.
 C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
 Qui mène à la raison par une route aimable.
 Chez lui le jugement aussi grand que l'esprit,
 Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
 Ses Ouvrages divers renferment la pratique
 Des règles que prescrit sa brillante Critique.
 Il juge de sang froid, & compose avec feu.
 Sur ce point nos Censeurs lui ressembloient trop peu ;
 Leur esprit aussi froid qu'un barbare apophtegme,
 Critique avec chaleur, & compose avec flegme :
 Denis, sans se parer d'un savoir affecté (1),
 D'Homère à son Lecteur fait sentir la beauté :
 Habile à pénétrer dans l'esprit du Poète,
 Il trouve en chaque Vers quelque grace secrète.
 Petrone, plein de sel & d'un vif enjouement (2),

(1) *Denis, sans se parer d'un savoir affecté.* L'Auteur veut parler ici de Denis d'Halicarnasse. Il n'est pas sûr cependant que les Fragmens de Critique qui portent son nom, soient de ce célèbre Historien ; mais tous conviennent qu'ils sont remplis d'une critique très-fine & très-judicieuse. Par les Ouvrages qui nous en restent, il ne paroît point qu'il eût fait un Commentaire entier sur Homère ; mais il en avoit expliqué beaucoup de passages ; & ses explications peuvent être regardées comme une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres.

(2) *Pétrone, plein de sel, & d'un vif enjouement.* Il est étonnant que l'Auteur, après ce qu'il nous a dit, Chant III. Vers 221, ait pu tomber dans une contradiction aussi dangereuse, que celle de louer sans cor-

Instruit dans son Ouvrage , & plaît également :
Avec l'air enchanteur de la Cour & du Monde ,
Il unit d'un Savant la science profonde.

Par l'ordre ingénieux qui règne en ses Écrits ,
Le grand Quintilien s'empare des Esprits ;
Ses préceptes brillans d'une lumière pure ,
Semblent être puisés au sein de la Nature.
C'est ainsi qu'avec art , dans les dépôts de Mars ,
Sont rangés les drapeaux , les piques & les dards ,
Non pour offrir aux yeux une parade vaine ,
Mais placés avec ordre , on les trouve sans peine.

Pour toi , hardi Longin , les neuf Sœurs à la fois
Paroissent inspirer & soutenir ta voix.
Malgré les fiers transports de ton feu Poétique ,
Sage dans tes excès , ta pressante critique
Marchant toujours au vrai , jamais ne se dément ,
Et , malgré nous , faisit notre consentement :

rectif un Auteur tel que Pétrone. Ignoroit-il que ses peintures sont si licentieuses , & ses descriptions si passionnées , que , de l'aveu de M. de St -Evremond , son Admirateur , elles inspirent le libertinage & la débauche ? On ne peut donc s'empêcher , à l'exemple du P. Jouvençy * , d'avertir ici les jeunes gens , que l'affreuse impureté qui fait le fond de ses Ouvrages , est bien plus capable d'allumer les passions & de corrompre le cœur , que la pureté d'expression qu'on y admire , & quelques traits de fine Critique qui n'y sont jettés qu'en passant , ne sont propres à polir l'esprit & à former le jugement.

* *De Ratione Discendi & Docendi.*

Des loix que tu prescris, observateur fidèle,
Toi-même du sublime es un rare modèle.

Les Critiques long-tems conservèrent leurs droits,
Et malgré les abus firent régner les loix.
L'Empire & la Science eurent même fortune;
Égaux dans leurs progrès leur gloire fut commune.
Par-tout où le Romain planta ses Étendarts,
Sur les pas du Vainqueur on vit marcher les Arts :
Aux mêmes Ennemis l'un & l'autre cédèrent;
Frappés des mêmes coups Rome & les Arts tombèrent.
Sous le joug des Tyrans les Peuples abattus,
Avec leur liberté perdirent leurs vertus.
La Superstition, fille de l'Ignorance,
Bannit de l'Univers le Goût & la Science.
On eut beaucoup de Foi, mais très-peu de raison :
Être simple & grossier, s'appelloit être bon.
Un déluge nouveau vint encore détruire
Les débris du Savoir avec ceux de l'Empire;
Et les Moines marchant sur les traces des Gots (1),

(1) *Et les Moines marchant sur les traces des Goths.* Dans ces siècles d'ignorance, les Moines furent les seuls qui montrèrent du goût & de l'amour pour les Belles-Lettres. Il est donc de la reconnaissance de les louer du travail & de l'application avec lesquels ils nous ont transmis les célèbres Auteurs de l'Antiquité, & de la justice de rejeter sur le malheur des tems où ils vivoient, tout ce qu'il y a de barbare & de grossier dans leurs Ecrits.

Le Monde alloit rentrer dans son premier cahos.

Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire (1),
Érasme de l'Église & la honte & la gloire,
Contre tous presque seul porta le coup fatal
Au reste de ce goût Gothique & Monachal.

Au tems du grand Léon tout prend une autre face (2);
Tout d'un nouvel éclat brille sur le Parnasse :
Je revois les neuf Sœurs dans leurs premiers appas ;
Une foule d'Amans s'empresse sur leurs pas.
Le Génie ancien de Rome la superbe,
Caché dans ses débris, enseveli sous l'herbe,
Lève sa tête altière, & reprend ses honneurs.
La Peinture renaît avec toutes ses Sœurs.
On voit entre les mains de l'adroite Sculpture,

(1) *Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire.* L'Abbé Marfolier, Traducteur de quelques Ouvrages d'Érasme, a employé son éloquence pour le justifier dans une Apologie adroite & bien écrite. Le P. de Tournemine, Jésuite, la réfuta solidement par les Lettres même d'Érasme. Cette réfutation parut en France, & fut réimprimée en Hollande. Un Augustin Déchauffé donna aussi au Public une ample *Critique de l'Apologie d'Érasme*. M. Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, après nous l'avoir représenté comme suspect en matière de Foi, abandonne néanmoins sa mémoire au jugement de Dieu. S'il n'est pas permis de le louer comme Théologien, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir beaucoup contribué au rétablissement des Lettres.

(2) *Au tems du grand Léon.* Le Pape Léon X. & Côme de Médicis furent les Restaurateurs des Lettres en Italie, comme François I. le fut en France.

Le Marbre s'animer, & vaincre la Nature.
 Déjà tout retentir de sons harmonieux ;
 Le Poète reprend le langage des Dieux :
 Les Beaux-Arts retrouvés paroissent dans leur lustre ;
 Et donnent aux Savans plus d'un modèle illustre.
 Raphaël peint. Vida fait entendre sa voix (1),
 Cet immortel Vida, qui joignit à la fois
 Le lierre du Critique au laurier du Poète (2),

(1) *Vida fait entendre sa voix.* Jérôme Vida, mort Evêque d'Albe en 1500, a fait un Art Poétique qui est généralement estimé. La Versification en est noble; il y règne un bel ordre; mais on lui reproche de parler plutôt en Poète qu'en Maître qui donne des préceptes, & d'y avoir moins cherché à instruire qu'à plaire. L'Auteur l'appelle ici, *des conseils éternels grand & sage Interprète*, parce qu'il a composé un Poème sur la Mort de Jesus-Christ, intitulé la *Christiade*, qui est, à dire vrai, le moins parfait de ses Ouvrages. Il y a cependant beaucoup d'invention, ou, pour mieux dire, il n'y en a que trop. On y voit le Sacré & le Prophane mêlés ensemble, & les Fictions des Poètes confondues avec les Oracles des Prophètes. Mais tel étoit alors le goût de son pays. Vida ne laissoit pas d'être très-versé dans la Science Ecclésiastique; & l'on a de lui plusieurs Ouvrages qui ne font pas moins d'honneur à sa piété qu'à son érudition. *Voyez les jugemens des Savans.*

(2) *Le lierre du Critique au laurier du Poète.* Je ne fais sur quelle autorité Pope se fonde, pour donner aux Critiques une Couronne de lierre; je n'en trouve aucun exemple dans l'Antiquité. Servius & les autres Commentateurs que j'ai consultés sur le Vers de Virgile,

Pastores hederâ crescentem ornate Poëtam. Eclog. 7.

ne disent point que l'usage fût de couronner les Critiques de lierre.

Des conseils éternels grand & sage interprète.

Mais bientôt l'Italie, en feu de toutes parts,
Vit passer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins esclave qu'ami du Pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique;
Sous le joug de la règle il est en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.

Pour nous avec le lait qui suçons le mépris
De tout ce qui paroît captiver les esprits,
Nous ne connoissons point ces règles étrangères.
Sans nous civiliser, obstinés téméraires,
Ainsi qu'au tems passé nous bravons les Romains.
Quelques-uns cependant plus instruits, & moins vains,
Qui de la liberté distinguoient la licence,
Charmés des Anciens, en prirent la défense,
Reserrèrent l'esprit dans ses premières loix,
Et des règles de l'Art firent sentir le poids.
Tel étoit ce grand Maître & de Prose & de Rime (1),

(1) *Tel étoit ce grand Maître & de Prose & de Rime.* Mulgrave, Duc de Buckingham, dans un petit Poème qui a pour titre, *Essai sur la Poésie*. On a encore de lui quelques Poésies & des Mémoires Historiques, dont le tour & la politesse marquent un goût exquis. Il se piquoit de devoir tout à son propre génie.

Qui soutint qu'un Écrit en son genre sublime ,
 Où l'esprit , la raison , formoient un noble accord ,
 Étoit de la Nature & la gloire & l'effort.
 Tel étoit Roscomon (1), Auteur dont la naissance
 Égaloit la bonté , l'esprit & la science.
 Des Grecs & des Latins partisan déclaré ,
 Il aimoit leurs Écrits , mais en Juge éclairé :
 Injuste pour lui seul , pour tout autre équitable ,
 Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

Du Parnasse envieux , ce Mortel si chéri ,
 Tel Walsch , des doctes Sœurs le Juge favori (2),
 Condamnoit sans aigreur , & louoit sans bassesse ;
 Cœur rempli de droiture , esprit plein de justesse ;

(1) *Tel étoit Roscomon.* Le Comte de Roscomon étoit Pair d'Irlande. La différence qu'il y avoit entre lui & le Duc de Buckingham, c'étoit que le dernier faisoit vanité de n'être point savant , & que le premier l'étoit réellement sans en tirer vanité. Il nous reste de lui une Traduction en Vers de l'Art Poétique d'Horace , un Poème intitulé , *Essai sur la manière de traduire en Vers* ; & quelques autres Poésies qui sont toutes marquées au bon coin.

(2) *Tel Walsch des doctes Sœurs le juge favori.* Johnson , Imprimeur à Londres , a donné six Volumes d'Œuvres mêlées. C'est là seulement qu'on trouve les restes inestimables du Sr. Walsh. Quoique ses Compositions soient très-exactes , elles ont un air libre & négligé , qui leur donne une grace & une douceur singulière. C'est dommage que le respect qu'il avoit pour le Public , l'ait engagé à supprimer plusieurs de ses Pièces , dans lesquelles tout autre que lui n'auroit peut-être trouvé aucun défaut.

Doux & compâtissant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la Vertu le plus solide appui.
Chère Ombre, recevez, pour prix de mon estime,
D'un cœur reconnoissant le tribut légitime :
Jeune, conduit par vous dans le sacré Vallon,
Votre esprit lumineux me tint lieu d'Apollon :
Mais séparé de vous, sans ardeur, sans ressources,
Je ne hasarde plus que de légères courses :
Content, si dans ces Vers négligés, & sans fard,
Aux Poètes naissans je développe l'Art ;
Si des plus grands Auteurs réglant la confiance,
Par d'utiles conseils j'affermis la Science.
La Satyre me trouve insensible à ses traits.
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits (1).
Je loue avec plaisir, reprends avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'Ouvrage.

(1) *La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.* Les grands Génies reçoivent la réputation lorsqu'elle vient à eux ; mais ils ne courent point au-devant d'elle. Les belles choses leur sont si naturelles, qu'ils ne s'en apperçoivent presque point. Comme elles leur coûtent peu, ils les font peu valoir. Au lieu qu'un Esprit borné, qui se défie de ses forces, à qui le beau échappe comme par hasard, & qui ne le trouve, pour ainsi dire, que hors de lui-même, saisit avidement tout ce qui le relève, dans la crainte de n'en plus retrouver l'occasion, & se persuade toujours que le Public lui doit des applaudissemens proportionnés à la peine & au travail que ses Ouvrages lui ont coûté.

Éloigné de médire , autant que de flatter ,
Entre ces deux excès je me fais arrêter ;
Et loin de m'aveugler sur mes propres caprices ,
J'ose jusques sur moi faire la guerre aux vices.

Fin du quatrième & dernier Chant.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce premier Volume.

NOMS DES SOUSCRIPTEURS , Page v	
AVERTISSEMENT sur cette Nouvelle Édition,	xvij
HISTOIRE DE LA VIE & des Ouvrages d'Alexandre Pope,	xix
PRÉFACE de l'Auteur,	xcxj
POÉSIES PASTORALES ,	Pag. i
LE PRINTEMPS , ou <i>Damon</i> , première Pastorale, au Chevalier Trumball,	13
AVERTISSEMENT ,	15
L'ÉTÉ , ou <i>Alexis</i> , seconde Pastorale, au Docteur Garth,	25
L'AUTOMNE , ou <i>Hylas & Ægon</i> , troisième Pastorale, à M. Wicherley,	31
L'HIVER , ou <i>Daphné</i> , quatrième Pastorale, à la mémoire de Madame Tempest,	37
LE MESSIE , Églogue sacrée, à l'imitation du Pollion de Virgile,	43
AVERTISSEMENT ,	44
LA FORÊT DE WINDSOR , à Mylord Lansdown,	53
Tome I.	T

290 TABLE DES MATIÈRES.

<i>ESSAI sur la Critique , traduit par M. de Sil-</i> <i>houette ,</i>	77
<i>AVERTISSEMENT ,</i>	79
<i>LES PRINCIPES DU GOUT , ou Essai sur</i> <i>la Critique , traduit en Vers par M. l'Abbé Du-</i> <i>resnel ; Discours Préliminaire ,</i>	169
<i>ESSAI SUR LA CRITIQUE , Premier Chant ,</i>	215
<i>SECOND CHANT ,</i>	231
<i>TROISIÈME CHANT ,</i>	251
<i>QUATRIÈME CHANT ,</i>	271

Fin de la Table du Tome premier.



De l'Imprimerie de CL. SIMON , rue des Mathurins 1779.

SOUSCRIPTIONS

Survenues depuis l'Impression.

BESSIERE (M.)

BLONDEL, (M.) Maître des Requêtes.

DUBOIS, (M.) Conseiller au Châtelet.

GOIJON. (M.)

MOLINI, (M.) Libraire à Paris.

MOREAU, (M.) Conseiller d'État, Procureur
du Roi au Châtelet du Paris.

NANTEUIL (M. de)

PEGUCHEL, (M.) Libraire à Mortagne.

RIGAUD & Compagnie (M.) Libraires à Mont-
pellier ; *pour six Exemplaires.*

SAINT-AGNAN, (M. le Marquis de)

SERILLY, (M. de) Trésorier de l'Extraordinaire
des Guerres.

TRIAL. (Madame)



20

1162. h. 2